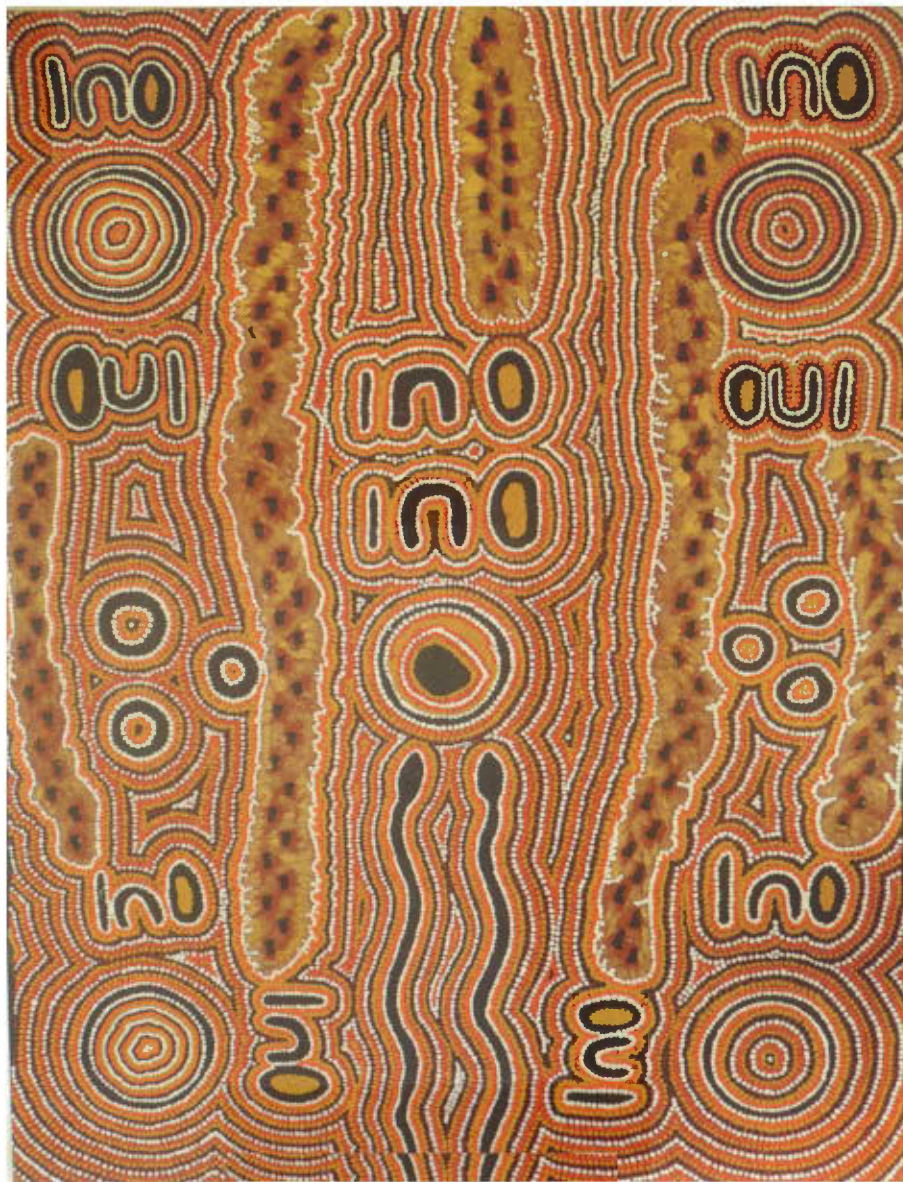


CHIMÈRES

REVUE DES SCHIZOANALYSES FONDÉE PAR GILLES DELEUZE ET FÉLIX GUATTARI

Les paradoxes du rêve



SOMMAIRE

n° 86 – 2015

Anne Querrien		
Monique Selim	<i>Les paradoxes du rêve</i>	7
Monique Zerbib		

AGENCEMENTS

Sylviane Lecoivre	<i>La Traumdentung: Grand-œuvre de Freud ou orchestration collective?</i>	13
Max Dorra	<i>Pour une révolution de l'entendement</i>	23

TERRAIN

Monique Selim	<i>Angoisses, contestations, rêves au Laos</i>	37
Pascale Absi	<i>La vie rêvée d'une anthropologue... au lit avec Yuli</i>	45
Barbara Glowczewski	<i>Des Dreamings aborigènes aux foncteurs guattariens</i>	55
Lucia Sagradini	<i>Nuit d'enfer. Avec Histoire de l'ombre. (histoire de France), un film d'Alex Pou</i>	65
Abrahão de Oliveira Santos	<i>Culture africaine au Brésil : Rêve, résistance et singularisation</i>	73

CLINIQUE

Olivier Apprill	<i>Le voleur de rêves</i>	85
Olivier Douville	<i>En quoi le rêve de quelques psychotiques élargit la doxa psychanalytique</i>	87
Danielle Roulot	<i>Travail du rêve, travail du deuil</i>	99
Kéramat Movallali	<i>Travail du rêve et neurophysiologie du sommeil</i>	115
Richard Abibon	<i>L'impossible : réel de la physique ou Réel de la psychanalyse?</i>	127
Quentin Vergriete	<i>D'un rêve végétal en psychiatrie</i>	137
Monique Zerbib	<i>Rêves, hallucinations et états psychotiques</i>	147

FICTION

Évelyne Lopez Campillo	<i>La restitution de La Joconde</i>	157
Jean-Claude Polack	<i>Une femme de rêve</i>	159
Marco Candore	<i>Songe rouge</i>	167
Sonja Hopf	<i>Extrait de Mon voyage avec Félix, Livre II</i>	179

		.../...
Emmanuel Valat	<i>En écho au film Le Vertige des possibles de Vivianne Perelmuter</i>	187
Annie Vacelet-Vuitton	<i>La Déchirure</i>	191

POLITIQUE

Nicola Valentino	<i>Rêves des détenus de la prison spéciale de Palmi</i>	193
Marc Hartzfeld	<i>Mezzogiorno</i>	207
Joani Hocquenghem	<i>Songe du Zócalo</i>	215
Guy Trastour	<i>Y a-t-il des mesures anti-rêve?</i>	229

LVE

Anne Querrien	R. Caillois et G.E. Von Grunebaum (dir.), <i>Le rêve et les sociétés. Actes d'un colloque tenu sous les auspices de la revue Diogène</i>	232
	<i>Quelques rêves croisés au fil de la préparation de ce numéro</i>	234

ANNE QUERRIEN
MONIQUE SELIM
MONIQUE ZERBIB

Les paradoxes du rêve

TÉMOIN ÉVEILLÉ DE LA VIE PSYCHIQUE ENDORMIE, le rêve garde la porte qui sépare le conscient de l'inconscient. Il épouse les formes de celui-ci : porte dérobée quand l'inconscient descend dans les profondeurs de la vie interdite en surface, espace fastueux de la vie symbolique quand le rêve dicte à un peuple les règles de son appartenance, miroir déformant de la vie quotidienne quand celle-ci est tendue par l'impératif de consommation, image illusoire d'un avenir meilleur quand l'idéologie politique s'en empare et le transforme en instrument d'asservissement.

Le rêve est multiple et foisonnant, porteur à des degrés variables de toutes ces figures, dans les situations où il avance plus ou moins timidement son questionnement. Au milieu de ces différentes pistes, l'analyse trace pour chacun un chemin spécifique, une offre fragile de liberté.

En offrant à tout un chacun une démarche de thérapie par la parole, proche de celle qu'il avait déjà inventée avec les névrosés, Freud a semblé fermer la porte du rêve aux psychotiques et aux êtres vivants incapables d'interagir de façon langagière avec leurs thérapeutes. Pourtant il a également affirmé que c'était les enfants qui avaient accès le plus directement à leurs rêves, sans se soucier du fait que le terme « enfant » ou « infans », veut dire précisément qui ne parle pas, qui est hors de ces enjeux langagiers. Toujours le paradoxe du rêve.

Aujourd'hui les neurosciences, dans leur prétention démocratique, ont beau jeu de dire : tout le monde rêve, même les animaux rêvent, tout le monde a des périodes de sommeil paradoxal, pendant lesquelles le cerveau et les yeux s'agitent fortement, pendant lesquelles les neurones battent leurs cartes pour se préparer au réveil. Cette préparation conduit d'après les observations freudiennes à passer peu ou prou les propositions du rêve sous les fourches caudines de la vie morale éveillée. Il y aurait une instance de censure qui ferait du rêve un accomplissement de désir conscient finalement de son impuissance. Spécialistes des neurosciences et collègues de Freud, tout le monde s'unit pour dire qu'il n'y a tout simplement pas d'accomplissement de désir, notamment sexuel, et qu'à aiguiller le désir de la sorte on le conduit précisément vers l'impuissance. Accomplissement, impuissance, encore le paradoxe du rêve, et sa méconnaissance.

Quel est l'espace ouvert par le rêve ? Comment est-il articulé avec l'espace politique au sein duquel il permettrait de se déplacer, ou à l'immobilisme duquel il obligerait à s'adapter ? Quelle force véhicule le rêve ? Est-il entièrement agi par les pouvoirs qui l'imposent ou a-t-il une consistance propre ?

Les terrains dont sont issus les articles de ce numéro font autant état de rêves collectifs que de pratiques individuelles. Dans l'un comme dans l'autre cas peut-on imaginer une politique du rêve, un partage des récits, un soutien mutuel dans un cheminement de désir ?

Les torsions politiques du rêve

De tout temps et sous toutes les latitudes le rêve a hanté les politiques sous diverses formes. Il s'agit d'abord de soumettre les populations au rêve communautaire de cohésion et d'unité. Tout se passe comme si les individus allaient s'éparpiller dans leurs rêveries propres, désagréger le peuple collectif en s'adonnant à leurs visions oniriques singulières. Le rêve politique, celui de la cité-État, partout et sous tous les cieux, est donc glorieux. Qu'on en juge par le spectacle actuel de la France, intégrant in fine, mais avec tous les honneurs, des femmes dites d'élite à sa grande chimère nationale alors même que la fragmentation ethnociste et identitariste a été incorporée à la langue politique et confortée par une foule de chercheurs et d'intellectuels de tous genres. On peut aussi se déplacer en Chine, dont les rêves de grandeur ne connaissent pas de limites, l'État-parti ne se contentant pas du rang de première

puissance capitaliste dans les échanges mondiaux et se lançant dans une campagne d'ampleur inédite contre les « idées occidentales » qui gagnent dans les songes des citoyens qui imaginent eux aussi pouvoir devenir libres de parler, de penser, de choisir leurs vies.

De ce type de rêve politique, les sujets ne sont pas séparés dans leur intimité psychique; au contraire, il forme le décor de leurs propres rêves personnels, décor menaçant ou désiré, rejeté ou appelant l'identification dans un miroir réparateur; décor toujours bouleversé, chamboulé, fait de morceaux rajoutés. Un décor donc délibérément personnalisé, méconnaissable pour les gouvernants, proche pour ceux qui l'élaborent et ne vont finalement pas le reconnaître pour ce qu'il est: une invention excessive sur le fonds d'un réel misérable. Ainsi rêve-t-on sous le III^e Reich¹ et sous emprise.

Dans de nombreuses sociétés, entre la fiction politique du pouvoir et la puissance des fantasmes du dormeur, des médiateurs spécialisés se sont érigés pour colmater les trous, faire des passerelles au-dessus des abîmes, empêcher que la folie ne s'empare des dominants et des dominés pétrifiés par la puissance de leurs rêves. Ces médiateurs ont de nombreux noms et Devereux s'était aventuré à comparer psychanalystes, mediums et chamans en tentant d'établir une différence supposée « scientifique » entre soin et thérapie d'un côté, de l'autre capacité extraordinaire à faire en soi, dans son for intérieur la synthèse lumineuse de l'ordre sociopolitique, celle dans laquelle chacun va se reconnaître et finalement oublier les cauchemars du présent. Cette aptitude à produire une vérité à la fois subjective et objective qui dépasse les failles individuelles et les faillites collectives, caractérise les « maîtres du rêve », ceux à qui l'on va s'adresser pour comprendre où l'on en est et en même temps où en est la société. À partir des rêves qui leur sont donnés à penser par leurs clients, adeptes et patients selon les cas, ils recollent les morceaux et dressent la voie d'un avenir partagé meilleur sinon radieux. Dans des pays communistes comme le Laos des années 90, ils vont ainsi prédire le retour fabuleux du marché capitaliste où chacun pourra consommer en paix. Dans d'autres conjonctures beaucoup plus dramatiques comme le Cambodge, ils vont participer à un extraordinaire retournement: les anciens tortionnaires vont être déifiés après leur mort, faisant l'objet d'un nouveau culte, bien étudié

1. Charlotte Beradt, *Rêver sous le III^e Reich*, Editions Payot et Rivage, Paris 2002.

par Anne Guillou². Dans cette opération symbolique de métamorphose du mal total en bien curatif, se lit l'omniprésence du pouvoir et s'annule le rêve d'un autre monde, laissant chacun s'autonomiser paisiblement. Dans ce contexte, les moines bouddhistes se laissent eux aussi prendre par leurs rêves et acceptent que des génies les habitent, dans une transgression impensable auparavant : possédés comme les mediums, ils instruisent des confusions, brouillent les pistes et réitérent des formes chaotiques. Insistons donc sur les dimensions de communication du rêve : de soi à soi, de soi à l'autre, de l'autre à soi mais aussi communication collective, sociale, politique, adresse fusionnelle à l'État ou supplique de mettre fin à l'écrasement de chacun et de tous, tentatives imaginaires d'agencement aptes à modifier le cours des choses.

On aurait tort d'isoler dans leur spécificité culturelle ces situations qui mettent en évidence les dimensions intrinsèquement politiques du rêve, à la fois comme création et résultat du politique, mais aussi comme outil politique au sens propre. Ces modes de gouvernance du rêve rétablissent les sujets dans la société où ils doivent tenter de s'inscrire, y compris en leur faisant prendre des chemins de traverse, dans des paysages fascinants par le fait qu'ils mêlent l'inconnu au connu. C'est quand les rêves se brisent, s'évanouissent, ne forment plus que des ombres confuses que le danger se rapproche, soit quand le rêve est passé au réel, s'est accompli : les dictatures d'Asie centrale en sont ainsi de remarquables exemples, le Turkménistan ayant la première place avec à sa tête des hommes qui ont décidé de prendre leurs rêves pour la réalité et ont entraîné leurs peuples dans leurs propres délires tout en leur interdisant alors de rêver.

Mais qu'en est-il du rêveur solitaire, partagé entre peur et plaisir, cherchant à se frayer une voie entre ses désirs ?

Le fil dort ?

Le fil dort n'est pas seulement un jeu de mot qui permet de souligner le lien incontournable entre sommeil et rêve mais une façon de dire combien le rêve est une permanence du sujet, un chemin, le fil d'or, « la voie royale » qui mène à l'inconscient, c'est-à-dire à la connaissance et reconnaissance d'un soi méconnu. En somme un langage de soi à soi.

2. Anne Guillou « Le 'Maître de la terre'. Les cultes rendus au cénotaphe de Pol Pot (Nord du Cambodge) in Sevane Garibian (éd.), *La Mort du Bourreau*, Paris Pétra.

Le fil d'or se réfère à une continuité de la pensée dans le rêve qui poursuit son chemin en défiant la censure et ses interdits même au prix de se déplaire à soi-même. Le rêve fait fi de tout et, comme le Charlie décrit par Jean-Claude Polack dans le numéro 85 de *Chimères*, ne vit que de sa liberté retrouvée au risque du retour à l'enfance.

Marie Darrieussecq nous dit avec bonheur dans un article intitulé « Trois choses qu'on oublie »³ que « les rêves nous arrivent comme des lettres et comme des événements. Ils nous arrivent en vrai ». Le rêve est à prendre au sérieux.

Il est, via le sommeil, le lieu où l'on se retire, où l'on se réfugie, celui qu'on habite dans le cadre d'une temporalité exemplaire, les trois temps y sont sans cesse convoqués, s'y entrecroisent et se tissent pour former un point où, comme le souhaitaient les surréalistes, tous les contraires s'abolissent pour donner naissance à l'énigme qui ne cessera de se figurer pour mieux faire appel au sujet qui s'ignore.

Le rêve nous trahit en même temps qu'il nous révèle à nous-même. Il est le lieu de tous les paradoxes, lieu de l'intime où le moi réclame son dû et où l'Autre, le « je est un autre » se déploie dans son étrangeté à la fois inquiétante et ludique, morceaux épars et multiples en quête de liaison; et le rêveur comme le bébé peut parler toutes les langues même si la figurabilité reste son langage par excellence. Lieu de tous les extrêmes, satisfaction hallucinatoire du désir ou lieu de la répétition traumatique difficile à déloger. Répétition imperturbable où se rejoue sournoisement l'effondrement du sujet, menace de chute au bord du gouffre ou chute vécue, agonie du nourrisson seul et impuissant que personne ne secourt, monstres qui attaquent sans merci leur proie, échec cuisant et humiliation, pertes répétées de tout ce à quoi on tient.

Le rêve n'est pas triomphaliste, il ouvre un chemin sombre et/ou rayonnant chargé d'images qui sont comme autant d'interrogations sur le passé et l'avenir. Pour mettre en scène le présent avec ses restes diurnes, il n'en cache pas moins le passé capable d'éclairer l'avenir souhaité.

Il est essentiel, nous dit Thomas H. Ogden dans son livre *Cet art qu'est la psychanalyse*, de « créer des conditions dans lesquelles l'analysant pourrait être plus à même de rêver ses rêves inrêvés et interrompus » (dans le cas du névrosé) ou ses rêves impossibles à rêver pour le

3. Charlie Hebdo n° 1179 du 25 février 2025.

psychotique »⁴. Car le rêve dans son devenir conscient, est un récit ou une ébauche de récit – comme le conte – que l'on peut vouloir raconter à l'autre digne de confiance.

La précision du rêve en séance est source toujours renouvelée d'étonnement tant pour l'analysant que l'analyste, un matériel précieux et vivant qui témoigne de ce travail continu de la psyché en devenir, de la psyché en quête d'elle-même qui cherche obscurément mais avec détermination le pourquoi de la souffrance, des empêchements à être, à vivre ou à ressentir, le pourquoi des limites à sa puissance ou à sa toute-puissance, pour laisser peut-être enfin émerger le désir. Le rêve est un miroir sans fond, un langage de la nuit qui ne cesse de nous captiver.

L'analyse tend un double à ce miroir, ou propose d'autres instruments pour cartographier le cheminement inconscient. Elle opère à rebours du travail du rêve et engage l'analysant dans de nouvelles constructions, transformant les liens tissés avec son environnement. Le rêve est toujours là, repère incontournable de toutes ces démarches, qui continue à tracer la différence au fil de la répétition nocturne.

4. Thomas Ogden, *Cet art qu'est la psychanalyste*, éd. Ithaque, Paris 2012, p. 28.

La Traumdeutung:

Grand-œuvre de Freud ou orchestration collective ?

PUBLIÉE LE 4 NOVEMBRE 1899 mais datée symboliquement de l'année 1900, *Die Traumdeutung, L'Interprétation des rêves*, reste le grand livre emblématique de la communauté freudienne, au point d'être considéré comme l'ouvrage de référence introductif à tout exercice de la psychanalyse. Qualifié d'opus magnum, de grand-œuvre de toute une vie, celle de Freud, le livre connaît huit éditions officielles en 1900, 1909, 1911, 1914, 1919, 1921, 1922 et 1930 livrées par le Viennois Franz Deuticke.

La seule traduction actuellement disponible pour le public francophone repose sur la dernière édition de 1930,¹ mais le lecteur a tout intérêt à se procurer la première traduction effectuée en 1926 par Ignace Meyerson avec le titre « La science des rêves »². Non réimprimée et tombée dans l'oubli, elle est de loin la plus instructive car elle a échappé, au moins partiellement, aux coups de rabot imposés dans l'édition de 1930. Elle correspond en effet à la traduction de la septième édition autrichienne de 1922.

1. Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, traduction de I. Meyerson, édition augmentée et révisée par Denise Berger, Paris, P.U.F, 1967.

2. Sigmund Freud, *La science des rêves*, traduction de I. Meyerson (1926), Paris, Alcan, 1950.

• Sylviane Lecoivre est psychanalyste dans le Loir et Cher à Blois.

L'écriture est réputée difficile, mais une fois traversée une « broussaille pleine d'épines », le lecteur opiniâtre découvre enfin « la Belle au Bois Dormant », soit un texte d'une vigueur exceptionnelle, inaugural d'une méthode que Freud n'abandonnera plus par la suite : la construction de la théorie d'un objet à partir de l'expérience auprès de ses patients, de l'auto-observation et d'une spéculation pratiquée sur lui-même. Afin de présenter sa technique d'interprétation il se livre à une analyse détaillée d'un de ses propres rêves, parmi les 47 productions oniriques personnelles exposées, celui dit de « l'injection faite à Irma », exemplaire d'un protocole auquel il restera fidèle tout au long de son livre.

Par ailleurs, et ce n'est pas la moindre des choses, Freud ne tardera pas à découvrir que l'étude et le déchiffrement des rêves constituent une avancée considérable dans la compréhension des psychonévroses car, écrit-il, « la clé de l'hystérie se trouve incluse dans le rêve ».

Le célèbre chapitre VII est un texte de métapsychologie des plus arides. Freud y développe un ensemble de lois générales du fonctionnement de l'appareil psychique et les instances de la première topique. Dans l'imaginaire psychanalytique, ce chapitre revêt un caractère sacré comme « fondateur » de la théorie psychanalytique.

Si *L'Interprétation des rêves* est encore aujourd'hui le livre de Freud le plus acheté il est peut-être le plus méconnu.

En l'absence d'un appareil historico-critique complet, même en allemand, de l'œuvre freudienne, il demeure excessivement difficile de vérifier les remaniements multiples et profonds dont le livre a fait l'objet au terme des huit éditions successives, malgré les efforts de l'éditeur allemand de la *Studienausgabe* d'en rendre compte à partir de 1970. Le tome II de la collection s'appuie beaucoup sur l'incorporation postérieure des notes critiques rédigées en 1961 par James Strachey pour la *Standard Edition* anglaise. Il répertorie bien les principaux ajouts qui ont accompagné l'écriture de la *Traumdeutung*, identifie leurs auteurs, mais de façon inconstante et ne mentionne pas systématiquement les passages qui ont disparu au fil des éditions.

En 2002, à Vienne, Lydia Marinelli, historienne de la théorie et du mouvement psychanalytique et Andreas Mayer, historien des sciences, entreprennent d'examiner en détail et de livrer au public l'histoire du parcours éditorial de ce texte devenu canonique. Outre sa formation

universitaire, Lydia Marinelli est surtout conservatrice du Musée Sigmund Freud de Vienne, lequel abrite dans ses archives les huit éditions originales de la *Traumdeutung*. La méthode des deux auteurs est particulière et consiste à réinscrire les éditions dans leur historicité et leur matérialité et surtout à ne jamais s'affranchir d'une approche strictement descriptive afin, affirment-ils, de « s'inscrire au-delà de la polémique concentrée sur la personne de Freud ».

Au terme d'un livre d'un peu plus de 300 pages, traduit de l'allemand en 2009 sous le titre « Rêver avec Freud, l'histoire collective de L'interprétation des rêves »³, les deux auteurs avancent les arguments en faveur d'une élaboration collective de *L'Interprétation des rêves*. Ils la traitent comme émanation d'une formation sociale ou d'un « communisme intellectuel », rompu à l'exercice du *work in progress* et appliqué à un texte devenu, au fil du temps et si on en croit Freud lui-même, « un document historique ». De façon déterminante et conséquente pour les psychanalystes se trouve fortement ébranlé le mythe d'une analyse originelle (la fameuse auto-analyse de Freud) laquelle arrimerait toute pratique de la psychanalyse à la prétendue « transmission » d'une expérience unique, non reproductible. Si cette recherche apporte une salutaire bouffée d'air dans la momification programmée de la psychanalyse, elle n'est pourtant pas novatrice par son objet. Deux ans auparavant, en 2000, le parcours éditorial de la *Traumdeutung* est en effet au cœur même d'une étude (qu'ils citent et dénoncent dès l'introduction) très serrée, précise et convaincante – preuve, au moins, d'une attention soutenue – menée par Ilse Grubrich-Simitis sous le titre on ne peut plus explicite de *Métamorphoses de L'Interprétation des rêves, Les relations de Freud à son livre du siècle*⁴. Membre adulé de l'IPA, considérée par nombre d'exégètes, parmi lesquels E. Roudinesco, comme la « plus grande spécialiste mondiale de Freud », Ilse Grubrich-Simitis appartient au sérail des psychanalystes et travaille depuis 1963 à l'édition allemande des œuvres de Freud chez *Fischer Verlag*. Son étude, d'une trentaine de pages, décrypte précisément tous les mouvements contradictoires

3. Lydia Marinelli, Andreas Mayer, *Rêver avec Freud, L'histoire collective de L'interprétation du rêve*, Paris, Aubier, 2009.

Pour l'édition allemande, *Träume nach Freud. Die Traumdeutung und die Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*, Wien, Turia + Kant, 2002.

4. Ilse Grubrich-Simitis, « Métamorphoses de L'interprétation des rêves », *Revue germanique internationale* [En ligne], 14/2000.

qui traversent les huit éditions publiées par Deuticke. Contrairement à une historiographie qui traite *L'Interprétation des rêves* soit comme un fragment héroïque d'autobiographie soit comme une maladie mystique sévère, Grubrich-Simitis prend magistralement à son compte la contribution des collaborateurs de Freud, « qui », écrit-elle, « laissa le livre se transformer en œuvre collective ». Mais, à l'en croire, cette contribution collective est bien embarrassante, elle est le plomb dont Freud devra se séparer pour libérer l'or de « sa » Traumdeutung.

Impossible, en effet, d'ignorer les traces laissées dans *L'Interprétation des rêves* par les correspondances de Freud avec Fliess, Jung, Ferenczi, pour ne citer que les interlocuteurs les plus prestigieux ou de négliger les Minutes de la Société psychanalytique de Vienne, qui consignent précieusement les séances dites du mercredi. Les Minutes témoignent de l'existence d'un dispositif collectif très ouvert entre 1902 et 1907 où les participants sont activement invités à parler de leur propre sexualité et de leurs rêves en toute liberté, à exprimer mutuellement leurs doutes, à construire des hypothèses au jour le jour, dans une ambiance où la fumée des cigares compte autant que les discussions. Il s'avère cependant d'une grande fragilité à partir du moment où Federn, lors de la séance mémorable du 5 février 1908, propose déjà ce qu'il nomme « l'abolition de ce communisme intellectuel »⁵.

Mais s'il existe un réservoir dans lequel *L'Interprétation des rêves* puise sans relâche un matériau inestimable pour l'élaboration des éditions successives, il est surtout à chercher dans les différentes revues psychanalytiques, cette machine éditoriale lancée par Freud en 1909. Nerveuse, réactive, idéalement appropriée pour répondre aux exigences d'une jeune science orientée vers l'avenir et traiter toutes les questions qui agitent les groupes de travail à Vienne, Zurich et Berlin, le premier réseau de revues produit entre 1909 et 1914 une série d'avancées théoriques et de mises aux points didactiques décisives pour l'évolution de la *Traumdeutung* mais désastreuses pour l'unité du mouvement psychanalytique...

5. *Les premières psychanalyses. Minutes de la Société psychanalytique viennoise*, 3 vols, séance du 5 février 1908, vol I, Paris, Gallimard, 1979.

Bureau central et collectif des rêves, passage en revue et dictionnaire des symboles

La première revue, le *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*, dirigée d'une main de fer par Jung, est disponible en mars 1909, soit quelques semaines seulement après l'impression de la deuxième édition de la *Traumdeutung*. Il a clairement une visée scientifique, avec des articles ardu, principalement écrits par des médecins suisses, travaillant exclusivement en cabinet privé ou derrière les murs de l'hôpital. Mais l'orientation de la revue vers un public ultra-spécialisé est une entrave à une large diffusion des nouvelles découvertes. Freud ne tarde pas à positionner, dès octobre 1910, un deuxième périodique, viennois cette fois, confié à deux francs-tireurs, Steckel et Adler, dans lequel une très large place est offerte à la culture populaire et à l'interdisciplinarité. Le *Zentralblatt für Psychoanalyse*, aux antipodes de la très sérieuse revue helvétique paraît, et c'est loin d'être anecdotique, au moment où l'éditeur viennois Deuticke s'apprête à publier la troisième édition de *L'interprétation des rêves*, dite édition de 1911.

L'idée du *Zentralblatt* est de donner corps à un changement de posture chez Freud lui-même, qui dans la deuxième édition de 1909 et pour la première fois avait déjà établi un petit inventaire de rêves typiques, question d'élargir le livre pour en faire, selon son expression, un « dictionnaire des symboles », de quoi cependant infléchir sérieusement la pertinence du statut exceptionnel – que Freud attribue à son auto-analyse dans la préface de la même édition. « J'ai compris que (cet ouvrage) était un morceau de mon auto-analyse, ma réaction à la mort de mon père, l'événement le plus important, la perte la plus déchirante d'une vie d'homme ».

À partir de 1909, les deux revues existantes sont totalement traversées par les débats autour de la *Traumdeutung*. Entre 1909 et 1914, le *Zentralblatt* publie pas moins de 127 articles consacrés directement aux productions oniriques et sur 93 contributions le sommaire du *Jahrbuch* décline une vingtaine de textes sur le sujet.

Qu'il existe également un rapport entre l'augmentation des ventes de la *Traumdeutung* et la mise en circulation des deux premières revues, ceci semble peu discutable. Il faudra, en effet, plus de huit ans pour écouler les 600 exemplaires de l'édition originale et seulement deux pour vendre les 1 050 exemplaires de la deuxième édition. La fièvre

collective de publication et l'impératif de progrès produisent un feedback épistémique qui ouvre le texte à de multiples remaniements et à une accélération des rééditions.

La pratique vigoureuse, voire joyeuse et récréative du *Zentralblatt* s'apparente à une entreprise pour le moins artisanale, typique des ateliers (*Werkstatt*) et s'adresse à un public profane, lecteur mais également acteur et producteur de connaissances dans le domaine du rêve. Chacun est invité à s'adresser au bureau central des rêves, domicilié à Vienne, pour participer à une grande collecte onirique. Le congrès de Nuremberg d'avril 1910 accélère la bureaucratisation de cette idée totalement extravagante tout en proclamant la naissance de l'Association psychanalytique internationale, dans un écart qui ne cessera pas de se creuser entre une institutionnalisation croissante du mouvement psychanalytique et une pratique dont personne ne peut prévoir les effets discursifs. Le congrès confie la tâche à un comité austro-hongrois, allemand et suisse mais c'est surtout le Viennois Steckel qui se montre le plus fanatique.

Dans une grande effervescence, les communications affluent de toutes parts au dépôt central de Vienne, inondent les secrétaires et s'entassent sur les rayons, avant d'être triées et publiées dans le *Zentralblatt*. La petite bourgeoisie saisit cette aubaine pour dévoiler les jeux interprétatifs auxquels elle se livre quotidiennement entre amis ou en famille, bien loin du divan des cabinets privés.

Rapidement, les « abrégés » pragmatiques du *Zentralblatt* volent la vedette aux longues et laborieuses analyses de rêves du *Jahrbuch* suisse. Le support de la revue viennoise, qui n'accepte que des articles relativement courts, renforce, par sa forme, l'univocité de la traduction et l'impersonnalité de la méthode, les rêveurs se voyant congédiés à l'espace anonyme du texte.

Dès 1910, la question du contrôle de l'interprétation des rêves, par revues interposées, constitue une des principales pommes de discorde entre les Viennois et les Suisses et Jung n'aura de cesse de fustiger le périodique viennois pour la qualité supposée médiocre des écrits, le caractère intuitif des interprétations et l'amateurisme des auteurs.

Les débats menés par Steckel correspondent, en apparence, à ce que souhaitait Freud dans la deuxième édition de la *Traumdeutung*, mais de profondes divergences apparaissent bientôt entre les deux hommes

car Steckel plaide pour une réévaluation du contenu manifeste au détriment du contenu latent des rêves, inversant la technique innovante que Freud venait patiemment de mettre au point. Il fait néanmoins le plein de provisions dans le dépôt central des rêves et dans le *Zentralblatt*. Tout en apportant sa contribution à la troisième édition du livre des rêves, il puise dans le gigantesque courrier des lecteurs tout ce dont il a besoin pour construire à son compte un texte intitulé « Die Sprache des Traumes »⁶. Rédigé à l'intention des médecins et des psychologues, ce programme didactique est publié sous la forme d'un manuel quelques semaines avant la parution de la *Traumdeutung*. Cette concurrence directe fera écrire à Freud en 1911 que Steckel est « un cochon qui trouve des truffes ».

Si Freud est si acerbe avec son collaborateur qu'il a pourtant encouragé à élargir le champ des rêves typiques, c'est parce que la collecte faite par les élèves tend à remettre en cause la formule de base selon laquelle tout rêve est accomplissement de désir et à ne plus accorder du tout d'importance aux associations du rêveur. Les théories antinomiques et indépendantes fleurissent, qui se prétendent universelles et trouvent confirmation dans la surabondance des productions oniriques collectées et publiées dans les périodiques. Dans les conceptions psychobiologiques de Steckel et Adler, le rêve est ramené à sa fonction métaphorique, laissant présager une nouvelle clef des songes. La question de l'accomplissement de désir se voit subordonnée à des tendances prospectives et non plus rétrospectives.

Freud n'est guère en capacité d'endiguer le courant viennois mais sur le terrain helvète Jung est également à l'affût et voit dans les débordements de Steckel l'occasion tant attendue de reprendre la main sur l'interprétation des rêves. Au nom de la scientificité, dont le *Jahrbuch* est le garant, Jung procède, dans une lettre de février 1911 adressée à Freud, à un réquisitoire extrêmement sévère sur les manques théoriques et méthodologiques de l'édition de 1909, reproche à Freud de n'avoir pas développé, pour des questions de discrétion, une analyse intégrale du rêve « Irma » et affirme que « l'incomplétude des rêves donne lieu à des mécompréhensions ». Pour Jung, des tests d'association standardisés et une formation réservée aux seuls médecins

6. Wilhelm Steckel, *Die Sprache des Traumes. Eine Darstellung der Symbolik und Deutung des Traumes in ihren Beziehungen zur Kranken und gesunden Seele, für Ärzte und Psychologen* (1911), J. F. Bergmann, Wiesbaden, Read Book, 2013.

devaient remédier aux faiblesses de l'auto-analyse freudienne et aux lacunes de la deuxième édition.

Freud ne retient pas les propositions de Jung, prévoit même que la troisième édition sera la dernière pour être remplacée par un autre livre « encore plus impersonnel » pour lequel il envisage, avec l'aide de Rank, de récolter du matériel pendant les trois à quatre années suivantes. Il faudra toute la persévérance de Deuticke entre 1911 et 1914 pour que Freud renonce à ce projet.

Les troisième et quatrième éditions respectives de 1911 et 1914 connaîtront, dans l'organisation des chapitres, un immense réaménagement, lié à une explosion discursive et à l'orchestration collective de contributions savantes, avec le risque réel, mentionné par Freud et conservé dans la préface de 1911 « que ces ajouts risquent de faire éclater le cadre de l'ouvrage ».

L'orchestration collective de la Traumdeutung

Dans la préface pour la troisième édition, publiée et traduite en français, Freud ne manque pas de mentionner W. Steckel « et d'autres » lui « permettant de mieux apprécier l'extension et l'importance de la symbolique du rêve » et Otto Rank est chaleureusement remercié pour la « sélection des additifs et la correction des épreuves ». Non-médecin, Otto Rank est surtout admis dans le sérail des collaborateurs pour apporter une nouvelle impulsion à la collecte des symboles. Il s'agit de lier très étroitement rêve typique et rêve œdipien afin d'asseoir la formule selon laquelle le désir onirique est exclusivement sexuel et de déplacer les discussions sur un autre terrain, celui du mythe et de l'histoire. « Les symboles oniriques qui ne pourraient pas être étayés par les mythes, les contes, les coutumes populaires sont vraisemblablement douteux ».

C'est surtout dans la préface à la quatrième édition de 1914 que Rank se voit soudainement propulsé au rang de co-auteur, car « il a non seulement corrigé les épreuves mais il a enrichi le texte de deux contributions »⁷.

Dans les éditions de 1911 et 1914, la signification de la symbolique est devenue un tel sujet d'attention que l'équilibre des chapitres est

7. *Les premières psychanalyses. Minutes de la Société viennoise*, séance du 10 novembre 1909, Paris, Gallimard, 1979.

profondément modifié et l'ordonnance réorganisée. Peter Gay et James Strachey mentionnent que le chapitre VI, irrigué par les flots du *Jahrbuch* et du *Zentralblatt*, gonflé par les apports récents d'un troisième périodique – l'Internationale *Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse* – fut augmenté d'une toute nouvelle section, considérable, rassemblant l'ensemble du matériel sur la symbolique, à tel point qu'il est devenu un livre dans le livre.

Les deux dernières versions de 1922 et 1930, les deux seules consultables par le lecteur français, conservent encore les traces de ces multiples insertions, de longueur variable, redevables aux travaux des nombreux interlocuteurs. Ceux-ci sont souvent clairement nommés. Hanns Sachs a droit à un traitement extrêmement favorable puisque son communiqué de trois pages, prélevé dans un numéro de 1913 de la *Zeitschrift* et intitulé « Un rêve de Bismarck » est entièrement repris, sous son nom d'auteur. Il en est de même pour Robitsek. De façon plus fragmentaire, tous les disciples prestigieux de Freud sont convoqués au titre de leurs contributions actuelles ou antérieures à la question onirique : Rank et Steckel, bien sûr, mais encore Silberer, Jones, Reitler, Eitingon, Federn, le fidèle Ferenczi et sa conception des rêves dits orientables et même Jung pour une communication sur le rêve de dent arrachée, comme rêve d'accouchement...

Mais après la guerre Freud amènera, à l'intérieur du texte, des correctifs sévères aux jugements favorables qu'il porte sur ses collaborateurs. À l'adresse de Steckel, les désaveux cinglants côtoient les éloges les plus enflammés. La lecture du chapitre VI en est rendue difficile et pénible, voire inintelligible tant il est saturé de faux raccords, de jugements, d'affirmations et de dénégations incohérentes.

Pour des raisons strictement financières, la sixième édition de 1921 et la suivante de 1922 seront identiques. Livrées par planches stéréotypées, elles excluaient, d'office, toute insertion supplémentaire. C'est à cet endroit, que le lecteur a tout à fait intérêt à se reporter à « La science des rêves », l'édition française calquée sur les éditions autrichiennes de 1921-1922 car elle seule permet de repérer finement les faux raccords. En effet, tout en maintenant les deux grands essais de Rank qui avaient élevé ce dernier au rang tant convoité de co-auteur, Freud l'égratigne très sérieusement et stipule que « l'affirmation que *tous les rêves doivent être expliqués d'une manière sexuelle*, contre laquelle on a infatigablement polémique, est étrangère à (s) a *Traumdeutung*. On

ne saurait la trouver dans les sept éditions de ce livre et elle est en contradiction nette avec son contenu ».

Assertion édifiante de Freud, véritable contre vérité qui en dit long sur ce qu'il s'apprête à faire: atténuer considérablement le rôle des premiers périodiques comme régime privilégié de production de *L'interprétation des rêves*, s'arroger totalement la propriété intellectuelle d'une œuvre et mettre à exécution la motion – réclamée, quinze ans plus tôt par Federn – sur « l'abrogation du communisme intellectuel ».

La rupture avec Jung en 1913, la mort du *Zentralblatt* et du *Jahrbuch*, asphyxiés dès 1914 par des conflits idéologiques et la situation matérielle catastrophique de l'éditeur Deuticke dans la phase d'après-guerre sont autant d'éléments qui encouragent Freud à créer sa propre maison d'édition, *l'Internationaler Psychoanalytischer Verlag* en 1919 et à organiser, en 1924, la première édition complète de ses œuvres. L'initiative sera fatale à la présentation de la *Traumdeutung* comme partition polyphonique.

1925 : Freud en soliste et Anna à la baguette.

Intégrée au Verlag, la première édition des œuvres freudiennes, les *Gesammelte Schriften*, débute en 1924, soit un an après la découverte d'un cancer chez Freud. Sous la houlette de A. J. Storfer et Anna Freud, les éditeurs, il autorise, en 1925, une présentation inédite de *L'interprétation des rêves* en deux parties. Désormais, le volume II des *Œuvres complètes* s'appuie exclusivement sur l'édition originale de 1900 et le volume III rassemble les ajouts et compléments qui ont accompagné l'élaboration de *L'interprétation des rêves* pendant 25 ans, à une exception près de taille: les deux essais de Rank sont entièrement supprimés car, sans le mentionner, Freud lui fait payer au prix fort sa conception « dissidente » de 1924 sur l'existence déterminante d'un traumatisme de la naissance. La question demeure de savoir quelle est la part active d'Anna, grande ordonnatrice de l'orthodoxie ipéiste dans ce montage éditorial et quel sens donner à l'absence de préface de Freud. Une deuxième interrogation concerne également la huitième édition parue chez Deuticke en 1930. L'innovation du découpage en deux parties est abandonnée et Freud reconduit une présentation « classique » en un volume intégrant de nouveau les compléments (sans les essais de Rank) dans le droit fil des éditions officielles précédentes.

Pour une révolution de l'entendement

Qu'une révolution détruise un gouvernement en laissant intacts les modes de pensée qui lui ont donné naissance, on les retrouvera dans le gouvernement suivant.

R. Pirsig, *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes.*

Gandhi était plus radical que Bakounine. C'est pour ça qu'il a réussi son coup. Quand on est violent, c'est qu'on n'a pas osé aller jusqu'au bout. « Chaque fois que je me suis trompé, c'est que je n'avais pas été assez radical » disait Sartre. Une rigueur absolue dans l'analyse, une certaine douceur inflexible signent une radicalité réelle.

« L'eau doit avoir une valeur marchande » déclarait le P.-D.G. d'une transnationale, alors que plus d'un milliard d'humains n'ont même pas accès à l'eau potable¹. Ce qui s'est passé au xx^e siècle, ce qui a lieu, en ce moment même, sur la planète dépasse, comme on dit, l'entendement.

L'entendement. Spinoza. Il faut le lire comme il a lu Descartes. Mais à travers l'expérience de Freud. Alors sont remis à leur place quelques

1. E. Wagenhofer, M. Annas, *Le marché de la faim*. Le livre du film *We feed the world*. Acte Sud, 2007, p. 132-133.

• Max Dorra est écrivain et professeur de médecine. Dernier ouvrage paru : *Lutte des rêves et interprétation des classes. Démontage d'un tour d'illusion*. Éditions de L'Olivier (penser/rêver), 2013.

concepts fondamentaux, tandis que du sens émerge, condition indispensable, précisément, pour *comprendre*. Cela suppose une théorie de l'affect. Inséparable d'une théorie du rêve, c'est ce que ce texte va essayer de montrer.

Être radical, c'est prendre les choses à la racine. C'est-à-dire à l'enfance. Ainsi, Deleuze commence son livre sur Nietzsche par cette citation : « Comment l'esprit devient chameau, le chameau devient lion enfin le lion devient enfant. »

Ralentir. Enfance

Ça s'est passé entre deux bombements de la chaussée.

Il faut dire qu'il habite dans un arrondissement du nord de Paris et qu'il travaille dans la banlieue ouest.

Tous les matins donc, en voiture, avant d'arriver à l'entrée du périphérique, il doit passer par une petite rue où il y a une « sortie d'école ».

Premier bombement franchi – aïe! les amortisseurs –, le merveilleux piaillage des cours de récréation. Bourdonnement, rires, un hurlement de temps en temps.

Huit heures et quart. Des mères, accompagnant leur enfant. Quelques pères. Toutes les couleurs. L'Afrique, le Maghreb, l'Asie.

Ce matin-là, il s'est produit un événement singulier, un rien, dont il a pourtant gardé le souvenir toute la journée. Dont il a rêvé.

Un peu avant d'entrer dans l'école, un des enfants a tourné son visage vers son père qui le tenait par la main. Dans ce regard, très bref, il y avait une confiance folle et déjà le regret d'avoir à le quitter.

Mais ce n'est pas ça qui l'a touché. Ce qui a été pour lui presque un choc, c'est la façon dont le père a regardé, en retour, le gamin. Ça a duré une demi-seconde, et dans ce regard il n'y avait pas particulièrement de tendresse, mais, disons, un peu de surprise, une grande curiosité, avec surtout une sorte d'apaisement instantané, très fugitif. Le type était assez baraqué, en jean, du genre à qui on ne la fait pas. Mais là, à ce moment-là, s'était évanoui tout souci de prestance, de virilité. Toute crainte disparue, il n'avait même plus l'air méchant.

Lui, dans sa voiture, il a reçu ce regard au creux du ventre.

Alors, la folie.

Il cherchait l'Absolu. Il l'a trouvé.

L'idée vraie de Spinoza. L'énigmatique connaissance du troisième genre. Il y a enfin accédé grâce à la compréhension d'une toute petite chose : la singularité d'un regard.

Un progrès décisif. Il en a la certitude. Au creux du ventre, justement. Un affect.

D'ailleurs, si l'on y songe, le cours de philo le plus classique – « Je pense donc je suis... » – reste inintelligible ou sans intérêt, si l'on n'y ajoute ce qu'a dit Descartes, en colère, tapant du pied : « Je pense donc je suis, merde ! ». Mais cela, personne ne le sait.

La certitude ainsi est un affect. Mais elle n'est légitime que s'il s'agit d'un affect à soi, reconquis, débarrassé de l'opinion. Un affect qui aura du mal à trouver ses mots. Cela, on ne le trouve pas dans Wittgenstein, mais dans la dernière partie de l'*Éthique*.

Il lui faudra garder précieusement en mémoire cet instant, le regard de cet homme. Un regard affranchi de la peur. Délivré des clichés meurtriers, des rôles imposés. Le secret d'une humanité retrouvée. L'adieu aux armes.

Grâce à cet arrêt du temps, il a soudain *compris* que l'on pouvait changer le monde et pourquoi, jusqu'ici, les révolutions ont si souvent dérapé.

Tout désormais redevient possible

L'ami d'Altkirch² n'a pas tort, une singularité, c'est une bifurcation, un écart.

Mais c'est avant tout une déchirure. Et il ne faudra pas trembler.

Le rêve. Un interstice. Oser pénétrer.

Alors se découvre un peu de *substance à l'état pur*.

Une révolution de l'entendement : la connaissance par le rêve

« Rêve », *resve*, le s disparu a laissé place à un accent circonflexe. Il donne des ailes aux mots. Ces mots, *révolution de l'entendement*, qui viennent – se risquent – en écho bien sûr à un titre de Spinoza, celui

2. Jean-Clet Martin.

d'un texte inachevé: *Traité de la réforme de l'entendement*. Une quarantaine de pages, entrée dans l'histoire de la philosophie. Baruch y raconte une extraordinaire expérience intellectuelle, celle qui lui permit de survivre à son excommunication.

« L'entendement du rêve », quelques siècles plus tard, Sigmund aurait ainsi pu nommer l'ouvrage qui changea sa vie. Les deux démarches, entre lesquelles sont venues s'interposer tant d'années, se révèlent en effet liées. Complémentaires. Il paraît en effet difficile *d'entendre*, justement, le « troisième genre de connaissance » de Spinoza sans *L'interprétation du rêve* de Freud. De comprendre le chemin qui mena Spinoza de la 4^e à la 5^e partie de l'*Éthique*: de la servitude à la liberté. C'est que la méthode associative que Freud utilise permet, à partir de cette singulière fiction – un rêve – de faire la part de l'imaginaire. Dans la façon notamment dont certains épisodes de la vie quotidienne ont pu nous affecter. Et c'est là, peut-être, dans cette démarche libératrice vis-à-vis des passions, que Freud, en acte, est le plus proche de Spinoza.

Il faut ici ouvrir une parenthèse sur un fait assez surprenant. Le silence qui règne autour de la *méthode de libre association*: accueillir tout ce qui traverse l'esprit sans chercher à être intelligent, sans faire le malin. Laisser venir sans aucune censure des scènes du passé. Telle est la « règle psychanalytique fondamentale » à laquelle Freud enjoint à ses patients de se conformer, méthode qu'il utilise lorsqu'il interprète ses propres rêves.

« L'idée vraie est son propre signe (*index sui*) » (Spinoza) demeure en effet un énoncé énigmatique si l'on n'a jamais ressenti cette sorte de révélation que peut apporter l'interprétation de l'un de ses rêves, au moment où une idée juste *se dégage* de la confusion, et nous délivre du malaise que cette confusion avait induit. Une révélation, mais *immanente*. Car le contenu non-dit de toute certitude est *un affect* mêlant le plaisir d'être sorti du doute et la réassurance d'une certaine image de soi.

Une quinzaine de pages, dans la 2^e partie de l'*Éthique*, conduisent de la proposition 18 à la proposition 42: de la mémoire associative à l'émergence d'une idée vraie. Dans la troisième partie, Spinoza parlera du sentiment de *joie* qui accompagne cette éclosion, « d'autant plus grande qu'il peut s'imaginer lui-même et imaginer sa puissance d'agir plus distinctement. »

Comment se faire une idée juste ?

Celui qui détient une idée vraie en a, dans le même temps, la certitude. Lorsque j'étais dans le doute, écrit Freud, « chaque fois c'est l'interprétation du rêve qui m'a rendu l'assurance³. » La certitude qui vient des rêves, en quelque sorte. Le titre de Caillois retourné⁴. « Avoir une idée vraie, dit Spinoza, ne signifie rien d'autre que connaître (*cognoscere*) une chose parfaitement ou le mieux possible. » Une idée, « un mode du penser » : l'acte même de comprendre (*intelligere*). Mais comment peut-on savoir de façon certaine qu'une idée convient parfaitement à son objet ? La différence entre une idée vraie et une idée fausse, c'est « qu'elles sont entre elles comme l'être et le non-être (*ens ad non-ens*) » Il s'ensuit que : « De ce troisième genre de connaissance naît la plus grande satisfaction de l'esprit qui soit possible. » Une joie suprême, dit Baruch. Spinoza ainsi répond de façon anticipée à Freud : le principe de réalité a rejoint le principe de plaisir.

Pour Spinoza *l'esprit est l'idée du corps*. Rien d'autre. Aucun rapport de causalité, dans aucun sens, entre l'un et l'autre, mais une identité, par nature, difficile à comprendre, dont le parallélisme est peut-être la moins mauvaise image. L'expression *simultanée* de deux aspects d'une même substance. Une substance par définition cause d'elle-même (*causa sui*). À noter que spinoziennement – et étymologiquement –, le contraire de la substance (*substare*), c'est la superstition (*superstare*).

L'enjeu : se délivrer d'une *passion* (affect passif, subi) causée par l'« extérieur » (l'autre), traduisant le mode selon lequel le corps a été *affecté*. Passion dont on n'a qu'une *idée confuse*, mais qui entraîne une diminution de la force d'exister, « dans la seule mesure où *l'âme* en est émue ». Or, contrairement à ce qu'énonce Descartes, la raison, la volonté ne parviennent généralement pas, hélas, à contrôler ce pro-

3. « Quant aux philosophes professionnels, ils ont pris l'habitude de considérer les problèmes liés à la vie du rêve comme un appendice des états de conscience et de les traiter en quelques phrases – toujours les mêmes [...] Au cours des longues années pendant lesquelles j'ai travaillé sur les problèmes des névroses, j'ai eu bien des hésitations et je me suis plusieurs fois trompé ; *chaque fois, c'est grâce à l'interprétation des rêves que je retrouvais mon assurance*. Mes nombreux adversaires scientifiques font donc preuve d'un sûr instinct en refusant de me suivre justement sur le terrain de mes recherches concernant le rêve. » S. Freud, Préface de la deuxième édition (1908), *L'interprétation des rêves*, PUF.

4. R. Caillois, *L'incertitude qui vient des rêves*, Gallimard, 1983.

cessus qui met en danger un être. Dès lors, que faire si l'idée d'idée ne suffit pas? Réfléchir à fond, réfléchir sérieusement, conseille Spinoza.

Réfléchir d'une autre façon.

« Plus nous *comprendons* les choses singulières, plus nous comprenons Dieu » dit Spinoza. Or, cette expérience de pensée – le « Dieu » de Spinoza, c'est le réel –, chaque rêveur pourrait à son réveil la faire. En nous exposant la méthode qu'il employa lors de l'interprétation de ses rêves – expérience inédite –, Freud donne une suite imprévue à l'énoncé de Spinoza.

C'est en effet d'une chose singulière, *le détail précis d'un rêve* – un simple mot parfois suffit – que part l'interprétation.

Vient alors souvent à l'esprit, assez *rapidement* parfois, une scène vécue la veille ou les jours précédents, un *reste diurne*. Une sensation de griffure, légère parce qu'à l'affect qui la teinte n'avait pas été laissé le temps de se pleinement dévoiler.

À partir de ce reste diurne, *lentement* – il faudrait ici écrire un éloge de la lenteur et des choses singulières – peu à peu, émerge toute une série d'*associations d'époques bien plus lointaines*. Un foisonnement, apparemment hors champ, qui peut remonter jusqu'à l'enfance.

Mais l'essentiel, c'est l'émotion *très particulière* qui nimbe certaines de ces associations. Un affect bien plus intense que celui, un bref instant, ressenti dans l'urgence aveugle de la veille. Émotion cependant bien fragile, dont il faudra s'efforcer d'écouter la blessure, de revivre l'événement pour la garder vibrante, frémissante. Surprenante.

Et le film alors, parfois, retrouve sa musique. Le montage progressivement se délie. On le sent bien au retour de la « puissance d'agir », de la force d'exister.

Le problème peut dès lors clairement s'énoncer : quelle est la nature de x, le « chemin *entre* » (ni espace ni temps) parcouru lors d'une démarche associative?

« Réfléchir à fond » : associer

« Ce n'est pas sans raison, dit Spinoza, que j'ai employé ces mots : *pourvu que je puisse réfléchir à fond [penitus] sérieusement* » Cette expression, sur laquelle il revient avec insistance, que veut-elle dire?

Penitus signifie « profondément, jusqu'au fond ». *Deliberare* « réfléchir mûrement », mais aussi « délivrer ». « Or imaginer une chose comme *libre* ne peut être rien d'autre que de l'imaginer simplement [*simplificiter*], en tant que nous ignorons les causes qui l'ont déterminée à agir⁵. » Cette apparente « liberté » de choses qui pourtant affectent conduit inmanquablement à la recherche d'un enchaînement causal invisible. Telle est la problématique spinozienne qui mène à l'anti-méthode de la libre association.

L'utilisation d'un mode de pensée, proche de la « libre association » utilisée par Freud, constitue un *saut théorique*, une bifurcation qui pourrait bien éclairer toute la démarche spinozienne, en expliquer même l'efficacité. Spinoza oppose très précisément, opérations logiques et associations. Il invoque le rôle de « l'imagination » à l'origine des passions et décrit même clairement ce que bien plus tard Freud nommera le « déplacement ». Un certain scolie est ici d'une importance capitale⁶. On y trouve en effet quasiment tous les ingrédients de l'inconscient freudien. La référence au rêve où « nous accomplissons par un décret de l'esprit ce que la veille nous n'osions pas faire. » Mais aussi, comme dans maint passage de l'*Éthique*, le rôle de l'imagination et de la mémoire. La mémoire, inséparable du corps pour Spinoza. Sous cet angle, la décision de librement associer à partir de « choses singulières » – « plus nous connaissons les choses singulières, plus nous connaissons Dieu » –, cette décision met en jeu *le corps même*.

Si, à partir d'une représentation quelconque, certaines scènes du passé font retour, c'est parce qu'elles ont un jour, d'une façon ou d'une autre, *affecté* le corps, l'affect n'étant que « l'idée de cette affection ». Librement associer, c'est penser à rebrousse-poil, suivre des empreintes, les traces émotionnelles laissées à vif dans un corps qui, par là-même, a ses raisons *que la raison ne connaît pas*. Une lignée de cicatrices que l'on remonte en se dirigeant à l'angoisse comme un clinicien, lorsqu'il palpe un ventre, tente de repérer, à la douleur, l'organe malade.

Associer, ainsi, est une activité quasi-corporelle. Tout se passe comme si la mémoire était un immense corps virtuel (le « corps sans organe »?). Et il n'y a pas là qu'une métaphore. La mémoire, pour parler de ses blessures, n'emprunte-t-elle pas au corps le vocabulaire de la *douleur*?

5. *Éthique*, V, 5, démonstration.

6. *Éthique*, III, 2, scolie.

Il s'agit ici d'*associations de représentations* et non d'associations d'idées. Une succession de représentations qui ne sont plus provoquées par une cause « externe », mais qui sont en quelque sorte, par leur enchaînement, causes d'elles-mêmes (*causa sui*). Un passé atemporel (ce qui « revient » défie tout ordre chronologique) recélant la clé de certaines « illusions d'affect », comme il y a des « illusions d'optique ». Illusions, sources d'idées confuses parce que l'imagination, un passé *composé* déguisé en présent, maintenant démasqué, avait surimpressionné une perception actuelle. Si l'on voulait en faire le schéma, d'ailleurs, il conviendrait de faire figurer ce travail de remémoration involontaire, non pas en arrière (bien qu'il s'agisse du passé), mais *en avant*. C'est un certain *devenir* du passé, en effet, qui se joue ici. Le passé comme projet, à seule fin de reconquérir le sens du présent.

Spinoza, comme Freud, rappelle ainsi la place de la mémoire, la grande oubliée. Car l'affect porte en réalité un message, raconte une bien singulière histoire, la façon, qui n'est qu'à nous, dont notre corps, notre mémoire un jour ont été *affectés*. L'essentiel pourtant, ce qui est le plus proche de notre être, de sa substance, ce n'est pas seulement un *cogito*, mais aussi l'affectivité cachée, déniée, philosophiquement impure, politiquement incorrecte.

Spinoza lui consacre la III^{ème} partie de l'*Éthique*. Dans ce texte, chaque fois qu'il évoque une « cause extérieure » (*causa externa*), c'est de « l'autre » qu'il s'agira. Ainsi l'affect, modification de notre substance par la présence de l'autre, est la trace, l'empreinte de son passage. La forme *a priori*, préconsciente, de toute perception.

Causalité associative. Le sens

L'*Éthique* propose de *se retourner sur le processus même qui vient de se dérouler*. De réfléchir sur cette mémoire qui s'est un moment dépliée. De se faire une *idée de l'idée d'associations*. Et de se réapproprier alors ses affects « en les détachant progressivement de la représentation de choses extérieures en vue de les dépassionner, et en ayant une connaissance aussi lucide que possible des mécanismes de leur production...⁷ »

Pour cela, il n'est pas mauvais de procéder au sortir d'un rêve. À ce moment où, parfois, règne une certaine « humeur associative », di-

7. P. Macherey, *Introduction à l'Éthique de Spinoza. La cinquième partie. Les voies de la libération*, PUF, 1997, p. 227.

mension que trop vite refermeront, mettront au pas les opérations logiques, utilitaires, de la journée qui s'annonce.

En somme :

1. J'avais été affecté la veille par une certaine représentation.

Causalité manifeste, logique, opératoire.

2. Associant à partir de cette représentation, une autre représentation, peu à peu, émerge de mon passé.

Ce dont il s'agit ici, c'est de la causalité déguisée des passions. Elle est associative, latente et nécessite, pour être découverte, une épistémologie *oblique*, une *anti-méthode*, celle des associations libres. Jeu royal et enfantin, le seul où il soit réellement « interdit d'interdire ». Règle apparemment paradoxale, elle seule permet (précisément à cause de cela), renversant les *valeurs*, transgressant follement les tabous, de déplier une mémoire.

Les chemins de la liberté en bordure d'un rêve

C'est avec une impression de certitude, qu'est ressentie, reconnue, *la tonalité affective singulière des associations* à partir de fragments d'un rêve. Spinoza livre à cet égard une articulation précieuse : « Tout affect d'un individu diffère de l'affect d'un autre individu autant que l'essence de l'un diffère de l'essence de l'autre⁸. » L'affect, *index sui*.

Si l'affect est un chemin, indiscutablement nous *sommes* ce chemin.

Le rêve ainsi n'*aurait* pas de sens, il *serait* un sens – une signification qui devient *être* – par la grâce des associations qu'au réveil il autorise. À condition d'oser s'aventurer dans la forêt-mémoire. Sur le chemin des affects.

Un affect devient actif en se libérant de ce que l'on croyait *causé par* une nécessité « extérieure ». Ce qui était à l'origine d'une émotion parfois disproportionnée, c'était en réalité non pas la représentation actuelle, mais une représentation passée. Spinoza, encore : « les idées que nous avons des corps extérieurs en disent plus sur la constitution de notre corps que sur la nature des corps extérieurs. »

8. *Éthique*, III, 57. Lacan avait placé cette proposition en exergue de sa thèse de médecine.

L'affect une fois identifié paraît se détacher des représentations et retrouver sa nécessité propre, la nôtre. Un affect dépassonné, de nouveau cause de soi.

Joie de *se* retrouver. Un événement. Une bouffée de sens a débordé les significations. L'affect peut maintenant s'offrir au langage, aux mots qui, relevant le défi, vont tenter d'en rendre compte. L'idée juste se dégage de l'idée inadéquate. L'idée de l'idée d'association implique, en plus, la *compréhension* même du processus. La connaissance du troisième genre.

Une rationalité intégrant l'affect

Veux-tu aller par les mille chemins qu'empruntent tes désirs ?

V. Tausk, *De la vie et du savoir*.

Scène parlée entre le sage Spinoza et un homme connu de moi.

Un pli. Ce pli qui hante l'histoire de la philosophie (Leibniz, Deleuze...). On peut, en en repérant les bords, s'y hasarder, tel un spéléologue: descendre *en rappel* le long de ses berges jusqu'à son fond. Mais il ne faut pas s'y attarder trop longtemps. « Quand on va au fond des choses, on y reste », disait Pierre Dac, maître en mélancolie. Mieux vaut partir en reconnaissance, parcourir ce pli dans son long, tenter d'en remonter intrépidement la vallée. Ne pas craindre d'en suivre la torsion des fibres, la souffrance des fils. Ne pas mettre de côté cette souffrance – elle est ontologique – au nom d'une introuvable « objectivité ».

La science est une idéologie de la suppression de l'affect. C'est une nouvelle rationalité que propose Spinoza, une rationalité qui ne limite pas le savoir humain à une démarche exclusivement scientifique. Se délivrer d'une angoisse par la connaissance – rien d'« irrationnel » ici – rend en effet nécessaire la recherche d'un *sens*. À sens compris, passion démasquée. Dans l'acte même de ce dévoilement, tandis que l'on passe de l'idée confuse d'une passion à l'idée claire d'un affect actif, l'entendement – connaître/comprendre – retrouve sa puissance. Un concept ne mord pas. Un affect, si. L'affect *est* une morsure ancienne, toujours vivante. Une morsure par un chien oublié. Comme peut être étrangement douloureux, après amputation, un membre fantôme. Un être redevient « cause de soi » lorsqu'il retrouve la géographie souterraine, l'histoire de ses morsures.

« *Par cause de soi, j'entends...* » Dès les premiers mots de l'Éthique, tout est dit.

Le rêve, accès possible à la banque du sens, n'est pas une simple composition d'images dont on n'aurait plus qu'à faire le récit, mais une mosaïque d'affects, de plis de mémoire, lointainement convergents, au fil desquels ruissellent des représentations.

La vie quotidienne est une rude entreprise. Avec le rêve, la vraie vie commence. À partir d'images, de mots mutilés de la journée, stoppés à la dangereuse bifurcation valeur/sens, le rêve qui a fait son tri va pouvoir broder ses histoires extraordinaires. Des bribes, des moignons d'affect, tout ce que des rythmes imposés ont mutilé, se voient pousser des ailes. Ils sont maintenant prêts à l'envol. Alors, déliée du passé caché dans l'affect qui l'embrumait, surgit, avec une association, l'idée juste. Juste une idée.

Ainsi, une idée vraie *index sui*, naît dans la certitude de ce bruissement d'ailes. La sérénité du troisième genre de connaissance, la joie de l'idée juste, c'est ce sentiment de libération. Irréfutable. Triomphe de l'immanence, de la réflexion au bord d'un songe.

Au début était l'affect

« La nature des affects, leur pouvoir et, à l'inverse, le pouvoir modérateur de l'esprit sur eux, personne à ma connaissance, ne les a déterminés », écrit Spinoza⁹.

Interroger la nature d'un affect est une entreprise difficile tant aussitôt l'affect se dérobe, échappe aux concepts qui essayaient de le ressaisir. Sans doute est-il, d'une certaine façon, « incompréhensible » parce que précisément il conditionne, il est lui-même en amont de toute compréhension. Deux fois, dans *Qu'est-ce que la philosophie?*, Deleuze et Guattari parlent d'un « plan d'immanence » d'où l'on revient « les yeux rouges ». Ils évoquent « l'artiste qui invente des affects inconnus ou méconnus, qui les fait venir au jour¹⁰ ».

Neutraliser l'étrangeté, assimiler l'autre, c'est, lorsqu'il nous *affecte*, réinventer, à partir de notre substance, de nos propres affects, quelque chose de neuf, qui du même coup nous recrée, nous régénère. Reste

9. *Éthique*, III, introduction.

10. *Qu'est-ce que la philosophie?* Les Éditions de Minuit, p. 44, 163, 165.

alors à se retourner sur ce que l'on vient de *vivre* et à « l'embrasser d'un seul regard », expression de Freud. *Uno intuitu*, dit Spinoza. L'idée d'une association de représentations. L'entendement comme connaissance/compréhension. « Aussi difficile que rare », tels sont les derniers mots de l'*Éthique*. La connaissance du troisième genre.

Ce sixième sens, l'affect, c'est toujours après coup, à travers une surprise de la conscience qu'il se démasque, révélant du même coup le caractère gigogne de la représentation qu'il nimbait. *Gigogne temporelle*: pas de « dedans » ici, rien que du passé, un passé ignoré qui avait pris la forme, ineffable, d'un affect. Un pli de mémoire dans lequel les représentations qui s'y étaient logées, se succèdent maintenant, telles des gondoles dans un canal. S'il est autant d'affects différents que d'êtres singuliers, c'est parce que la mémoire d'un être – cet art du passé plié – est essentiellement singulière. Comme le rêve. Ce n'est pas un hasard.

Orchestrer une mémoire

Spinoza ici est un bon guide. La substance dont il parle nous traverse. Du sens à l'état pur, capable d'abolir le temps. C'est le côté fraternel de Baruch. Nourrissante substance, dimension où l'on n'est ni homme ni femme, ni riche ni pauvre, ni blanc ni noir, ni jeune ni vieux, mais seulement un flux inentamé, pure énergie. Notre *conatus*, la force d'exister. Ce qui subitement avait été modifié, *affecté* par la présence de l'autre. Décisif sixième sens, cet affect imprègne, détermine, régent l'ensemble, si souvent violent, imprévisible, des relations entre les humains.

La *mémoire*, cet orchestre en expansion, serait-elle la substance même dont parle Spinoza, *deus sive natura*, ce réel dont nous sommes faits? Nous, à la fois élément du réel et réel tout entier? Ensemble fractal dont chaque singulière partie rend compte en totalité. Ce que, le plus souvent sans le savoir, nous mettons en jeu lorsque, écoutant l'autre, nous cherchons à le « comprendre ». À nous « identifier ». Un pari qui suppose, non dit, un étrange postulat : la même substance nous tisse. Car c'est bien notre histoire que fébrilement, parfois désespérément, nous feuilletons pour retrouver le passage, un affect dont, à cet autre, nous allons proposer la résonance.

Mémoire, toujours déjà là. Éternelle présence de ce corps géant. Ensemble virtuel de tous les ensembles, dont le rêve est la lumineuse

fenêtre. Oubliée, forclosée dans le symbolique – et pour cause, elle est *inconcevable* – mémoire qui parfois reparaît dans le réel sous la forme hallucinée d'un dieu. Moments où l'on sent, « miraculeusement » libérée, la puissance d'agir du corps. « Personne en effet n'a jusqu'ici déterminé ce que peut un corps¹¹...

Un corps de rêve, des associations neuronales et Spinoza

Quand on me demanda, il y a quelques années, comment l'on devenait psychanalyste, je répondis : « En analysant ses propres rêves. »

S. Freud, *Conseils aux médecins sur le traitement analytique.*

Le rêve, cet objet étrange, nécessiterait pour être vraiment appréhendé l'émergence d'une discipline nouvelle qui permettrait de faire tenir ensemble, d'embrasser d'un seul regard des données actuellement dispersées dans certains territoires en guerre. La psychanalyse et les neurosciences, par exemple.

Freud, autour des années 1890 est un neurobiologiste de pointe. Il invente une nouvelle technique de coloration des voies nerveuse et parle de neurones autant que de ses rêves. Le terme *Asoziation* d'ailleurs désigne les connexions neuronales aussi bien que les associations d'idées. On imagine ce qu'il aurait tiré des apports neuroscientifiques récents alors que, dès son époque, il évoquait « traces mnésiques » et « frayages ». Auraient avant tout retenu son attention, sans doute, les recherches sur la mémoire à long terme, dont la consolidation suppose que soit stabilisé – peut-être au moment des rêves – tout un réseau synaptique.

Une certaine vision philosophique, celle de Spinoza notamment, le « monisme », est ici précieuse. *Pas de rapport de causalité* entre les processus psychiques et physiologiques, mais un parallélisme que Sigmund, rejoignant Baruch, jugeait d'ailleurs l'hypothèse la plus probable. Simultanéité, par sa nature même *difficile à comprendre*, d'autant que la connaissance que l'on peut avoir à un moment donné de chacun des processus mis en parallèle n'en est jamais au même stade. Avec l'essor des neurosciences, pourtant, une course de vitesse s'est curieusement engagée entre *La Recherche du temps perdu* et la connaissance de l'hippocampe, structure chef d'orchestre des proces-

11. Spinoza, *Éthique*, III, 2, scolie.

sus cérébraux de la mémoire. Il faut reconnaître que, dans cette exploration, Proust et Freud gardent encore une bonne longueur d'avance.

Freud, en ce qui concerne la mémoire, évoquait un « bloc-notes magique », Proust, le tour d'illusion japonais où de petits morceaux de papier plongés dans l'eau s'étirent, se colorent et deviennent des fleurs, des maisons, des personnages... Une forme d'illusionnisme entre ainsi en jeu. Un truquage efficace qui estompe la réalité: la surimpression de scènes vécues les jours précédents et d'associations plus anciennes appartenant à une *dimension différente*. C'est en effet souvent un jugement de *valeur* qui conditionne les restes diurnes. Dans le rêve de Freud par exemple, « l'injection faite à Irma », le reste diurne central est une phrase d'Otto mettant en doute la *valeur* médicale de Sigmund. C'est du *sens* en revanche que confèrent, lors de l'interprétation, les associations issues d'un passé plus lointain, sorti peu à peu de l'ombre. C'est elles qui permettront une reconnaissance quasi immunologique de soi et dans ces retrouvailles, en s'arrachant à tous les codes, nous donneront la force de persévérer dans notre être. D'improviser notre existence. Et, comme dans un orchestre de jazz, de permettre à d'autres d'improviser la leur.

Angoisses, contestations, rêves au Laos

IMPORTÉE ET IMPOSÉE DANS LA FOULÉE DU VIETNAM, la révolution qui en 1975 fait advenir un État-parti communiste au Laos sème la panique dans la population. L'ancien royaume bouddhiste fit partie de l'Union Indochinoise française, y connut le statut de protectorat avant de recevoir la manne développementaliste américaine, outil de corruption anticommuniste, si bien décrit par Phoumi Vongvichit¹. Aujourd'hui le pays est devenu une destinée touristique prisée pour son exotisme supposé intact et bon marché. Il est réputé pour la « douceur » de son peuple appréhendé à l'époque coloniale comme des « naturels ». Le modèle du « socialisme de marché » n'y connut, en grande partie faute d'industrialisation, aucun succès et l'économie est restée largement rurale.

En 1993, je m'y installe pour deux ans, avec l'objectif anthropologique de scruter la nouvelle société débarrassée de ses élites vénales. Dans les deux petites usines pharmaceutiques et les villages de la plaine de Vientiane, où je mène les enquêtes, je découvre une population terrorisée qui rêve beaucoup : cauchemars nocturnes et rêves éveillés donnent à entendre une autre histoire politique que celle

1. Phoumi Vongvichit (1969) : *le Laos et la lutte victorieuse du peuple Lao contre le néocolonialisme américain*, Éditions du Néo Lao Haksat.

• Monique Selim est anthropologue, directrice de recherches à l'IRD et responsable de l'axe travail, finance, globalisation au Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques, à l'Université Paris 7 Diderot.

pour laquelle j'ai manifesté sur le pavé parisien dans les années 60-70. J'écoute avec d'autant plus d'attention ces rêves personnels et collectifs que j'ai toujours abondamment rêvé. Une analyse commencée l'année d'avant a encore intensifié mon rythme de production onirique. Dans les récits que je recueille, les rêves tiennent la place d'explicitations impossibles à dire, la peur et souvent les larmes venant étouffer les sujets dans leurs efforts.

Ces rêves empruntent au capital symbolique des génies² qui, dans l'ancien régime, se soumettent rituellement au roi, représentant du Bouddha. Le triangle fondateur de l'ordre social et politico-religieux a été déchiré par la prise de pouvoir du Pathet Lao et le roi a disparu sans qu'aucune information n'ait été donnée sur sa mort. Les arrestations se sont multipliées, envoyant en camp de rééducation, joliment appelé « séminaires », où beaucoup décèdent, toute la frange des couches supérieures qui n'avait pas fui en Europe et aux États-Unis. La déhiérarchisation a eu pour corollaire la promotion à des postes de décision des membres des couches inférieures.

Si tous ces processus sont communs aux pays ayant opéré une révolution communiste, ils ont pris un visage singulier au Laos, tout d'abord en raison du très faible nombre d'acteurs éduqués et disposant de compétences. Mais surtout l'animisme régnant a montré une extrême résistance aux tentatives politiques de son éradication sous le nom de superstitions dans un contexte de pénuries si importantes qu'en 1986 est décrété « un nouveau mécanisme économique » copié sur la Chine. La situation économique désastreuse, l'isolement et les manques concrets qui s'ensuivent vidant les marchés peuvent, en effet, amener certains à s'évanouir lors des réunions d'éducation politique ou de formation, occurrences encore propices aux rêves dont je donnerai maintenant quelques exemples.

En 1994, deux modestes usines pharmaceutiques sont censées approvisionner la population de moins de cinq millions d'habitants. La première construite en 1970 a été nationalisée en 1975 et montre une activité croissante. La seconde, offerte par la coopération japonaise en 1986, bâtie à une dizaine de kilomètres du centre-ville, périclité de façon si alarmante que le directeur formé en France et rentré pour

2. Hours B., Selim M. (1997) : *Essai d'anthropologie politique sur le Laos contemporain, génies, socialisme, marché*, l'Harmattan.

contribuer à l'effort révolutionnaire, redoute que la rumeur d'une absence de production ne parvienne au ministère de la santé et ne mette son existence en danger. C'est pourquoi, cet homme d'une cinquantaine d'années a pris la décision assez radicale d'enfermer sa centaine de salariés dans les locaux afin qu'ils ne retournent pas dans leur dortoir ou qu'ils ne s'adonnent pas, trop visiblement, sur le terrain de l'usine à la culture de jardins potagers, indispensables à leur survie quotidienne, là comme dans toutes les institutions du pays. Afin de diminuer les dépenses, l'électricité est coupée, rendant la chaleur accablante dans les salles de production silencieuses où l'air conditionné est prévu. Cloîtrés malgré eux dans cette atmosphère étouffante, les salariés s'endorment et rêvent seuls et ensemble, car lorsqu'ils se (et me) racontent leurs rêves, à quelques variantes près, ils sont identiques. Une belle jeune fille à la peau blanche et aux longs cheveux noirs descendant jusqu'aux pieds leur apparaît, son ombre s'abat sur eux, sa présence se rapproche jusqu'à ce qu'ils sentent qu'elle cherche à les prendre, les tirant en arrière. Ils tentent alors de crier, de bouger mais leur corps est paralysé et ils ont perdu la voix. Ils se réveillent en nage, terrorisés par ce songe qu'ils partagent et qui revient de façon insistante chaque après-midi à l'heure de la sieste forcée.

La structure de ce rêve est archétypique comme scène d'emprise et de capture du sujet, au-delà de la figure singulière du personnage dominant. Elle m'est familière pour avoir moi-même de multiples fois été saisie par de tels rêves que seul un hurlement m'arrachant au sommeil pouvait arrêter. En approfondissant la trame du rêve de la jeune fille avec les uns et les autres et en recomposant la chaîne des événements funestes antérieurs (accidents, morts, serpents écrasés, etc.) qui ont présidé à sa production collective, il s'éclaircit.

Une jeune fille aurait été violée sur la terre où l'usine a été construite et comme son corps n'aurait jamais été retrouvé, elle serait devenue une âme errante, en quête d'un homme beau, jeune, mince, élégant, au teint clair comme elle, pour l'épouser et l'entraîner dans son monde. Aucun rite n'aurait été effectué, avant la construction de l'usine, pour demander leur autorisation aux génies maîtres de la terre, en outre non consultés ensuite lors de chaque fête organisée par le directeur.

La terre de l'usine aurait d'ailleurs été un ancien cimetière pour les défunts de malemort auxquels l'incinération est interdite. Tous ces éléments montrent la révolte de différentes catégories de génies –

ceux institués comme premiers propriétaires de la terre, ceux qui sont condamnés à errer – devant le mépris dans lequel ils sont tenus, qui équivaut à nier leur existence et leur statut. À ce niveau le rêve est une contestation du « matérialisme » létal qui règne à l'usine et dans tout le pays où partout les génies viennent rappeler qu'ils sont bien là, présents à tout moment et prêts à se venger si on les oublie et si on ne leur donne pas les offrandes qui leur sont dues. Mais plus précisément le rêve est une formidable accusation de la gestion catastrophique de l'usine qui, faute de production, ne fournit à ses ouvriers que des revenus minimaux, insuffisants pour vivre. La *phi* aux longs cheveux s'attaque autant aux jeunes femmes qu'aux jeunes hommes mais pour ces derniers, l'absence d'argent signifie clairement l'impossibilité de se marier ici bas représentée par le risque imaginaire d'être entraîné dans l'autre monde, celui des génies.

C'est donc munis de cordons blancs rituels noués aux poignets pour se protéger de tous ces assauts des génies malveillants que se rendent à l'usine les ouvriers qui commentent que dans les entreprises où des autels aux génies ont été édifiés et où leur sont témoignées des marques usuelles de respect, le travail est assuré et les salaires ont augmenté avec les bénéfices. Pendant ce temps, le directeur de l'usine paraît de plus en plus inquiet, déambulant dans la cour, le regard sombre, et me demandant si « l'anthropologie permettrait de lire dans le cerveau de ses employés »... Quant à sa cheffe du personnel, membre du Parti qui a rejoint à 16 ans la « zone libérée » de Sam Neua, elle a compris à près de 60 ans qu'il valait mieux renouer avec les génies. Régulièrement elle se rend chez une médium qui abrite en elle des *phi kha*, soit des génies montagnards qui apprécient alcool, opium, viande et piment. Dans l'imaginaire, le régime communiste a en effet été assimilé à un retour vers la « sauvagerie » des populations montagnardes, séparées ontologiquement des habitants des plaines, vivant dans la civilisation bouddhiste : « Avant nous étions heureux et modernes » dit-on.

C'est en effet chez les médiums que l'on se rend lorsque les rêves ont mis en scène un mort qui par son apparition et ses gestes, exprime la demande d'attirer près de lui le rêveur, de lui faire quitter le monde quotidien. Les médiums peuvent traiter ces rêves car elles-mêmes ont tout d'abord rêvé aux génies qu'elles accueilleraient en elles avant d'accepter d'en être le réceptacle permanent. Depuis la révolution, les rêves funestes se sont faits beaucoup plus nombreux, l'angoisse

créée par le régime politique se traduisant dans les termes fantasmatiques des génies.

Les médiums expliquent qu'après 1975, les gens sont devenus faibles et ont alors rêvé que des génies malévolents venaient les « prendre ». Ils sont alors tombés malades et d'autres génies bénévoles leur ont prêté secours et les ont guéris. Le rêve signale un affaiblissement de la personne, affirmation corroborée par l'expérience de ceux qui ont été envoyés en formation dans les pays communistes « frères » (URSS, Tchécoslovaquie, etc.) et qui se souviennent que là-bas les génies ne pouvaient pas les atteindre car les hommes sont forts. La peur des arrestations et des disparitions, dont tous ont plusieurs exemples en tête dans le voisinage fait voir la nuit des *phi pop* – les plus malfaisants des génies, sorte de crapauds qui dévorent des entrailles crues de ceux qu'ils attrapent – là où des policiers s'aventurent.

Les rêves mélangés aux visions se racontent, s'échangent, se transmettent faisant monter la tension, donnant corps aux croyances et induisant le rapprochement des deux univers dans lesquels chacun évolue, le visible et l'invisible, de plus en plus manifeste, palpable. Cet empiètement de l'imaginaire sur le réel est d'autant plus prégnant qu'on attribue en toute « rationalité » les mêmes sentiments aux génies qu'aux hommes : ils sont comme nous, ne cesse-t-on de répéter en développant leurs affects, leur parenté, leurs voyages, leurs goûts, etc. La vie se déroule donc en double avec des passerelles permanentes ce qui implique d'énormes dépenses d'énergie pour savoir où l'on est à un moment donné. De ce point de vue les rêves épuisent les sujets, appliqués à les décrypter pour en éviter les menaces latentes, y plongeant pour mieux s'en défaire, s'y agrippant pour les désamorcer.

Dans beaucoup de rêves de médiums et de ceux qui aspirent à le devenir, les génies mènent une guerre sourde, ou ouvertement déclarée selon les périodes, contre l'État-parti qui a voulu les destituer. Ainsi tout comme les hommes, les génies ont été dans un premier temps soit « envoyés en séminaire » et ont « disparu », soit « ils se sont cachés, car eux aussi ont eu peur d'être arrêtés ». Dans une seconde phase, ils se sont affrontés à l'État, prenant leur revanche sur les miliciens qu'ils ont rendu malades. Lorsque le gouvernement renonce à lutter contre les « superstitions » et ouvre le pays au marché, les génies réapparaissent au grand jour et des cérémonies fastueuses sont organisées pour consacrer le mariage de celles et ceux qui deviendront médiums,

avec leurs génies : médiums et génies se multiplient dans un double marché, imaginaire et économique. L'économie est « possédée » et les génies viennent dire, à travers les rêves de leurs médiums, les formes historiques de la domination étatique, de la soumission mais aussi de la rébellion et de la puissance contre le pouvoir. Pour identifier et reconnaître chaque génie dans la multitude haute en couleurs qui peuple les cérémonies, j'ai pris des photos des médiums dansant, possédées par leurs génies, et je leur ai remis un jeu pour leur plus grand plaisir. Pendant de longues heures, très joyeuses et animées, nous nous réunissons et elles m'expliquent l'histoire de leurs génies, leurs mariages, leurs divorces, leurs progénitures... les généalogies complexes qui les lient entre eux et entre elles. Je démêle les écheveaux de ces liens denses qui mettent en parallèle alliance et parenté des génies et de leurs réceptacles et qui donnent à voir l'autre scène du politique.

Les rêves des médiums sont, vocation oblige, les plus clairs, pour elles-mêmes comme pour l'interlocutrice que je suis. Ces rêves ont une double dimension, croisant économie libidinale et économie politique. Femme ou homme, le médium accueille en lui le ou les génies qui lui demandent en rêve de l'épouser et le menacent de maladie et de mort au cas où il s'aventurerait à refuser. Le médium est donc toujours symboliquement l'épouse du génie, celle qu'il choisit et qu'il a élue. Sur ce plan, les rêves ont un contenu sexuel explicite : le génie est beau, séduisant, souvent sur un grand cheval et il rentre en concurrence avec le mari de la médium qu'il va posséder et qui déserte le lit conjugal, les soirs où la lune est mi-pleine ou bien définitivement. Ces nuits-là, le génie vient rendre visite à la médium qui attend donc seule le rêve qui révélera sa présence et ses intentions : le génie peut l'emmener voyager dans des terres lointaines, lui montrer où il habite, lui faire découvrir les villes noyées dans l'eau, etc.

Les médiums disent ainsi avoir deux maris, le génie qui remplit leur imaginaire, l'homme qui vit à leur côté et accepte cette cohabitation fantasmatique. Littéralement le médium s'adresse au génie comme à un père avec un préfixe de respect et le génie désigne le mari de la médium comme un gendre. Les termes utilisés dessinent les contours d'une alliance incestueuse dans laquelle finit le plus fréquemment par rentrer le conjoint du médium qui participe aux rites.

Le portrait que dressent les médiums de leurs génies est politiquement limpide : ceux-ci sont soit des militaires de l'ancien régime avec une,

deux, trois ou quatre étoiles pour désigner le prestige de leur rang; soit des membres de l'ancienne famille royale; soit encore pour une des médiums les plus réputées de la plaine de Vientiane des soldats laotiens embauchés par l'armée américaine, le père et son fils portant des lunettes noires, abattus par le Pathet Lao. Sur son autel, la photo vient concrétiser le profil du génie que cette médium reçut en elle, précisément en 1975, à la victoire du Parti communiste et dont la puissance fut mise au service des familles ayant un de leurs membres en camp de rééducation.

Comme me le fit remarquer lors d'un colloque à Moscou, non sans colère, un académicien russe, âgé de 80 ans, qui avait été envoyé au Laos à l'époque soviétique pour contribuer au développement du pays par l'installation de latrines, les génies sont sans ambiguïtés anticommunistes et leurs médiums rêvent d'un retour au passé: colonisation française, occupation américaine et monarchie bouddhiste confondues forment dans leurs songes une ère glorieuse, paradisiaque que l'État-parti a salie et détruite. Branchés après 1975 du côté des « réactionnaires », qu'un mur institué sépare dans la société des « révolutionnaires », les génies ont fortement réagi à la crise asiatique de 2000: les médiums les ont vus en rêve divorcer, partir vers des terres plus fortunées, en France, aux USA, disent-elles, là où l'argent abondant leur permettait de nouveaux mariages et de somptueuses cérémonies. Véritables filtres systémiques des évolutions politiques et économiques, les génies se sont aussi, avec le temps, invités dans l'enquête anthropologique. Lorsque je reviens sur ce terrain de rêves en 2000, une médium me fait part de son rêve me concernant où je me suis substituée à son génie qu'elle attendait. Plusieurs médiums insistent pour que j'accepte la venue en moi de leurs génies, ce que bien sûr je refuse très fermement, posant les limites de l'investigation.

En 2009, lors d'un nouveau séjour, j'apprends la mort de la médium dont le génie avait revêtu l'uniforme militaire américain et avec laquelle j'avais noué une relation de grande proximité. D'une grande intelligence, elle avait immédiatement compris la recherche que je menais et s'appliquait à y collaborer avec autant de bonne volonté que de plaisir. Celle qui m'annonce la nouvelle de sa disparition s'est faite le réceptacle de ce célèbre génie qui entre-temps était rentré chez sa belle-mère. Je l'écoute plusieurs heures durant me raconter son introduction, avec la même vigueur et la même force que sa comparse décédée. Elle me montre alors une photo toute jaunie mais bien enca-

drée que j'avais prise en 1993 lors d'une cérémonie où cette dernière alors âgée de 60 ans, avait dansé, possédée par son génie pro-américain, avec une véhémence plus remarquable que jamais.

La vie rêvée d'une anthropologue... au lit avec Yuli

LE JOUR OÙ YULI M'A RACONTÉ SON RÊVE, j'ai été troublée et je n'ai pas posé de question. Pourtant, le sujet m'intéressait : une grande partie de nos discussions portaient alors sur l'univers onirique des prostituées de Bolivie¹. Elle était prostituée et nous étions à Sucre, en Bolivie. Des années plus tard, à l'occasion de ce numéro de *Chimères*, je lui ai demandé de relire ensemble la transcription de son récit. Je l'ai alors entendue confirmer à voix haute ce que j'avais pressenti en silence : Yuli avait fait l'amour « comme un homme » avec une femme à laquelle elle pouvait m'identifier. Les analyses réflexives qui introduisent la séduction, l'érotisme, voire le harcèlement et le viol, comme éléments centraux de la relation entre l'anthropologue et ses potentiels interlocuteurs sont de plus en plus fréquentes. Mais comment les interpréter lorsqu'ils avancent sous couvert du rêve ? Et quelle place occupe cette femme oniriquement érotisée, qui pourrait être moi, dans la relation d'enquête ?

Le songe de Yuli faisait suite à une série de rêves érotiques dont nous avions auparavant discuté. Ils donnent sens à « notre » rencontre oni-

1. Une grande partie de la prostitution est exercée par des femmes au sein de maisons dont le fonctionnement est encadré par des ordonnances municipales (Pascale Absi, « Femmes de maison », *Actes de la recherche en sciences sociales* 3/2013, n° 198, p. 79-92).

• Pascale Absi est anthropologue à l'IRD (UMR CESSMA). Elle s'intéresse au travail et à l'argent.

rique et je commencerai par les exposer avant d'aborder ce que le rêve m'a dévoilé de la manière dont Yuli se saisissait de notre relation.

Les rêves du milieu

Partagés et commentés entre collègues, avec les tenanciers et, – quand il le faut –, avec les anthropologues, les rêves sont une source quotidienne d'information et d'action pour les prostituées boliviennes. La frontière entre l'état de veille et l'endormissement est tenue: l'âme agit, ou subit, alternativement dans les deux sphères et c'est aussi en rêve que les femmes négocient leur chance avec les divinités propitiatoires. Surnommés « rêve du milieu » (« sueño del ambiente », c'est-à-dire de la prostitution), les aventures érotiques constituent le thème central de cette part de l'univers onirique des prostituées interprété comme une expérience collective construite par l'exercice de la prostitution².

Pour s'en tenir à une catégorisation basique, disons qu'il y a les rêves érotiques avec un homme et ceux avec une femme. Selon, ces personnages libidineux – qui prennent parfois les femmes par surprise sur le mode d'un viol –, sont respectivement identifiés au Tio et à la Bombachira. Traditionnellement, dans les Andes boliviennes, le Tio est la divinité diabolique et virile³ des gisements miniers dont il organise l'exploitation. Les mineurs représentent une grande partie de la clientèle des maisons de prostitution où ils ont amené leur maître démoniaque. La Bombachira, quant à elle, est arrivée par le Brésil. C'est la version bolivienne de la Pompa Gira, une figure féminine toujours vêtue de rouge qui se déhanche et séduit lors des cérémonies d'Umbanda. Dans les maisons de prostitution, le Tio et la Bombachira sont devenus mari et femme et partagent un même projet: gagner, par les faveurs qu'ils accordent, de nouveaux corps et de nouvelles âmes au commerce du sexe. Conçu comme un pacte avec ces divinités, tout rêve érotique contient les prémices d'une rentrée d'argent inespérée. Il faut savoir que les femmes, qui exercent également comme hôtesses à pourcentage sur les boissons, touchent l'intégralité du paiement, négociable, des passes, une fois un fixe reversé au tenancier (de 10 à 15 %).

2. Pascale Absi, Olivier Douville, « Batailles nocturnes dans les maisons closes. L'univers onirique des prostituées de Bolivie », *Revue du MAUSS*, 2011/1 – n° 37, p. 323-346.

3. Dans la mine, le Tio est personnifié sous les traits d'un diable d'argile au pénis démesuré en érection.

Le contenu des rêves marque également les différentes étapes de la relation avec la prostitution. Le premier rêve érotique signe l'entrée dans le milieu et l'apprentissage de ses règles : les novices sont sommées de ne pas oublier de faire payer leur amant onirique. Le thème du mariage diabolique – la rêveuse épouse le Tio – témoigne d'un engagement durable dans la prostitution. Quant aux rêves érotiques qui hantaient Yuli, – et finirent par me mettre en scène –, elle les interprétait comme la tentation, orchestrée par les divinités, de retourner dans l'établissement. Au moment de son récit, en avril 2008, cela faisait plusieurs mois que Yuli avait décidé de quitter la prostitution pour tenir la cafétéria de la faculté où elle étudiait le droit. Sept ans – et quelques allers retours dans la prostitution – plus tard, je la retrouvais dans son cabinet d'avocat pour nous rendre dans le bar où nous lûmes ensemble la transcription de mes enregistrements. La version qui suit respecte la chronologie de son récit ; je l'ai cependant écourté, notamment de quelques relances. Il s'agit en fait d'une série de rêves étalés dans la semaine qui précéda l'entretien à la suite duquel Yuli rêva à nouveau, de moi cette fois.

Les rêves érotiques de Yuli

J'ai rêvé, horrible, avec des nains. Parce que c'était des nains, ce n'était pas des enfants, des bébés. Ils étaient difformes, n'est-ce pas ? Leurs bras étaient plus gros [que normal], tout ça. Ils étaient en train d'enduire tout mon corps de caca. C'est-à-dire que supposément ils veulent me nettoyer mais ils m'enduisent encore pire. Et moi je dis : « aïe, les pauvres petits, ils doivent vouloir faire quelque chose de bien ». Je ne les interpellais pas, je ne les grondais pas, je ne leur disais rien. Au contraire, j'expliquais [à Poison, une compagne de travail logée dans la même maison, et à qui Yuli raconte, dans son rêve, ce qui lui arrive] ce qu'ils me faisaient. Poison [à qui elle raconte, son rêve au réveil] m'a dit : « Ils t'ont fait un travail [de sorcellerie], les nains signifient que les gens ne sont pas à ta hauteur ». J'ai rigolé, je ne l'ai pas cru. [...]

Mais le jour suivant, le dimanche, j'ai rêvé, écoutes, avec une femme tellement belle, belle... C'est-à-dire, elle me fait l'amour, ma sœur, mais elle me fait l'amour... comme un homme. C'est-à-dire que je me sens bien satisfaite. Je marche à ses côtés et elle me présente comme si j'étais son mari et je parle avec les autres personnes. Je ne vois pas mon visage mais je considère que je suis un homme dans mon rêve. Parce qu'elle dit : « mon mari ceci, mon mari cela » et elle a trois enfants. Et moi, dans mon rêve, je pense les petits ont une mauvaise alimentation, c'est pour cela qu'ils sont

nains, car ils ont un langage bien large [élaboré], pas comme des petits enfants. Je me dis à l'intérieur de moi : « Ah ces pauvres petits ! Il faut les aider, je vais leur acheter des vitamines »... C'est ce que je pensais quand je me suis réveillée. Je me suis assise pour regarder la télé parce que je ne pouvais pas dormir [...] Je me suis rendormie et j'ai à nouveau rêvé de cette femme. Et quand je me suis réveillée, j'étais très agitée, comme si j'avais eu un orgasme, tu te rends compte ? Quand je l'ai raconté à Poison, et elle m'a dit « Hou, c'est la Bombachira ! Je ne te donne pas plus de deux semaines pour retourner à l'établissement ».

Je n'ai pas tenu compte de ce que Poison m'a dit, mais le lundi soir, tous mes dindons [clients] ont commencé à m'appeler [au téléphone]. [Ils me disaient] « Yulita, je veux te voir », « sors », « voyons-nous ». [...] [Puis, alors qu'elle revit ces coups de fils en rêve] « aïe non ! Je suis trop sale [elle est pleine d'excréments], demain ». Il y avait un client, mamacita, – tu te souviens du Choco?-, qui chaque jour me donnait 100 boliviens pour que je n'aille pas à l'établissement, j'ai fini par tomber amoureuse de lui [...] [Dans mes rêves] il m'appelait sans cesse. « Mami, pourquoi tu veux pas venir? », « je veux te voir », « viens à la maison », « j'ai divorcé ». Et je me trouve des excuses. Je ne peux pas dire pourquoi mais je ne peux pas y aller. Pourtant c'est l'homme que j'ai désiré toute ma vie, il est blanc, aux yeux clairs, bel homme, travailleur, c'est le prototype de ce qu'était mon père [qui a élevé Yuli et ses frères après l'abandon de leur mère, alors qu'elle était bébé].

Deux jours plus tard, j'ai de nouveau rêvé avec la Bombachira. C'est une femme tellement belle, et pas seulement physiquement, mais sa peau... Je la regardé dormir, je la caresse, une peau bien douce, ferme comme celle d'une petite fille. Ses cheveux sont foncés, noirs, mais sa peau est blanche et ses yeux clairs. Tu sais, l'image de cette fille ne quitte pas mon esprit. Même dans un film, je n'ai jamais vu une femme aussi belle. Elle est mince, sa peau est douce comme une peau de pêche. Je la caresse et je me dis que j'ai de la chance de l'avoir. Dans mes rêves, j'ai des orgasmes, parce que je me réveille agitée, comme si j'avais véritablement eu un orgasme, vraiment. Au départ, quand j'étais prête à éjaculer, cela disparaissait, mais dernièrement, j'arrivais à l'orgasme.

[...] Dans mes rêves, je lui ai donné le nom de Marta [...] Je la connais, elle s'appelle Marta mais ce n'est pas elle [une de ses premières amies dans le milieu avec le frère de laquelle elle a eut une relation amoureuse. Mais dans son rêve, celui qu'elle appelle le Choco, est son frère], car c'est une très belle femme... Mais dans mon esprit je sais que c'est Marta, non ? [...] Elle me présente dans tous mes rêves à sa famille et je la présente à la mienne, à mon papa... Et mon père me dispute : « Ce n'est pas possible que tu sois avec cette femme, elle a déjà trois enfants. Comment

vas-tu prendre cette responsabilité? Ce ne sont pas tes enfants ». Et moi je dis : « Tu sais qu'elle a des besoins ». Mais je suis en train de parler comme si j'étais un homme. Je ne suis pas en train de parler comme une femme, tu te rends compte? Moi dans mon rêve je n'ai pas d'enfant. J'en déduis que je suis jeune dans mon rêve, et que je veux, je ne sais pas, changer, je ne veux plus qu'elle soit dans ce lieu [la prostitution].

[Une autre fois] je me retrouve dans l'établissement de Don Rafo [son ancien tenancier] et je dis à cette présumée Martha que je ne veux pas la voir travailler ici. [...] Ils sont en train de parler avec Don Rafo d'ouvrir des ventes d'hamburgers, et je vais gérer ce commerce, et je vais donner à Marta du travail dans un de ces commerces.

Il y aurait beaucoup à dire de cette série de rêves, beaucoup plus que ce que je souhaite et peux faire ici. Dans une perspective anthropologique, c'est-à-dire en n'en retenant que leur nature de récits mis en forme par des codes de langage et de significations socialement construits, les expériences oniriques de Yuli appartiennent à la catégorie des rêves du milieu. Elle les interprétait comme l'expression de la volonté des divinités de la prostitution, incarnées par la Bombachira, de lui faire regretter son choix d'en être sortie. « La tentation » des rêves, comme elle la nommait, réveilla érotiquement son corps absinent; Yuli n'a jamais caché le plaisir qu'elle prend parfois, – souvent? – lors de ses relations avec les clients. La tentation est également économique: le rêve réactive le pacte de chance avec les divinités. Alors que Yuli fait face à une époque de vaches maigres – les revenus de la cafétéria ont peu à voir avec ceux de la prostitution –, les appels des habitués se succèdent dans le rêve comme dans la veille, confondant les deux états. Déclencheur d'une libido effrénée – dans d'autres rêves, Yuli se prend à s'unir sexuellement avec ses deux fils adolescents – l'appel du milieu est également alimenté par le tenancier et les anciennes collègues. Pour l'avoir elle-même pratiqué, Yuli sait que lorsqu'une femme déserte l'établissement, le tenancier sollicite ses proches pour demander son retour lors des rituels hebdomadaires⁴. Selon les clefs des songes locaux, être oint d'excréments témoigne que l'on est victime d'un travail de sorcellerie.

4. Ceux-ci consistent notamment en la crémation d'une offrande (en espagnol *mesa*), des libations et à fumer pour faire venir les clients et donc, aussi, rappeler l'âme des déserteuses.

Si l'on quitte le registre de l'interprétation communément partagée par les femmes, un autre trait saillant des rêves de Yuli est évidemment la position masculine qu'elle revendique. Cette position se manifeste dans sa sexualité – ses orgasmes sont des éjaculations – mais pas seulement. Yuli décide de prendre en charge le bien-être des enfants de son amante Marta Bombachira et elle veut la sortir du milieu. Ces deux projets correspondent à des rôles typiquement masculins : celui de pourvoyeur de revenus d'une part, de « sauveur » de l'autre. Pour Yuli, un homme véritablement engagé ne devrait pas permettre à la femme qu'il aime d'exercer la prostitution.

La possibilité pour une femme d'avoir des rêves érotiques avec la Bombachira plutôt qu'avec le Tio n'est pas totalement transgressive. Bien sûr la Bombachira préfère tenter les hommes, notamment les serveurs et les administrateurs masculins. Mais Yuli n'est pas la seule à raconter s'être unie sexuellement avec elle en rêve. Le fait que la divinité et sa libido insatiable soient à l'origine de la rencontre onirique dédouane les femmes de s'identifier comme lesbiennes. Il n'en reste pas moins que la relation qu'établit Yuli avec ses consœurs entre en résonance avec le contenu homo-érotique de ses rêves. Lors de notre dernier entretien elle me raconta d'ailleurs que, intriguée par certaines sensations intimes, elle a tenté plusieurs fois l'expérience avec une femme, avant de se déclarer hétérosexuel.

Son charisme, la vivacité de son esprit et la force de caractère de Yuli exercent sur ceux qui la connaissent une emprise certaine. Elle-même se plaît à se décrire comme une femme autoritaire qui sait manipuler les autres, les clients notamment (j'ajoute : sans cynisme, son objectif principal étant d'obtenir de la reconnaissance). Elle présente ce jeu de pouvoir comme sa principale source de plaisir dans le travail du sexe et comme un héritage qu'elle a su exporter vers l'exercice de son métier d'avocate.

Nous nous étions rencontrées en 2005, il y a donc dix ans, lors d'un atelier de prévention organisé dans l'établissement où elle travaillait, par le centre de santé où les prostituées effectuent leur visite médicale hebdomadaire et obligatoire. Lorsqu'il avait fallu faire une démonstration de l'usage de la capote, elle s'était immédiatement proposée. Sous le regard amusé et admiratif de ses compagnes, elle avait entrepris de placer le préservatif, avec la bouche, sur le godemiché que tenait maladroitement un serveur. Ma présence ne fut pas étrangère à cette

étonnante démonstration de dextérité. À son issue, Yuli s'assit à mes côtés, sur ma banquette avachie. Deux jours plus tard, nous réalisons, chez elle, notre premier entretien. Yuli et ses deux fils vivaient alors avec Yesica, ses deux filles et son mari. Lors de l'atelier de santé, Yuli m'avait présenté Yesica comme sa sœur. J'appris très vite qu'elle était en fait la nouvelle femme de l'ex-mari de Yuli qui l'avait quittée pour elle. Proposer à son ancienne rivale de vivre sous le même toit permit à Yuli de garder son emprise sur son ex, tout en s'attachant Yesica et ses enfants. Un peu comme dans son rêve lorsqu'en devenant la maîtresse de Marta Bombachira, elle s'unit avec la famille du Choco, cet homme devenu oniriquement le frère de Marta et dont elle était véritablement amoureuse. Avec Yesica, Yuli poursuivait également son rêve d'une famille nombreuse et unie dont elle serait la matriarche. Yuli et Yesica devinrent inséparables, reléguant le mari au rôle de figurant. Elles déménagèrent ensemble, décidèrent ensemble de se mettre à leur compte en recrutant les clients par petites annonces dans le journal, travaillèrent conjointement à la cafétéria... Dix ans plus tard, elles ne partagent plus le même domicile, mais Yesica qui étudie également le droit vient parfois prêter main-forte à Yuli dans son cabinet d'avocate.

Si je me suis arrêtée sur la relation entre Yuli et Yesica, c'est qu'elle est exemplaire de ce maternage érotisé que Yuli aime exercer sur ses consœurs. Yesica n'est pas la seule à qui elle a offert le gîte et le couvert, incitant ses protégées à reprendre leurs études pour, comme dans son rêve avec Marta Bombachira, les aider à changer de vie. Souvent, et c'est le cas de Yesica, il s'agit de femmes qu'elle trouvait particulièrement belles et qu'elle cherchait, de manière inconsciente, à rendre dépendantes, notamment en s'occupant énormément de leurs enfants – là encore, comme avec ceux de Marta Bombachira -, et en multipliant les conseils et les projets communs. Bref une chaperonne, matinée de mère maquerelle lorsqu'il s'agissait de prendre son pourcentage sur les gains de ses pensionnaires...

Yuli et moi

Si Yuli ne cache pas sa préférence pour les hommes, j'ai rapidement senti qu'elle était attirée par moi, intellectuellement, parce que j'étais étrangère, diplômée, que j'avais la peau claire et que je l'écoutais attentivement. Surtout au début, cette attirance possédait une dimension sensuelle traversée par cette quête de séduction, d'intimité et de recon-

naissance caractéristique des relations que Yuli établit avec les femmes. En plus d'avoir partagé son lit durant plusieurs mois lorsque nous nous rendions à Potosi dans l'hôtel où elle exerçait la prostitution, je dois à Yuli beaucoup des rencontres, des situations et des voyages qui m'ont permis de mener mon travail de terrain sur la prostitution en Bolivie. Elle est devenue coauteure de ma recherche, comme elle cherchait à devenir coauteure de la vie d'autres femmes. Et si elle ne m'a jamais proposé d'avoir une relation sexuelle et que le rêve où elle m'a entraînée n'y fait pas directement référence, je n'ai pu m'empêcher d'y penser. La suite montra que je ne m'étais pas trompée. C'était quelques jours après l'entretien au cours duquel elle m'avait raconté ses aventures érotiques avec Marta Bombachira. Elle était passée à la maison je ne sais plus pourquoi, quand elle a commencé à raconter cet autre rêve. Je suis bien sûr allée chercher l'enregistreur.

Avril 2008 : *Tu te souviens, nous avons parlé n'est-ce pas cet après-midi-là ? Et la nuit, j'ai rêvé avec une femme blanche, très jolie, avec une peau de porcelaine, et je suis en train d'avoir du sexe. Et, à ce moment-là, tu arrives. Tu frappes à la porte et je te dis : « Là je suis occupée, reviens ! ». Et tu me dis : « Je préfère t'attendre, finis ce que tu es en train de faire ». Et ensuite tu m'expliques [la signification du rêve] : « Tu vois, tu penses ceci, c'est pour cela que tu rêves comme ça... ». Et la femme disparaît de mes rêves et toi tu cries, tu cries [je l'appelle] et je te dis : « Tu sais, j'étais en train de rêver comme ça » et tu me précises : « ça arrive parce que ceci, cela ». Et tu t'en vas, et la femme apparaît à nouveau...*

Avril 2015 : – Pascale, te souviens-tu qui était cette femme ?

J'ai pensé que tu étais cette femme blanche. Parce que je t'ai toujours regardée de cette manière, admirant ce que tu es, j'aime les femmes à la peau blanche...

Que m'inspire aujourd'hui ce récit ? Une certaine ironie d'abord, de me retrouver dans le rôle du trouble-fête et de reconnaître, dans mon insistance à refuser l'invitation de partir qui m'est faite, l'inconfort d'être – presque – toujours celle qui sollicite et interrompt. L'interprétation de Yuli est plus tendre avec moi. Elle retient que, avec le temps et l'amitié, nos entretiens ont pris la forme d'un questionnement réciproque dont elle apprécie d'être le sujet et dont elle profite pour solliciter mon opinion et mon analyse des situations qu'elle traverse. Elle se place alors dans une position presque enfantine sur le mode de « toi seule me comprends ». Elle interprète aussi mon

savoir sur sa personne comme le résultat de ma recherche. D'après Yuli, ce serait moi qui, la première, lui aurais expliqué le rôle de la Bombachira, ce qui n'est pas le cas. Mon regard possède donc pour elle l'intérêt du tiers qui écoute et celui de l'ethnologue capable de restituer clairement les logiques sociales qu'il a mises à jour. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois, – notamment lors de rituels dont on me demande de confirmer qu'ils respectent la procédure (notamment celle de l'établissement voisin dont les affaires prospèrent!) – que je me trouve placée par les sujets de ma recherche comme spécialiste de leur culture. Sans qu'elle se souvienne exactement des termes, j'aurai donc expliqué en rêve à Yuli que la Bombachira cherchait à la posséder que ce qu'elle expérimentait était tout à fait normal. En cautionnant scientifiquement une grille de lecture culturaliste, je lui permettais de se détourner de ce qui, dans son rêve, pourrait avoir un écho plus personnel et donc, déstabilisant. Aujourd'hui, Yuli a pris ses distances avec cette interprétation. Elle ne sent plus le besoin d'invoquer la Bombachira pour évoquer son attachement au milieu :

Tout ce que je viens de lire me semble comme un rêve, cela me renvoie à ce qu'était ma vie. Ce sont des souvenirs heureux. Je crois que la vie de la prostitution est ce que j'ai vécu de mieux. Y compris pour mon auto-estime. Tout le monde m'appelait « ma princesse, ma déesse, ma reine... » En revanche, dans mon travail [d'avocate], il y a toujours une des parties qui me maudit, désire ma mort, me menace, alors qu'avant j'étais une diva... [...] Maintenant, je ne fais plus ces rêves parce que j'ai décidé de ne plus abandonner définitivement [la prostitution]. C'est-à-dire que je me dis que si mes affaires ne marchent pas bien, je vais revenir à la prostitution.

– Et cette décision te tranquillise ?

Je ne sais pas si cela me tranquillise ou bien, plus directement, l'idée d'y revenir m'a vaincue. [...] À ce moment-là, je crois que c'était subconscient, le fait de chercher à trouver une excuse pour y revenir. Maintenant, je n'ai plus besoin d'excuse. Finalement si quelqu'un veut avoir du sexe avec moi, qu'il me paye.

Le récit de Yuli continue sur l'importance de la prostitution, – durant l'exercice de laquelle elle a couché avec des juges, dominé des juristes, humilié des avocats –, dans la façon dont elle aborde maintenant le monde de la justice, déshabillant du regard la partie adverse, se riant des hiérarchies et des courbettes ; usant aussi de ses charmes pour arri-

ver à ses fins. C'est pourquoi, dit-elle, elle ne cessera jamais d'être « pute », « ne serait-ce que mentalement ».

Que l'observateur fasse partie de ce qu'il regarde au point d'observer, peut-être avant tout, les remous que suscite sa présence sur le terrain est un classique du constat réflexif sur la fabrique des données anthropologiques. Le fait qu'à force d'interroger les rêves de Yuli, je finis par m'y inviter est finalement logique et ne présume pas de la nature de ma place. Cependant, la résonance érotique de ses songes avec moi rendait ma position d'autant plus inconfortable que je connaissais son usage du désir et de la séduction dans les rapports de pouvoir qu'elle établit, subtilement, avec son entourage. Dans le cas de notre relation, je sentais que je lui devais une certaine exclusivité, elle devait être visiblement mon informatrice et ma guide principales. C'est pourquoi, alors que je l'écoutais me raconter son rêve, je me suis moins sentie comme une amie privilégiée que dans la position du client. Comme lors de ses services sexuels rémunérés, Yuli prenait la main sur notre relation.

Des Dreamings aborigènes aux foncteurs guattariens

EN LISANT UN ARTICLE SUR LES CARTOGRAPHIES DE Guattari¹, je commençai à écrire une série de concepts aborigènes qui me frappèrent comme de possibles correspondances avec ses polarités diagrammatiques qu'il appelait *foncteurs*. Je décidai de tester cela dans un séminaire où j'étais invitée à parler en dialogue avec Viveiros de Castro. J'utilisai la cartographie de Félix pour repenser non seulement la cosmologie totémique aborigène mais aussi sa récente explication par un homme aborigène, Wanta Jampijinpa, qui avait élaboré une leçon dessinée de sa cosmovision pour YouTube. Ce Warlpiri, ancien instituteur qui devint ensuite un chercheur honoré à l'Université nationale australienne (ANU), avait sélectionné cinq concepts aborigènes qu'il avait dessinés sur le sable comme un cercle relié à quatre autres, selon le losange warlpiri de la Croix du Sud, un agencement qui, selon lui, s'effondrerait si l'un des cinq « piliers » (*pillars*) ou leurs

1. B. Holmes, *Guattari's Schizoanalytic Cartographies or, the Pathic Core at the Heart of Cybernetics*, available at: <brianholmes.wordpress.com/2009/02/27/guattaris-schizoanalytic-cartographies/>.

• Barbara Glowczewski est anthropologue, directrice de recherche au CNRS, auteur de nombreux livres (dont *Rêves en colère*, Plon, Terre Humaine) et multimedias expérimentaux, travaille avec les Aborigènes depuis 1979. Cet article est la traduction d'un extrait de son livre *Devires totémicos. Cosmopolítica do Sonho (Totemic Becomings. Cosmopolitics of the Dreaming)*, Sao Paulo, edicoes n-1, 2015.

liens étaient cassés². Il s'agit là d'un modèle cosmopolitique autochtone répondant à la société globale numérique.

« Chez soi », *home* en anglais (*ngurra*, littéralement « terre, » « lieu » et « campement ») est le premier concept warlpiri et cercle central dessiné sur le sable par Wanta; le second cercle est « Loi » (*kuruwarri*), le troisième « Cérémonie » (*Jardiwanpa* pour régler les conflits, *Kurdiiji*, l'initiation pour « faire un homme », « *man-making* », et d'autres rituels) suivi de « Langage » (*jaru*) et pour finir « Famille » (*warlalja* « les miens » en tant que parenté étendue et relations classificatoires entre les gens, les Dreamings et les lieux). Loi en anglais, *Law*, est une expression courante utilisée par les Aborigènes pour traduire des concepts de leurs différentes langues qui sont liés au Dreaming comme la fondation de leurs cosmopolitiques. Le mot warlpiri *kuruwarri* se traduit littéralement par « image, » « marque, » « empreinte » ou « trace. » Pour suggérer son sens cosmologique, j'ai proposé de le traduire par « image-forces » et « forces vitales » des Dreamings (*Jukurrpa*). En 1980, un jeune Warlpiri, Martin Johnson Japanangka, m'a dit « Nous n'avons pas de croyances! Nous avons des *kuruwarri*! » Plus tard j'ai compris ces « traces » warlpiri comme la preuve même qu'un événement ou une action ont eu lieu. En ce sens, les traces sont toujours vraies – seule leur interprétation est subjective. C'est pour cela que *kuruwarri* est aussi traduit comme la Loi. Tout ce qui est nommé dans la nature et la culture peut être un Dreaming, c'est-dire un totem qui a ses « traces » ou *kuruwarri*, **image-forces** dans la terre, itinéraires mythiques, récits, lignes de chants (*songlines*), ou chemins géographiques, ponctués par des lieux comme les sources, rochers, ou collines. Tous ces lieux sont identifiés par des toponymes dont les noms ont été assignés par les êtres mythiques qui sont aussi appelés Dreamings. Ils continuent à « devenir » dans tous ces sites sacrés et à rêver la vie sur terre. En d'autres termes, toute la vie sur terre est rêvée par les Dreamings.

« Les plantes, les phénomènes tels la pluie, un attribut tel invincible, sont considérées comme « animées » d'une manière similaire que les ani-

2. Voir les dessins dans: B. Glowczewski, *Décoloniser l'anthropologie: agencements et réseaux existentiels des peuples autochtones*. Filmed Conference and Debate. Toulouse, FIPS, 2011. *Décolonisations de la pensée: Anthropologie, philosophie et politique. Leçons Deleuzo-guattariennes*. Toulouse: Erraphis, Université de Toulouse Le Mirail. Available at: < www.youtube.com/watch?v=EN5NmPIGX6M >.

maux ou les hommes car des Rêves particuliers les habitent et leur permettent de se perpétuer : il ne s'agit pas tant d'un « animisme » prêtant une âme à toutes les choses nommées de l'univers que d'une forme de « vitalisme » posant entre celles-ci des liens intimes dont dépend la vie.

Les sites que les êtres ancestraux ont nommés et marqués de leur corps sont également dits habités de leur présence pour l'éternité³ ».

Guattari a utilisé comme exemple de « territoires existentiels » la manière dont les Warlpiri et autres peuples du désert d'Australie centrale connectent, cartographient et agencent, par leurs rêves et interprétations rituelles sous forme de chants et dessins (*kuruwarri*, the Law), un réseau de récits totémiques matérialisés dans le paysage, une multiplicité de lignes *Jukurrpa* (*Dreamings*) en transformation produisant le Dreaming métamorphique comme espace-temps. Les territoires existentiels (virtuellement réels) sont dans une relation de feedback affectif avec les « Univers de référence et de valeur, » que Guattari appelait aussi « Univers incorporels » ou « Constellations de ritournelles esthétiques » (virtuellement possibles), une relation qu'il a définie comme une énonciation ou déterritorialisation subjective. Les chants totémiques aborigènes (langage en tant qu'Univers de valeur) sont des exemples de telles ritournelles et leur relation à la Loi (des images-forces) *kuruwarri* reflète une forme de nostalgie qui est au cœur de l'attachement spirituel semi-nomade à une terre dont les gens devaient toujours partir pour y revenir. Mais la vie contemporaine introduit de nouveaux univers de valeur, tels que la redéfinition des Dreamings par l'art, les négociations pour les droits, la protection de la terre, les compagnies minières, le christianisme, ou les images numériques. Toutes ces nouvelles constellations peuvent soit renforcer l'attachement spirituel aux territoires existentiels soit menacer de destruction apportant douleur, folie, violence ou suicide.

Pour Guattari, les univers de valeur sont dans une relation discursive propositionnelle avec les « machines abstraites ou phylums » (actuellement possibles) alors que les territoires existentiels ont une relation discursive énergétique avec « l'économie des flux, » qui inclut la libido, le signifiant, le travail du capital, mais aussi le sang et d'autres flux

3. B. Glowczewski, *Du Rêve à la Loi chez les Aborigènes. Mythes, rites et organisation sociale en Australie*. Paris, PUF, 1991, p. 26. Téléchargement libre sur academia.org et : repositorio.ufsc.br/handle/123456789/99708

corporels ou matériels comme la terre, l'eau, le vent (actuellement réels). Dans le cas des pratiques aborigènes, selon moi, les cérémonies et circulations de biens rituels sont aussi des exemples de tels flux ; les relations de parenté et leurs classifications sont des exemples de phylums machiniques que j'ai analysés en utilisant des figures topologiques tel que l'hypercube. Depuis la colonisation, les peuples autochtones ont été avalés par les flux capitalistiques et confrontés à d'autres machines abstraites comme les politiques gouvernementales et diverses institutions et technologies. Pour Guattari, la tension entre phylums et flux suppose un processus de déterritorialisation objective. Les agencements conflictuels de flux hérités, présents, conscients ou inconscients, sont impliqués dans différentes relations de tensions et transformation avec les trois autres polarités (foncteurs). La terre est aussi une forme de flux qui pour les Aborigènes est devenue une source moins de nourriture que de royalties minières, avec le risque de sa destruction et de menaces actuelles pour d'autres ressources (dont l'eau, les animaux, les plantes), ainsi que la dépossession, et le déplacement des populations. Similairement, les circulations traditionnelles de nourriture, cheveux, et sang lors des initiations et de la mort, ont incorporé de l'argent dans les rituels, qui circule également par les obligations de parenté et dans les jeux (de cartes ou autres). Beaucoup d'Aborigènes dépendent du marché de l'art et d'autres aspects du « capitalisme mondial intégré », y compris l'impact violent et encore actuel de la colonisation et les politiques gouvernementales telle que la sécurité sociale (*welfare*), les cartes de paiement, la criminalisation, le suicide, et ainsi de suite⁴. Exprimer les choses de cette façon est surtout une invitation à penser de manière diagrammatique pour essayer de comprendre les tensions en jeu au travers des quatre foncteurs guattariens. Qu'est-ce qui fait résister les Autochtones australiens et insister pour continuer à revendiquer une relation spirituelle avec la terre malgré les changements de leur mode d'existence de semi-nomades à une sédentarisation forcée soumise à tant de pressions actuelles économiques et sociales ? Sous quelles conditions la déterritorialisation peut-elle être une source de ré-ancrage dans des territoires existentiels ? Ou, au contraire, les menace-t-elle de désespoir, violence, et même de mort. Wanta, le Warlpiri, répond à sa manière quand il

4. B. Glowczewski, « From academic heritage to Aboriginal priorities: anthropological responsibilities, » in *Revista de Antropologia*, V. 4. São Carlos, UFSCar, 2012. Available at : < issuu.com/raufscar/docs/r_uv4n2/9 > .

dit que si l'un des cinq piliers – chez soi, langage, loi, cérémonie ou famille – n'est pas assez fort et connecté aux autres, tout s'écroule, et il n'y a plus de peuple Warlpiri. Pour lui les piliers ont leur reflet dans les étoiles de la Croix du Sud, l'axe vertical étant le Dreaming Bâton à Four qui annonce en septembre la saison des Ignames *puurda*, une période de l'année aussi appelée « Emeu en éveil », qui peut être vu en tant que trou noir dans la Voie lactée. Ces deux Dreamings ont, comme toutes les choses dans la nature et la culture, leurs lignes de chant et chemins sur terre.

Fantasmes selon Freud et mythes warlpiri

Deux semaines avant sa mort, dans une interview à Paris avec la psychanalyste brésilienne, Jô Gondar, et le philosophe Rogério da Costa⁵, Guattari positionne sur sa cartographie quatre des fantasmes freudiens – fusion, séduction, scène primale et castration – qu'il préfère appeler « pulsions » ou matrices pulsionnelles. Ainsi le retour au sein maternel/fusion n'est pas entendu par lui comme un fantasme maternel mais une dimension existentielle chaotique⁶ qui correspond à des univers incorporels (possible et virtuel). La séduction est une relation de flux et d'« identification dans laquelle il y a un objet mais qui n'a (cf. vidéo) pas vraiment de sujet, où il y a un objet-sujet⁷ [...] sans que l'on puisse créer quelque chose qui sorte de ce caractère de flux. » (réel et actuel). La scène primitive pour Guattari « c'est précisément la machine de représentation qui occupe toujours un 3^e pôle, un 3^e terme, il y a un pôle par rapport à un autre pôle hétérogène qui est relié par une instance de communication, une instance d'échange ».

5. Les citations sont transcrites directement de la vidéo : F. Guattari, interview de R. da Costa et J. Gondar dans son appartement à Paris, 12 August 1992 : < www.youtube.com/watch?v=HkqmpcOHk1Y >. Une version française un peu différente a été publiée dans *Chimères* n° 20. Paris : 1993.

6. « un mouvement de la chaomose, dissolution dans le monde... appropriation d'une dimension existentielle chaotique, elle se développe dans une certaine question ontologique : on pourrait la représenter par des tâches qui se joignent les unes aux autres de façon indistincte ».

7. « une 'sujété' (la vidéo est sous-titré en portugais « sujet-idée ») qui se répète à elle-même : répétition d'une barre, d'une marque », cf. *Chimères* n° 20, p. 116 : «... un rapport d'identification où il y a un objet mais pas vraiment de sujet, où il y a un objet-sujet, une *objectité*. Mais une *objectité* qui se répète à elle-même, qui est prise dans un rapport de miroir, un rapport de pure répétition ».

Finalement, Guattari dit que le fantasme de castration, qu'il rejette avec le triangle oedipien « c'est quelque chose qui implique non seulement la positionnalité des trois termes, mais l'autopositionnalité de soi par rapport à soi : l'autopoièse, la positionnalité du territoire existentiel » (real and virtual). Pour Guattari, la pulsion est une composante majeure qui permet de « retrouver les fantasmes originaires du freudianisme, mais sur un substrat ontologique tout à fait différent, tout à fait séparé de cet ancrage biologique⁸ ».

Pendant le séminaire de Peter Pál Pelbart et Suely Rolnik's à São Paulo, en 2013⁹, je fus stimulée pour essayer d'analyser les articulations entre les différents mythes warlpiri en utilisant les tensions « pareilles mais différentes » – comme disent de nombreux Aborigènes – selon lesquelles Guattari a repositionné les quatre fantasmes freudiens sur sa cartographie. Pour les Warlpiri, la séduction est le mieux illustrée par les nombreux mythes au sujet de la transgression du tabou le plus fort chez les groupes aborigènes d'Australie – entre une belle-mère et son gendre, qui ne peuvent se parler ou même croiser leurs empreintes en brousse. Il est à noter, que ce tabou donne en fait aux femmes un pouvoir pour intervenir et arrêter un combat entre hommes, si l'un d'eux est un « gendre » ; en effet si une femme s'approche d'un gendre (ou un gendre potentiel de par la parenté classificatoire) cela provoque une telle honte chez l'homme qu'il arrêtera de se battre pour s'enfuir afin d'éviter la moquerie générale. Les hommes et les femmes qui se trouvent dans cette relation d'évitement (entre belle-mère et gendre) doivent échanger de la nourriture (des ignames contre de la viande). Cet échange est à la base de tous les échanges et il s'effectue par la médiation de l'épouse, fille de la belle-mère. Ce tabou de l'alliance et de ses nombreuses transgressions dans les Dreamings – il y a par exemple, de nombreuses relations sexuelles de cet ordre dans les récits mythiques – sont au cœur du « réel et actuel », les flux. Ce qui est en jeu dans ce tabou sexuel est que si la fille, qui est promise comme future belle-mère (mère de la future épouse) à un garçon initié, se retrouvait enceinte d'une fille de ce garçon, l'épouse promise à ce garçon serait sa fille, ce qui n'est pas possible. En d'autres termes, le fantasme

8. F. Guattari, transcrit de < www.youtube.com/watch?v=HkqmpcOHk1Y >.

9. B. Glowczewski, *Seminar Dos espaços de sonhos dos Warlpiri* (no deserto central da Australia): aos territórios existencias de Guattari e agenciamentos em conflito. São Paulo, puc, 2013.

de séduction dans le tabou de la belle-mère masque la crainte d'un inceste actuel et réel entre le père et la fille...

Contrairement à ce que Roheim écrivit sur les Aborigènes lorsqu'il fut envoyé par Freud pour tester le complexe d'Œdipe en Australie, le fantasme de castration est le mieux exemplifié chez les Warlpiri par le mythe d'Invincible, l'homme incestueux qui épousait ses filles, et les filles de ses filles, en leur interdisant de garder leurs fils. Autrement dit, il empêchait l'émergence de toute forme d'alliance et de diachronicité entre les générations, comme ses filles devenaient ses femmes puis ses belles-mères. Il finit par être réduit à la stérilité par un coup fatal à ses testicules, dont du pus (*kurra* en warlpiri) se répandit dans un lieu de ce même nom, un site sacré avec une grande quantité d'or (son pus d'après les Warlpiri). Le Dreaming Invincible est le père de tous les chamanes. Son pouvoir de dépasser le temps par l'inceste est un territoire existentiel, donc « réel mais virtuel ».

La revanche qui permit sa perte de pouvoir fut causée par deux de ses fils, qui avait été cachés par ses femmes. Ils grandirent tout seuls pour devenir les Deux-Hommes (*Watikutjarra*), une paire (de héros) du Dreaming célébrés par toutes les tribus d'Australie centrale et occidentale. Les Deux-Hommes jouèrent avec des quartz ou pierres de cristal d'une manière qui créa différents systèmes de parenté qu'ils distribuèrent le long de leurs voyages chez les différents groupes de langue différentes qu'ils rencontrèrent (ils jouèrent ainsi un tour aux hommes les confrontant, un peu comme la Tour de Babel, à la complexité de trouver des manières de « traduire » leurs systèmes de parenté pour pouvoir communiquer entre eux). Les pierres quartz leur donnèrent aussi le pouvoir de guérison de tous les shamans (*mapanpa* or *ngangkayi*), qui peuvent voir « à travers le corps » pour le guérir. Leur père, Invincible, fut transformé en constellation Orion, qui est importante pendant le rituel de circoncision des garçons, alors que ses femmes-épouses lui échappèrent en devenant les Pléiades ou Sept Soeurs, un Dreaming partagé par toutes les tribus du désert. La narration mythique du Dreaming Deux-Hommes fonctionne comme ce que Guattari appelait une « machine abstraite » (actuel et possible). Ainsi la scène primale pour les Warlpiri n'est pas tant de voir le coït des parents, mais de survivre au rejet de leur père Invincible incestueux, un peu comme le mythe grec de Chronos qui dévorait tous ses enfants.

Enfin, le foncteur « univers de valeur » comme « fantasme de fusion » opère dans divers mythes avec des femmes libres, comme les Septs Soeurs qui échappent à leur père incestueux, ou Bergeronette qui gardait un fils adulte dans son ventre,¹⁰ ainsi que les Deux Mères Kajirri (liées à la cérémonie Kunapipi des Deux Soeurs chez les Yolngu de la côte nord). Ce fantasme renvoie aussi au peuple des femmes Bâton à Fouir qui vivaient sans hommes, chassaient avec des lances, et initiaient les garçons – une chaomose parfaite ou fusion – jusqu’à ce que quelques hommes qui ne pouvaient chasser ou avoir des enfants usent d’une astuce de séduction pour prendre aux femmes leur savoir des initiations, de la chasse et leurs enfants. De cette façon, les hommes se mirent à leur tour à initier les garçons et épouser les filles. Les femmes mythiques aux « hyper-pouvoirs » font écho à d’autres récits mythiques de la planète, y compris les fameuses « hyper-mulhieres. » d’Amazonie¹¹. Il convient de souligner que tout comme les « hyper-femmes » sont des figures importantes pour les femmes Kuikuro du Xingu, dans le centre et le désert de l’ouest en Australie des rituels féminins visent précisément à transformer les femmes en « hyper-femmes, » leur permettant au cours de cérémonies secrètes de « devenir » les figures mythiques des Dreamings qui peuvent vivre sans hommes car elles sont comme des « femmes-hommes. » Dans leurs rituels secrets, les hommes font un travail parallèle pour devenir des « hyper-hommes. » Cela n’implique pas simplement une transsexualité ou androgynie, car les « hommes-femmes » ne sont pas comme les « femmes-hommes. » Il y a diverses formes de hyper-héros autant qu’il y a de Dreamings, hybrides d’animaux, plantes, feu, et pluie, c’est-à-dire des principes agissant (*agencies*) qui expriment le règne de subjectivités hétérogènes en jeu dans les devenirs totémiques.

J’ai souligné dès mes premiers travaux sur les Aborigènes ma fascination pour leur manière de conjuguer des identités multiples – devenirs toté-

10. B. Glowczewski, *Rêves en colère. Avec les Aborigènes australiens*. Paris, Plon, Terre Humaine, 2004. Mythe d’un Dreaming raconté par Barbara Gibson Nakamarra dans le chapitre appelé « Leçon de psychanalyse ».

11. *As hiper-mulheres*, documentaire de C. Fausto, L. Sette et T. Kuikuro (80 min). São Paulo : Vitrine filmes, 2012. Voir aussi la pièce filmée avec des femmes Kiukuro jouant le rôle des Hommes devenus des « porcs » (pecari), *Porcos Raivosos*, de I. Penoni and L. Sette (10 minutes). Pernambuco, Lucinda Filmes, 2012 : < vimeo.com/48182481 >. A. Villela *Mythe et fiction dans les productions filmiques amérindiennes*. Paris, Seminar EHESS, 2014.

miques, rôles de parenté, androgynie symbolique, etc – et de jouer ainsi avec l’intersubjectivité non seulement entre les hommes mais encore avec tous les éléments de l’environnement, qui sont perçus comme agissant en interaction avec les hommes. Tous ces éléments sont *animés*, non pas au sens d’être habités d’une âme mais propulsés dans des relations dynamiques qui se transforment en changeant à chaque fois un peu les éléments qui interagissent, que ce soit des humains, des animaux, des plantes, des minéraux, des objets mais aussi des idées¹².

La notion d’« animisme » se réfère au latin « *anima*, » âme. Le concept chrétien réduit l’âme aux humains, et dans l’histoire coloniale seulement aux chrétiens, comme illustré par les vieux débats demandant si les Indiens ont une âme ou pas. En Australie, il y a aussi eu des théories eugénistes qui ont questionné l’humanité des Aborigènes, et ainsi leur capacité à posséder une âme. Une interprétation anthropologique tardive a suggéré dans les années 1960, que selon une vision aborigène les femmes n’auraient pas d’âme. Ce malentendu était en partie dû à la projection de la notion d’âme judéo-chrétienne qui empêchait les ethnographes de comprendre des situations où les hommes et les femmes de la même société ont des rituels réservés à l’un ou l’autre sexe et expriment leurs expériences « spirituelles » différemment. De fortes présuppositions concernant ce qui est spirituellement concevable peuvent prévenir la reconnaissance d’une vision du monde et de pratiques qui poursuivent une logique différente. Même l’approche jungienne qui « imagine » l’archétype d’une âme universelle, doublement genrée (*anima/animus*), ne peut pas fournir ou expliquer les façons complexes que différentes sociétés ont développé pour concevoir les multiples manifestations matérielles des esprits, qui non seulement changent avec le genre mais aussi multiplient les « genres, » y compris en des animaux variés et d’autres formes d’agence (ou agencité) comme la pluie, le vent ou les étoiles, ainsi que le déploient les devenirs totémiques australiens.

Animism is often described as the imputation of life to inert objects. Such imputation is more typical of people in western societies who dream of finding

12. B. Glowczewski, « Entre spectacle et politique: les singularités autochtones », in B. Glowczewski and R. Henry (eds), *Le défi indigène. Entre spectacle et politique*, Montreuil, Aux Lieux d’Être, 2007 (épuisé, trad « Between spectacle and politics: Indigenous singularities » in B. Glowczewski and R. Henry (eds.), *The Challenge of Indigenous Peoples*. Oxford, Bardwell Press, 2011, pp. 1-23).

life on other planets than of indigenous peoples to whom the label of animism has classically been applied. These peoples are united not in their beliefs but in a way of being that is alive and open to a world in continuous birth. In this animic ontology, beings do not propel themselves across a ready-made world but rather issue forth through a world-in-formation, along the lines of their relationships. To its inhabitants this weather-world, embracing both sky and earth, is a source of astonishment but not surprise. Re-animating the « western » tradition of thought means recovering the sense of astonishment banished from official science¹³.

Tout au long de mes recherches, j'ai montré que les itinéraires totemiques aborigènes – appelés lignes des Dreamings ou lignes de chant (*songlines*) – sont dynamiques et constamment en mouvement (motion), diverses formes de « devenir » qui ne sont pas limités par le corps humain et n'isolent pas les corps des animaux, les plantes ou les minéraux de leur environnement. Les phénomènes atmosphériques et cosmiques comme le vent, la pluie, les étoiles, la lune sont tous des images-forces qui, comme les autres totems, sont des lignes de Dreaming du même « genre » (*kind*) que les animaux, les totems animaux ou végétaux. Tous propulsent divers devenirs dans les formes humaines et non-humaines, y compris les traits du paysage. Autrement dit, ils sont à la fois des lignes et des marqueurs de lieux¹⁴.

13. T. Ingold, « Rethinking the animate, re-animating thought » in *Ethnos*, n° 71. London, Routledge, 2005, pp. 9-20.

14. B. Glowczewski « Lines and Criss-crossings: Hyperlinks in Australian Indigenous Narratives » in *Media International Australia*, n° 116. Brisbane, University of Queensland, 2005, pp. 24-35. Includes a DVD containing extracts from the interactive film *Quest in Aboriginal Land*, 2002.

Nuit d'enfer

Avec *Histoire de l'ombre. (histoire de France)*, un film d'Alex Pou

LORSQU'UN CHAMANE MOHAVE rêve qu'il tue quelqu'un, la société, dans laquelle il vit, considère qu'il est effectivement un meurtrier. Les proches sont alors autorisés à rendre coup pour coup. Si un chamane Mohave rêve de quelqu'un qui s'est suicidé, il devient inévitablement le responsable de cette mort. Georges Devereux dans *Ethnopsychiatrie des Indiens mohaves*, fait un travail de fourmi pour montrer le rapport singulier de cette microsociété au rêve¹. Quant à Tobie Nathan, il rattache, lui le rêveur à la « culture source » de ses productions oniriques, et il mêle ainsi le rêve qui vient d'ailleurs, d'une autre société, à la société d'accueil à laquelle le rêveur se frotte et risque de ne pas pouvoir s'accorder. Il cherche, semble-t-il, à recréer les conditions de réception du rêve de la société matricielle du rêveur pour panser les plaies².

La matière du rêve se marque de l'altérité et de l'étrangeté de cet espace-temps où l'être poursuit sa vie dans un monde où il voit des images ou des sons venir à lui. Le rêve est alors apparemment le fruit d'une extériorité, ces images mentales, que je ne choisis pas et qui sur-

1. Georges Devereux, *Ethnopsychiatrie des Indiens mohaves*, Paris, Les empêcheurs de tourner en rond, 1996.

2. Tobie Nathan, *L'influence qui guérit*, Paris, Odile Jacob, 2001.

• Lucia Sagradini est octeur en sociologie, chercheuse à la coopérative de l'École supérieure d'arts de Clermont-Ferrand, prépare un essai sur les mauvaises rencontres esthétiques.

gissent, dans une organisation incontrôlée par ma pensée consciente, que mon être traverse sans savoir toujours le sens que ces images portent en elles. Ces rêves peuvent être compris comme ce qui en nous échappe. Alors que la théorie freudienne identifie les rêves à une production interne liée à l'inconscient, le rêveur peut ressentir cette production comme étrangère à lui-même ou, du moins, lui offrir une expérience d'une étrangeté interne à laquelle il n'est pas aussi simple de s'accommoder que de remettre bien en place son oreiller.

Évasion

D'ailleurs les rêves sont souvent si inconfortables, tellement préoccupants, qu'il est facile pour les éviter de se laisser jeter au sombre cachot de l'insomnie. Lorsque les images qui surgissent, tels des esprits hurlants, se précipitent sur nous pour nous conduire vers des précipices, ces images, bien qu'obscures et obsédantes, nous clouent en réalité à nous-mêmes, elles nous attachent bien fortement à nos contours douloureux, dans un geste onirique qui peut accaparer et opprimer. Fuir peut sembler alors une bonne solution. La salle de cinéma peut surgir comme une oasis pour celui qui est fatigué d'avance à l'idée de retrouver Morphée. Alors, le cinéma entretient cette première relation paradoxale au sommeil : il nous éloigne de nos propres rêves. Il a cette qualité incroyable de créer une suspension de l'être, qui, dans la salle noire, va pouvoir s'évader de son propre tissu onirique. Car, la salle de cinéma est un lieu de percées et de trouées, un espace-temps où le surgissement des images offre au spectateur, à la spectatrice, un temps de suspension, une expérience de décollement de soi.

La pratique du cinéma peut être comprise comme une réponse à la quête de Lévinas, qui, dans *De l'évasion*, appelle à connaître des espaces ou des expériences qui offrent une sortie de soi³. L'amateur de cinéma est celui qui sent que, dans la salle noire, dès que les lumières vont s'éteindre, dès que le film va commencer à se dérouler devant lui, il va pouvoir faire l'expérience de la suspension. Cet amant du film est celui qui rencontre cette troublante félicité d'être à l'endroit où il va connaître son plus grand plaisir : s'échapper de lui-même. C'est cette pratique qu'il vient chercher dans la salle noire, le film est ainsi le lieu potentiel d'une expérience pour l'être : celle de se dé-river de lui-même, de se décrocher de son être. Seulement en se décrochant de lui-

3. Emmanuel Lévinas, *De l'évasion*, Paris, Livre de Poche, 1998.

même, en sortant de soi, le spectateur de cinéma opère un raccrochage au rêve de l'autre. L'autre et ses rêves sont comme une étoile filante à laquelle le spectateur s'accroche pour pouvoir quitter sa propre toile. Le cinéma est alors une trouée vers un autre univers, abandonnant nos rêves, échappant parfois au tourment de nos nuits, dans la salle noire nous allons à la rencontre du rêve de l'autre, de cette altérité mystérieuse, qui nous offre une trêve avec nous-mêmes. L'éloignement est alors la source d'un plaisir, celui de rencontrer l'autre en tant qu'autre. Les rêves de l'autre seront lors de la projection tout à la fois saisis, mais, en même temps, ils resteront irréductibles et résistants, filant entre nos doigts, se glissant sous nos regards – insaisissables aussi.

Histoire de l'ombre. Histoire de France, un film d'Alex Pou

Cette qualité d'évasion, propre au cinéma, se trouve jouée et rejouée à chaque expérience particulière de film. En quelque sorte, chaque réalisateur, chaque réalisatrice nous proposent une expérience précise d'altérité: une expérience d'entrée dans la singularité de leur tessiture onirique. À chaque film, à chaque fois, un autre territoire vient à nous, et nous conduit vers des lieux où, sans eux, jamais nous n'aurions pu aller. Depuis plusieurs années, j'écris lorsqu'un film provoque un arrêt, crée un suspens dans mon être. *Histoire de l'ombre. Histoire de France* est de ces films-là. L'étrangeté de cette expérience d'évasion de soi-même se trouve alors renforcée par l'accrochage au rêve de l'autre, à son altérité. Cela nous amène à des expériences de plus ou moins grande intensité. De plus ou moins grande énergie. Ensuite, la vibration dont le film porte l'empreinte va trouver une résonance particulière dans chaque spectateur. L'accroche que l'altérité rencontre en chacun de soi, la manière dont le film va se trouver re-parcouru par le regard subjectif de chaque spectateur, spectatrice, ce qu'évoque si lumineusement Nietzsche, dans les *Fragments posthumes*, cette manière d'actualiser l'œuvre d'art⁴.

Par une série d'aspects, le film *Histoire de l'ombre. Histoire de France* semble lui-même profondément arrimé à une exploration onirique. Il est construit sur un mode appuyé de discontinuité, il déjoue ainsi une des grandes tendances du cinéma à s'inscrire et à se reproduire dans une linéarité de la forme. Un peu comme si le rêve avait été la première forme matricielle conduisant à la fabrication du film. Le caractère dé-

4. Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*, Paris, Gallimard, 1997.

coustu du film, les sauts dans le vide passant d'une zone à une autre, les situations sans causalité, l'usage symbolique de motifs, l'accaparement des images par le clair-obscur, tout cela fait que le rêve se manifeste comme une reprise dans la forme même du film, insistant sur un mode d'apparition marqué par l'in-saisissabilité. Jouant de ce principe de ne pas se donner à saisir, le film est déjà en résistance au principe de l'image-mouvement : le cinéaste ouvre *Histoire de l'ombre. Histoire de France* dans une tension du film au cinéma, dans cette construction paradoxale de ne pas se donner à voir. Du coup, le spectateur fait une expérience très intime d'une image onirique qui ne cherche pas à donner du corps à un scénario, mais qui accapare le film, le dévore. Les rêves de Pou cannibalisent le cinéma. Provoquant un renversement du voir, voir ce n'est plus voir, voir c'est perdre la vue. On se perd dans *Histoire de l'ombre. Histoire de France*, et cette perte parce qu'elle est celle de l'autre peut devenir une aventure troublante.

Bondir

La première chose qui retient mon attention est cette manière de bondir entre des temps de déambulation qui est le signe distinctif du film. Une esthétique audacieuse, un peu en déséquilibre, qui se cherche dans des images oscillantes entre une grande puissance, comme pour les premiers plans, portant sur une ossature de lit en fer rouillé, installée dans la forêt et qui nous assène une gifle violente en nous faisant comprendre qu'il s'agit d'un véritable lit d'appoint, d'un morceau de vie arrachée au réel et introduit dans la fiction. La fiction se lie ainsi intimement au réel, et cette mise en lien participe à renforcer le trouble du spectateur, cette sensation de vivre un songe, car le réel semble se redessiner dans sa présence à la fiction. Une esthétique qui s'incrute dans des passages troublant le spectateur par leur rapport au vide ou à l'absence apparente de sens ; des images d'ombres ou de flous qui nous font frôler *une saison en enfer*. Quitte à l'imprudence, il y a du saut du tigre dans ce film.

Du coup, par ce mouvement indécomposable qui rompt sans prévenir, le film nous plonge dans le doute, et comme dans un rêve, il me semble impossible d'en faire le récit. Car, si récit il y avait, il ne ferait qu'aplatir l'expérience vécue, l'appauvrir. Plutôt que de chercher à reconstruire un sens narratif qui fait faux bond au film à la plus grande joie de celle qui regarde, il s'agit de se laisser porter par cette mise en tension d'un bondir du film. C'est ainsi, dans l'absence de

toute liaison, que le cinéaste réussit l'exploit d'accomplir le passage d'un fragment à un autre sans combler le vide. Mais à chaque saut, la question esthétique se repose : comment poursuivre ? Cette question au cœur du dispositif crée la tension à l'œuvre dans le film. Cette invention cinématographique entraîne le regard à s'éblouir devant l'improbable de la solution formelle. De même que le tempo qu'offre le passage de saut en saut, comme de pierre en pierre pour traverser une rivière, le tempo – mêlant arrêt et suspension – est le signe de la poésie de l'aventure qui s'offre à nous.

Ce choix esthétique du bond vient alors expliquer ce mélange de lenteur et de rapidité que l'on peut ressentir en regardant le film⁵. Il construit une forme répondant à la question de comment passer d'un bord à l'autre ? Il y a de l'arrêt, pour trouver de l'élan, de l'allant, et puis du rapide : ce blanc, ce vide entre les bords. Pour ne combler pas, il est, comme le petit insecte dont il a pris le nom, un bondissant : ses images ne sont pas reliées les unes aux autres, il se décharge de ce blanc et c'est le spectateur qui comble ou non le vide. Le spectateur se choisit en regardant le film : seras-tu téméraire et suivras-tu le saut, ou te feras-tu une passerelle, un pont pour t'assurer une prise avant d'arriver de l'autre côté ou peut-être resteras-tu près du bord ? Les trous entre les images sont aussi importants que les images : ils nous incitent à construire un autre regard, un regard qui peut connaître l'absence au plus profond de la pratique de voir.

Tracer

Le cinéaste refuse donc les ponts et les passages, il passe d'un bord à l'autre de la pellicule, en construisant des hiatus, et surtout, en trouvant les pistes et les formes sautillantes qui vont lui permettre d'échapper à ce qui imprègne le film : l'obscur inquiétude d'une paralysie qui arrive. Car, le film est pris dans un double mouvement : celui de la déambulation et celui de la paralysie. Bondir est tout à la fois une forme qui résiste à l'emprise de la désolation, mais aussi, une expérience qui frôle toujours l'abîme de l'impuissance dans la marche, l'arrêt. Cette tension se retrouve aussi dans les va-et-vient de la lumière, de l'ombre et des contre-jours de la dernière partie du film. Le noir

5. C'est à Patrice Loraux, que je dois l'intérêt porté à la figure du bond, que l'on peut retrouver dans *Le tempo de la pensée*, Paris, Édition du Seuil, 1993.

accapare l'image, laisse s'imaginer les silhouettes des arbres, entr'apercevoir le ciel.

Par les trajets fébriles, les déambulations de deux acolytes, un jeune rockeur blond et un beau garçon brun qui boite, êtres des bords de la société, se tenant au ban de la ville, errant à sa bordure, coupés du monde, se construit un tracé de vie sinueux et fragile qui est aussi un fil pour tenir ensemble des fragments d'images alors qu'elles restent séparées par des vides. Ce sont deux insoumis, deux clochards célestes, aux corps réfractaires au travail et aux chaînes, burinés par le voyage. Deux endurcis au cuir tanné, qui, s'ils font une halte dans une accueillante chaumière d'un gentil petit couple, n'y resteront pas cependant. Nos deux compagnons de fortune en partent pour rester intacts et inentamés par la promesse entr'aperçue, endurant à l'épreuve d'une vie solitaire et féroce. Renversant les regards, Pou, devant l'inquiétant, nous pousse à nous enivrer. D'ailleurs, ces deux personnages ne semblent pas vraiment être deux êtres, mais les deux parties d'une seule et même personne, qui erre d'un espace-temps à l'autre dans une solitude qui nous fait passer d'un froid polaire à une moiteur morbide. Sans jamais être sûre de la chose vue.

De la sortie du fossé des débuts à la coulée sur le fleuve de la fin, Pou fait mouvoir la caméra dans une course d'obstacles qui, elle, paraît s'installer dans un mouvement sidérant. Un inouï de la vie et du vide. Surtout, il brûle la vitesse, l'immobilité qui la gangrène ne parvient, semble-t-il, pas à l'arrêter tout à fait. L'Afrique et le Bénin des derniers plans, loin d'être une mise « au pied d'un mur rongé par le soleil », sont une coulée, sur le courant d'un fleuve et sous le regard d'un homme qui est en train de pagayer à l'aide d'une tige de bambou⁶. Ou alors la dérive sur le fleuve, le mouvement même, devient-il lui-même prisonnier de l'arrêt fatal ?

Aveugler ou éblouir ?

D'ailleurs, les deux acolytes sont tout à la fois des parcourants et des fatigués de parcourir. L'un boite quand l'autre devient aveugle un temps. Chacun d'eux perd quelque chose. Mais, ensemble, ils s'accompagnent sur le chemin, se soutiennent, alors que la cécité du rockeur blond, la perte d'un sens, peut se comprendre aussi comme une

6. Arthur Rimbaud, « Mauvais sang », *Une saison en enfer*, Paris, Folio classique, 1999.

perte de sensibilité. N'y a-t-il pas de la gageure à rendre l'un des personnages d'un film un non-voyant? Ce choix se signale dans le désir sans doute de penser l'aveuglement au cœur du dispositif de la vision, et il inscrit ainsi la question de savoir si l'image n'est pas une quête qui pourrait conduire à l'impossibilité du voir. Alors, la déambulation devient aussi celle de celui qui fait des images et qui sait qu'il risque de trouver l'impossibilité de la représentation au cœur de la quête de représentation. Faire du cinéma en doutant de la toute-puissance du cinéma, c'est le choix pris par Pou. Une manière d'enregistrer des secousses et de réussir l'exploit de frôler l'invisible. Et cette recherche sourde, qui se joue dans l'en deçà de l'image, n'est-elle pas en réalité tout à la fois source d'excitation et de paralysie. Allant chercher l'invisible par le film n'est-ce pas la peur devant l'intensité de cette rencontre qui vient expliquer le mélange de mouvement et d'arrêt d'*Histoire de l'ombre. Histoire de France*?

Aux temps de route succèdent des temps d'arrêt, de sommeil et de fatigue. Le temps passé à rêver dans le film tient alors une position étrange: est-ce un moyen de poursuivre ou un danger pour la suite? La question de comment poursuivre qui travaille l'image-mouvement arrive aussi par un autre biais, lorsque l'un des deux personnages errants révisé le contenu de leur sac aux trésors pour décider dans un geste plein d'humour et d'espoir triste de poser la question de quoi faut-il se défaire pour pouvoir poursuivre et éviter la déroute? Les deux compagnons qui ne se parlent pour ainsi dire pas, mais semblent se soutenir, portant les oripeaux de deux vagabonds, SDF dit-on aujourd'hui, dans leur sac, ils portent non pas tant un fardeau mais un « réservoir » auquel ils peuvent s'abreuver: livre de recette qui met l'eau à la bouche, lampe torche, petits objets et grand bric-à-brac qui aident à vivre. Pou dit d'eux qu'ils vivent « dans les plis de la société », les trajets deviennent alors les tracés des formes de la survie, de la vie mise au ban, ces tracés sont les lignes sinueuses et sans doute désorientées d'un être sans trajectoire sociale, mais pris dans une entreprise poétique: vivre sa vie. Il s'agit de transformer ce qui se tient à la limite de la vie, de donner à l'enfer une forme qui puisse restituer l'invivable se vivant. Incorporer quelque chose d'incorporable et poursuivre. Là encore, le cinéaste affronte l'impossible.

Infinie vie

Plutôt que d'accepter l'arrêt, le cinéaste lance le film dans une mise à l'épreuve faite de trous, de brisures, qu'il ne s'agit pas de combler, mais d'articuler entre mouvement et paralysie: nous faisons l'expérience inédite d'une image-mouvement qui se cherche non pas dans une esthétique de la marche mais du bond, rompant avec la puissance narrative et venant nous proposer autre chose. Quelque chose où le voir devient cécité, où l'enfer devient existence, ou l'invisible devient présence. Un travail où des abîmes rencontrent des sauts dans un frôlement qui résout l'impossibilité du contact. *Histoire de l'ombre*. *Histoire de France* peut, petite pépite de cinéma, faire préférer à la chaleur des draps la fraîcheur de l'air conditionné de la *camera obscura*. Chassant nos rêves, nous sortons de nous-mêmes en quête des rêves de l'autre et espérant en garder un souvenir inoubliable. Cela arrive parfois, comme avec ce film-là.

Culture africaine au Brésil

Rêve, résistance et singularisation

Dès l'enfance j'ai pressenti une lacune dans la formation de mon esprit, au regard de mon corps et de ma famille. Très lentement est venu le besoin d'interroger ma conscience historique, la couleur de mon passé, mon présent et mon avenir. C'est à la recherche d'une appartenance culturelle et d'un engagement politique que j'ai abordé les religions de matrice africaine qui m'ont révélé un univers offrant de nouveaux apprentissages. La rencontre avec les communautés de *toreiro*¹ fut source de nombreuses leçons. Une expérience qui change la vie, comme a souligné Ruth Landes, venue au Brésil pour terminer son doctorat en anthropologie en 1947. L'ethnologue américaine s'était déjà étonnée de la reconnaissance du statut de la femme et de la condition des homosexuels masculins dans les *terreiros* de candomblé, contraste flagrant avec la société machiste du Brésil² et de l'Occident.

1. Lieu de culte du candomblé.

2. Regina Abreu, critique de « À Cidade das Mulheres », de Ruth Landes. *Mana* vol.9, n° 1, 2003. (<http://dx.doi.org/10.1590/S0104-93132003000100012>). Ruth Landes, *The City oh women*, University of New Mexico Press, 1994 [1947].

• Abrahão de Oliveira Santos est professeur à l'Université Federal Fluminense, Rio de Janeiro, Brésil; Directeur du Laboratoire de Subjectivité et Culture Afro-Brésilienne, où il étudie les pratiques de soin dans les religions de matrices africaines et la question noire au Brésil. Il a publié « Gestion collective des rêves : extractions déterritorialisées », *l'Unebévue*, novembre 2014; et « Psicose questão de vida e morte », *Vetor*, 2006.

Pourtant dès les années 1940 et 1950, des livres et des articles montrant la force des cultures afro-brésiliennes furent publiés par des anthropologues, qu'ils soient français, comme Pierre Verger et Roger Bastide, américains comme Melville Herskovits et Ruth Landes ou Brésiliens, tels le psychiatre Artur Ramos ou les sociologues Édison Carneiro, Gilberto Freire, Florestan Fernandez et d'autres. Du XVI^e au XVIII^e siècles, la formation de la main-d'œuvre d'esclaves noirs d'Afrique a apporté au Brésil les cultes de manifestations dans les corps des médiums des dieux du panthéon africain, appelés Orixás, Nkisses ou Voduns selon les différents peuples africains. Le lucratif trafic européen d'esclaves au Brésil s'appuya au début surtout sur la destruction des Bantous (Afrique méridionale), puis des Ioruba et Jeje (Afrique occidentale), et d'autres. Pour survivre, cependant, les déportés de la civilisation africaine ont dû s'adapter aux conditions de la société brésilienne, fondée sur la famille esclavagiste³. Les Africains avaient les tambours de la tradition millénaire d'Afrique, la danse, les chants, leurs rituels religieux et leur joie de vivre. Plusieurs voyageurs européens s'étonnaient à l'époque de la capacité des Noirs de fêter tout en étant soumis à l'esclavage. C'est pour survivre dans le régime d'esclavage au Brésil, que les Africains, selon la psychothérapeute Inês Sampaio⁴, ont transformé la souffrance en musique, danse et rite.

Dans la scène d'exploitation de l'esclavage auquel les Noirs ont été soumis par les Européens et après par les Blancs brésiliens, le candomblé est depuis son origine une religion recréée à Bahia par des femmes africaines⁵, pour aider à la lutte de résistance. Sa religiosité, qui consis-

3. La famille esclavagiste est le noyau de base de la société rurale coloniale brésilienne. Il est formé de façon hiérarchique par la famille blanche des propriétaires de la ferme, des hommes libres qui dirigent et supervisent le travail de la production de sucre, et commande les esclaves ; ci-dessous sont les esclaves. Roger Bastide, *Les Religions Africaines au Brésil*, PUF, 1960.

4. Conférence sur le candomblé et l'esclavage au Brésil dans le cadre du cycle « Histoire mondiale de l'esclavage », Université populaire, du Musée du quai Branly, Paris, 2013. http://www.canal-u.tv/video/cerimes/candomble_et_pratiques_esclaves_au_bresil.12033.

5. « Forever Free-Livres para sempre », Museu da Justiça do Rio de Janeiro et Nations Unies, sur l'histoire du trafic des esclaves africaines, pour proclamer « International Decade for People of African Descent », http://www.un.org/en/ga/search/view_doc.asp?symbol=A/RES/68/237. Et vois aussi Teresinha Bernardo, O candomblé e o poder feminino, *Revista de Estudos da Religião*, 2, 2005, p. 1-21, www.pucsp.br/rever/rv2_2005/p_bernardo.pdf.

tait dès le début à incorporer des pratiques indigènes, catholiques et spiritiques d'origine européenne, a aussi adopté d'emblée une position affirmée contre l'aliénation et l'extermination. Au début, les esclaves rendaient un culte aux orixás qui étaient déguisés en images des saints catholiques, mais quand le culte africain s'est répandu dans les villes brésiliennes parmi des Noirs, des Blancs et des métis, il a fait émerger une profusion d'accessoires syncrétiques, mélangeant statuaire catholique, objets africains, plumes indiennes et autres créations diverses vendues dans les marchés. En 1908, à São Gonçalo, état de Rio de Janeiro, a surgi l'umbanda, religion de matrice africaine et indigène, fort influencée aussi par le spiritisme du Français Alain Kardec, qui s'est vite répandue partout au Brésil. Candomblé et Umbanda traduisent indéniablement une force créatrice, elles encouragent les gens et les poussent à se concentrer sur les problèmes de cette vie et non à s'en remettre à la paix de l'au-delà.

Les manifestations de rue qui éclatent au Brésil depuis juin 2013 montrent – par les revendications exprimées – que les Brésiliens d'aujourd'hui s'inquiètent de la construction d'une reconnaissance de soi en tant que possibilité de consolidation de solidarité entre des groupes politiquement minoritaires. Comme un rêve qui, dans un agencement cosmopolitique des corps dans la rue, prépare un peuple capable de sortir du quotidien de la mégalopole libérale et fuir des stratégies de production de subjectivité dominantes et fabriquer un nouvel avenir⁶. Le Brésil veut assumer ses racines africaines et instituer de nouvelles politiques publiques. Le Brésil abrite aujourd'hui la plus grande population noire hors d'Afrique et selon l'Ibge (Institut brésilien de géographie et statistiques), plus de la moitié de la population brésilienne se déclare noire ou métisse en 2013.

Le candomblé et l'umbanda⁷ offrent puissance et bonne santé à leurs pratiquants et à ceux qui les consultent. La culture d'origine africaine, toujours persécutée, subit aujourd'hui la discrimination et

6. Dans ces articles je parle de l'atelier de la construction du soi: Gestion collective des rêves: extractions déterritorialisées, *L'Unebvue*, n° 31, 151-163, 2014, <http://www.unebvue.org>. Gestão coletiva dos sonhos: elementos para uma psicologia da diferença, *Revue Mnemosine*, Rio de Janeiro, V. 6, N. 2, p. 59-76, 2010, <http://www.sciary.com/journal-turkish-scientific-mnemosine-article-244758>.

7. Dans l'umbanda les entités religieuses ne sont pas nécessairement des « divinités ». Ils peuvent aussi être des esprits des morts, vieux esclaves (Pretos Velhos), prostituées (Pombas Giras), gitanes (Ciganas), souteneurs (Exus), indiens (Caboclos), etc.

les attaques des religions chrétiennes fondamentalistes néo-pentecôtistes qui se sont énormément développées au Brésil depuis les vingt dernières années, convertissant en grand nombre surtout parmi les classes moins favorisées. Les nouvelles Églises évangélistes ont rompu le pacte de tolérance et essaient de « désafricaniser » la culture brésilienne. Roger Bastide parlait lui de désafricanisation comme d'une « technique de mobilité sociale »⁸, à propos de l'adhésion des Noirs au catholicisme au XIX^e siècle. L'ascension sociale des groupes ou même d'individus pauvres et noirs est encore très difficile et je crois que faire partie des Églises évangélistes est un moyen d'éviter la « noirceur » en s'approchant du milieu social des Blancs, en particulier à Rio de Janeiro, mais aussi dans tout le Brésil. Encore aujourd'hui, conserver la culture des descendants noirs reste une tâche difficile.

Quand j'ai commencé le cours « La société brésilienne et l'Afrique : subjectivations noires » pour le Département de Psychologie à l'Universidade Federal Fluminense je me suis approché du candomblé à Rio de Janeiro et à Bahia, pour étudier la culture noire au Brésil et la manière dont les religions d'origine africaine préservent un mode de vie. Tata⁹ Luazemi Roberto Braga, du torero Lumyjacarê Junsara, Nova Iguaçu, Rio de Janeiro, présentait ainsi en 2013 le rôle du torero dans la communauté :

J'ai été initié en 1980, je viens du siège du *torero* bantou Tumba Junsara, fondé à Salvador en 1919. Mon *torero* existe depuis 28 ans et je sers la communauté à Nova Iguaçu, Brésil. À mon avis il faut bien vivre avec la communauté. Même s'ils croient qu'on est différents, il faut communiquer. On distribue des colis alimentaires que les évangélistes, les catholiques et le « povo de santo »¹⁰ viennent chercher. C'est un programme du Seppir (Secrétariat des politiques pour promouvoir l'égalité raciale) du gouvernement fédéral. Nous essayons, au moins dans mon *torero*, que vous connaissez très bien, de faire le bien sans exception, surtout concernant la religion. La pauvreté n'a pas de religion.

Je vais chez chaque personne, je vois les gens dans la rue, le quartier. Les colis alimentaires sont pour ceux qui n'ont rien ; mon critère c'est

8. Roger Bastide, idem.

9. Le ministre des cultes.

10. Des adeptes de religions de matrice africaine, l'umbanda ou candomblé.

la nécessité. On connaît des gens, quelqu'un vient nous voir et nous demande de l'aide. Et c'est comme ça que je sais qui a besoin d'aide. Le *torero* distribuait aussi des légumes avec le soutien de la mairie de Nova Iguaçu, mais on ne fait plus partie de ce projet. On commence à chercher les légumes directement chez les producteurs du nord de la ville pour les distribuer ou en faire des soupes. Une fois par mois on fait de la soupe pour les affamés. On a aussi chaque trois mois une action d'assistance médicale gratuite avec des gynécologues et des dentistes. On fait un « *escovaço* »¹¹ pour 100 à 200 enfants, environ. On fait ça juste en face du *torero*, dans la rue.

Les attaques de la part des évangélistes? Des gens s'arrêtaient devant ma porte et faisaient des prières pour expulser le diable¹². La première personne qui l'a fait, il y a douze ans, c'était une voisine, elle a fait un culte pour expulser le diable. J'ai déjà reçu des gens la Bible à la main, mais je les ai bien reçus. Aujourd'hui je peux affirmer que presque tous mes voisins sont évangélistes et sont tous des vrais amis. D'autres maîtres spirituels du réseau dont je fais partie réagissent de la même manière, ils se défendent des attaques ou ne se laissent pas être attaqués en faisant le bien. Mais il y a des gens qui subissent des agressions des évangélistes. Mais la Marche Contre l'Intolérance Religieuse rassemble beaucoup de maîtres et partisans du *candomblé* et de l'*umbanda*. Il y a aussi d'autres actions tournées vers le « *povo de santo* » (peuple du saint) qui nous légitiment comme religion.

Je crois que les attaques des évangélistes ont diminué dans quelques villes et quelques quartiers après 2010. Il y a eu des contre-attaques de *macumbeiros*¹³ qui se rassemblaient devant des églises, y jetaient des pierres sur les façades des églises parfois, pour contre-attaquer. Alors, ça a contenu les attaques évangélistes. Mais récemment, des *tatas* ont dû déménager et quitter leurs *terreiros* dans les favelas, expulsés par

11. Néologisme basé sur le mot « *escova* » (brosse à dents), désigne une action faite par les dentistes visant à apprendre aux enfants à bien brosser les dents.

12. Dans les années 1950 les catholiques s'attaquaient les religions de matrice africaines dans le bulletin des « *Santas Missões* », de 1^o février de 1953. Maintenant, en actes et paroles, les évangéliques disent que les religions de matrice africaine sont des cultes du Mal; <http://www.brasil247.com/pt/247/favela247/139065/Viol%C3%Aancia-atinge-terreiros-de-candombl%C3%A9-e-umbanda.htm>.

13. Pratiquant de la « *macumba* » – terme désignant l'ensemble des pratiques des cultes afro-brésiliens.

des bandits, des trafiquants de drogues convertis à l'évangélisme. Ça se passe souvent ici à Rio.

À mon avis, aujourd'hui on a plus de Noirs dans les Églises évangélistes qu'au candomblé. Au candomblé aujourd'hui il y a plus de Blancs que de Noirs. Les Noirs vont à l'Église évangélique, les Blancs font le contraire, ils viennent au candomblé; la plupart d'entre eux viennent des Églises évangélistes. Quelques-uns viennent parce que les *terreiros* ont ouvert leurs portes à la communauté, d'autres grâce à la liberté de culte¹⁴. Quand les Blancs viennent au candomblé ils sont très dévoués, parce qu'ils ont cette nécessité de se faire remarquer par leur dévouement. Malgré tout ça je trouve que la liberté de culte grandit au Brésil.

À quoi ça sert, un *terreiro*? Non seulement à professer la religiosité et pratiquer le culte, mais aussi à rassembler la société, montrer la culture, divulguer la tradition et plus que tout soigner des gens. Chaque jour qui passe il y a des tentatives de réprimer notre culture. Le boom des églises électroniques de plusieurs secteurs évangélistes qui a commencé en 1995 fait tout pour nous marginaliser d'une société que nous avons bâti, que notre peuple a bâti. Parce que ce sont les Noirs, les esclaves qui sont arrivés ici et qui ont commencé à bâtir ce pays. Aujourd'hui nos *terreiros* sont coincés entre les églises et la ville qui a grandi. Pour ne pas perdre la tradition on reste à la même place et aujourd'hui nous sommes écrasés, contraints.

Pourtant je ne me sens pas contraint parce que ma mère habite à côté de moi. Mes voisins ne se fâchent pas avec le bruit de mes fêtes. Mais je connais pas mal de *terreiros* qui se trouvent entre deux églises évangélistes de quatre étages, tandis que le *torero* est une petite maison. Il est complètement coincé, non ?

Alors, le *torero* sert à ça, à la prière, à apporter du réconfort spirituel aux gens, un mot doux, un mot gentil. Les gens de la communauté et d'autres endroits cherchent ça. La plupart des gens qui me cherchent n'habitent pas les environs, même s'il y en a aussi qui sont du quartier et de la ville; mais la plupart de ceux qui me cherchent viennent d'autres villes.

14. Tata Luazemi exprime ici le malaise face à une situation démographique complexe des adeptes des religions de matrice africaine. Cependant, la quantité de Blancs dans le candomblé est encore faible par rapport au nombre de Noirs.

Les *terreiros* s'affirment comme temples religieux et la communauté de *toreiro* s'organise, demande des politiques publiques et dialogue avec les savoirs institués. Cela favorise le développement des savoirs et des pratiques de soin héritées des Africains et aménagées en fonction du milieu brésilien. L'importance de la RENAFRO – Réseau National de Religions Afro-brésiliennes et Santé¹⁵ – et son intervention dans les politiques de l'État en font preuve. Le *toreiro* s'occupe des malades et de ceux qui souffrent et ont besoin d'accueil et de conseils pour faire face à leur quotidien dans la société brésilienne, mais en même temps le père-de-saint trouve des possibilités pour des formes particulières d'existence. Ce soin ne se limite pas aux Noirs et au peuple des fidèles, mais est aussi offert aux Blancs et chrétiens qui ont besoin d'aide. La cosmopolitique du candomblé est alternative pour tous ceux qui en ont besoin et qui la veulent pour affirmer un sentier et un mode de vie singulier. Cela a été comme ça depuis le début, quand la religion a soutenu les esclaves en fuite et d'autres déserteurs de la ville coloniale, quand les femmes ont lutté pour leur autonomie et quand les homosexuels ont cherché un espace où ils pourraient exister.

La nature est le modèle de santé qui guide le travail du père-de-saint. Sa conception du monde et la connaissance de la nature lui disent ce qu'il doit faire pour guérir ceux qui viennent le consulter. La bonne santé doit rééquilibrer l'énergie spirituelle qui vient de la communauté cosmique. *Axé* dans la tradition des Ioruba, ou *Nguzo* dans la tradition des Bantou de Tata Luazemi, c'est la puissance invisible magique et sacrée des divinités, de tout ce qui est vivant et de tout ce qui existe. Pierre Verger la définit comme la force vitale. L'Ialorixá Estrela de Oxóssi, de Salvador, la définit comme le pouvoir de réalisation et de transformation de la vie et de tout ce qui existe. Le travail du maître de culte est de faire circuler l'*axé* et développer la santé, le pouvoir de réalisation et auto-développement. Le *toreiro* est une machine à capter l'*axé* des divers domaines de la nature afin de rétablir l'énergie favorable à l'individu et à la communauté. Un orixá n'est pas une entité transcendante, mais plutôt une complexion de forces de la nature, la mer, le feu, les herbes, la terre, la maladie, le fer, le carrefour. Ce caractère de communauté présent dans toute l'Afrique se retrouve dans les religions brésiliennes de matrice africaine, tant l'umbanda que le candomblé.

15. <http://renafrosaude.com.br>

Inspiré par la recherche de Barbara Glowczewski¹⁶ sur l'espace de rêve Warlpiri, et mes ateliers de gestion collective des rêves¹⁷ avec les étudiants en psychologie et d'autres utilisateurs de services publics de santé mentale, je cherchais les traces d'une conception du rêve dans le candomblé. En 2014, quand j'ai parcouru des terreiros à Nova Iguaçu (Rio de Janeiro), Ilhéus (Bahia), Igarassu (Pernambuco) et Salvador (Bahia), je n'entendis aucune mention des rêves et aucun père-de-saint ne semblait leur donner de l'importance.

C'est seulement lors de mon processus d'initiation que la question du rêve s'est révélée essentielle, le torero se confirmant comme un espace de rêve engagé dans une cosmopolitique de subjectivation. Nous étions la dixième nuit de ma *faiture*¹⁸ de saint dans le Lumyjacaré Junsara, en janvier 2015, sous la garde de tata Luazemi, père Sergio, mama Sitamba Kaumbi, mon père criateur et des dizaines d'autres frères de saint mobilisés pour faire un muzenza¹⁹. J'étais déjà passé par quelques rites, mais cette nuit-là le torero célébrait trois ans de « travail » d'une de mes soeurs, la fille de Angorô, le nkisi de beauté, richesse et prospérité. À ce moment-là, l'énergie du macumba, le cri des nkisi à côté, le son des atabaques, les chants puissants d'une vingtaine de femmes et d'hommes et le sacrifice des animaux : mon corps tremblait de manière presque invisible. Le bakisi (lieu de retraite pour les initiés) compose un agencement aux frontières troubles et mouvantes entre un état conscient et second, l'éveil et le sommeil qui dans le candomblé est l'espace sacré par excellence. Après la cérémonie, une des officiantes du rituel, mama Mutangi, est venue me parler. Elle a vu dans mon corps tremblant la présence du nkisi Kavungo. Je lui ai expliqué mes moments de tremblement, la volonté de danser inspiré par les atabaques. Mama Mutangi a commenté ce que je lui ai dit et a vu la manifestation des ancêtres, des nkisi dans tous mes récits, et particulièrement dans deux de mes rêves.

Le premier rêve s'est produit le 12 janvier, ma troisième nuit à l'intérieur de torero. Un rêve difficile à retenir. J'étais dans un endroit comme un désert et mon ami s'en est allé. J'ai pensé que je reviendrai

16. Barbara Glowczewski, Les Warlpiri, Revue *Chimères*, n 1, 1987. http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/01chi02.pdf.

17. Abrahão Santos, 2014, idem.

18. Procès d'initiation de 21 jours.

19. Initié dans la maison de tradition bantu de mon père.

chez moi, mais j'étais seul et je me perdais dans ce terrain peu différencié. Des hommes apparaissent. Le minibus commence une descente sans conducteur. Je contrôle mon désespoir et j'ouvre la porte sur le côté droit, mais le frein ne fonctionne pas et la voiture se déclenche toute seule. J'essaie de contrôler sa direction jusqu'à ce qu'elle s'arrête en bas. Des conducteurs d'autres voitures sont furieux de ce qui s'est passé. Dans une autre voiture abandonnée il y a un mort à cause du minibus incontrôlé. Alors, j'ai fait semblant d'être désespéré pour convaincre les gens que je n'étais pas insouciant au volant. À ce moment là, je me réveille et, encore sous atmosphère onirique, se pose la question : on fait semblant pour que les gens se rendent compte de la vérité? J'ai appelé ce rêve sur le besoin de courage pour dire le vrai, « faire semblant »²⁰.

Dans le deuxième rêve, j'étais en école d'art. Mon ami vient à moi avec intimité. Je l'embrasse, il accepte mais s'esquive après. Il me montre son livre d'art et demande mon opinion sur son livre. Je lui dis que j'ai aimé certaines pages et pas d'autres. Il y a 10 pages avec des images créatives. Sur la page que j'ai aimée le plus la peinture apporte une ombre qui se décolle du sol, et moi, je dis que celle-là doit être la première page du livre. Cependant, mon opinion est relativisée à cause de mon manque de confiance. Il me montre un autre dessin que, par manque de confiance, mon ami ne trouve pas bon. Je lui donne mon avis mais sans fermeté. Au réveil, l'atmosphère onirique reste pendant quelques secondes et le rêve continue soulignant le mot confiance²¹.

Les deux rêves m'ont conduit non pas par leurs symboles ou signifiants, mais sur d'autres dérives que chacun d'eux a créées. Une lecture comme celle que j'ai développée dans les ateliers de « gestion collective des rêves »²². « Tout ce que tu m'as dit, fils, c'est le Saint qui arrive près chez toi, celui qui t'indique le chemin que tu dois suivre »²³, mama Mutangi m'explique, afin que je puisse mieux me donner au Saint et comprendre ce qui se passe en moi dans l'initiation : « Le nkisi vient avec le froid, le tremblement, il vient avec ce désir que tu as senti de faire quelque chose que tu ne peux pas habituellement. Le nkisi est

20. Journal d'initiation, 11 janvier 2015.

21. Journal d'initiation, 13 de janvier 2015.

22. Abrahão Santos, 2014 et 2010, op. cit.

23. Journal d'initiation, 21 janvier.

l'insolite, ce qui est différent, et c'est ainsi que le Saint se manifeste ». Et elle poursuit : « le nkisi se manifeste par le rêve comme une énergie qu'il est. L'énergie du nkisi utilise l'image, utilise le rêve pour s'exprimer. C'est Kavungo qui vient dire ce que tu dois faire, comment tu peux te protéger et prendre soin de toi-même ».

Tata Luazemi a déclaré que le candomblé prend soin et soigne des gens. Mama Mutangi a fait usage de mes rêves pour me montrer comment le Saint se manifeste ou gagne consistance de corps dans le fils de saint que je suis devenu, grâce à la macumba, incorporant le devenir ancestral de Kavungo mon Père, le Roi de la Terre, l'énergie qui nourrit toutes les formes de vie sur la terre²⁴. Le tremblement, la dérive, la singularisation, la solitude de Kavungo et la solidarité, l'enseignement qui sont les hecçeités qui existent partout et – dans le culte des ancêtres des soins (Kavungo), de maladie et de guérison – doivent être préparées et sélectionnées à la formation de chaque initié muzenza lors de son initiation qui le fait devenir ce gardien reconnu comme ancestral de l'héritage africain au Brésil.

J'ai réalisé, surpris, que les rêves étaient liés à l'agencement-bakisi de l'espace d'initiation. Les mots de tata Luazemi ont pris sens : « attention aux rêves ». Il ne s'agissait pas d'un discours sur le rêve ni d'une herméneutique, mais d'un énoncé très pragmatique préconisé par Guattari²⁵. Différent de l'analyse des rêves selon Freud et l'analyse structurale des mythes selon Lévi-Strauss, le mouvement de l'Anthropology of Dreaming, est porté par Barbara Tedlock²⁶. Elle analyse le mode de partage des rêves, l'important est ce qu'on fait du rêve. Le rêve n'est pas à prendre comme un objet, mais à regarder comme un processus qu'il exprime : il est nécessaire pour développer des actions de veille, dit Tedlock²⁷.

24. O cuidar no torero, RENAFRO. <http://www.youtube.com/watch?v=VyR5jVYohA8>.

25. Voir les commentaires de Guattari de la présentation de Barbara Glowczewski, *Les Warlpiri*, op. cit.

26. Barbara Tedlock. « Zuñi and Quiché Dream Sharing », à *Dreaming: Anthropological and Psychological Interpretations*. Santa Fe, New Mexico. School for American Research : 105-131, 1992.

27. Idem, p. 119.

À la dérive des rêves, le tremblement et la direction donnés par le nkisi sont des lignes du processus de singularisation²⁸, qui sont embrassées, renforcées et déployées par le candomblé, par opposition à une machine de production de sujétion. Dès sa création, le candomblé était constitué comme une machine de guerre qui permet, dans le milieu hostile de la colonisation puis de la formation du capitalisme industriel, un processus de résistance, de lutte, et de construction d'identités hétérogènes, une autre façon de traiter la production matérielle, et les relations sociales. Les rêves qui se déroulent pendant l'initiation dans le bakisi apportent des noms, des visions sur comment le rituel doit continuer, et des questions relatives à l'expérience de vie des initiés impliqués. Les rêves sont des réalités en tant qu'action efficace des énergies ancestrales qui font venir des affects, des sensibilités, des devenirs, des subjectivités. Dans le cas de mon initiation comme muzenza, mes rêves ont mis à jour des questions importantes de ma vie et de ma formation, non seulement comme professeur d'université et chercheur, mais surtout quant à mon devenir ancestral en tant que personne. Kavungo, l'énergie de la terre, est venu en rêve pour me montrer ce qu'il voulait transmettre : des messages de protection et de soin, un équilibre physique et spirituel.

Les initiés viennent au candomblé pour des problèmes qui entravent leur vie ou la rendent impossible, surtout au niveau de la santé, mais aussi du travail et des relations sociales, d'amour ou d'amitié. On dit du nkisi qu'il emmène son fils afin que celui-ci puisse s'occuper de son bien-être. Donc, le torero devient l'espace d'accueil. Le rêve et le degré de clarté qu'il exprime communiquent la façon dont le nkisi transmet à l'initié son énergie d'ancêtre. « Ça, c'est la puissance de Kavungo. Le Saint se manifeste à toi dans le rêve, m'a dit mama Mutangi ; Kavungo est en train de venir dire ce qu'il faut faire pour traiter les blessures du corps et âme, de la solitude que la différence apporte à son fils ». L'énergie qui s'exprime en rêve est la même qui s'individue partout, en tout ce qui existe, humain et non humain, qui est la force ancestrale que s'appelle nguzo, dans des candomblé qui descendent des africains Bantu, comme le Lumyjacaré Junsara, à Nova Iguaçu, à Rio de Janeiro, qui vient de Tumba Junsara, à Salvador, à Bahia.

28. Guattari, F. et S. Rolnik, *Micropolítica: cartografias do desejo*, Petrópolis, Vozes, 2000, p. 16.

Des jours plus tard, mon tata me demande : « ta peur de te donner au Saint est la peur d'être différent, fils? » Et moi, je réfléchis : vient-elle (la peur) de la douleur du devenir-différence? Le rêve est l'ancêtre qui vient de loin aider son fils à suivre sa marche de création de lui-même, son développement personnel, son voyage vers la terre du roi Kavungo, une dérive de singularisation. Dans cette tradition, exister n'est pas être, mais devenir un autre comme font les nkisi, les orixa, qui s'individuent différemment à chaque moment. Les communautés de saints doivent toujours faire face à un problème de transformation, d'efficacité, de *macumba* : produire un certain type d'agencement est toujours un problème pragmatique.

Le peuple du torero est le gardien des nkisi. Du fait de cette responsabilité de gardiennage actif favorisant un mode de subjectivation singulier et l'actualisation d'identités multiples, il continue à souffrir des persécutions de ceux qui n'acceptent pas le principe spirituel de cette multiplicité. Chaque nkisi désigne au plan de production des identités hétérogènes nourries par l'énergie des expressions innombrables des enchantements ancestraux que les pratiquants du candomblé incorporent, et manifestent sous forme d'altérités cosmiques dans leurs pratiques de soin. Le rêve, expression ancestrale des femmes et des hommes en devenir existentiel est le vecteur d'une hybridité subjective cosmique.

Le voleur de rêves

je vole les rêves comme un voleur de feu
je glane les rêves comme un glaneur de pommes de terre
je ramasse les rêves comme un ramasseur de poubelles
je transporte les rêves comme un transport amoureux

je suis le voleur de rêves

je vole les rêves comme un voleur de pommes
je vole les rêves comme un voleur de poules
je pêche les rêves comme un pêcheur de perles
je chasse les rêves comme un chasseur de papillons

je mange les rêves comme un mangeur de grenouilles
je collecte les rêves comme un collecteur d'impôts
j'épingle les rêves comme un collectionneur de scarabées
je produis les rêves comme une usine à films

je suis le rêveur de rêves
le preneur de rêves
le preneur de sons

• Olivier Apprill est psychanalyste. Poème extrait de *La Nef des fous* sur arteradio.com

le son est la pulsation du cœur dans l'ombilic du rêve
le son est la puissance du faux contre la dette infinie
le son est la production de sens antérieure au sens
le son est la voix qui habite d'autres langues

je suis le porte-voix

je porte les voix comme un porte-plume
je porte les voix comme un portemanteau
comme un porte-clés
comme un porte-parole

je suis le porteur de rêves

je porte les rêves comme un porteur d'eau
comme un porteur de faux
comme un porteur de containers

je cherche les rêves comme un chercheur d'or
je marchandise les rêves comme un marchand des quatre saisons
je suis le denier du rêve

le rêve échappe au dormeur comme l'œuvre à l'artiste
le rêve échappe au rêveur comme le symptôme au malade
le rêve invente sa propre grammaire
le rêve vole de ses propres ailes

En quoi le rêve de quelques psychotiques élargit la doxa psychanalytique

LES DÉLIRES SONT DES CATHÉDRALES pour des cosmogonies portatives. Les rêves les mettent en formule et en lumière

Ce matin-là, à l'hôpital psychiatrique ce Ville-Evrard où je travaille obstinément, un homme d'une cinquantaine d'années me prit à part et me confia le désarroi dans lequel il se trouvait plongé depuis la brusque modification de son traitement chimio*thérapeutique. Une jeune interne énergiquement frottée de CIM et de DSM, et de toutes sortes de classifications sans probant et sans esprit, invariablement affectée d'une tenue cognitiviste irréprochable et morne, avait considéré d'un coup que cet homme, ce « chronique » comme on le dit si vite dans l'anonymat que secrètent les murs des asiles, se repliait de trop dans des attitudes d'écoute. L'effervescence logique de cet homme allait-elle se fondre dans la boue d'un scientisme *up to date*, et dont la tyrannie n'avait d'égale que la désinvolture? Heureusement le climat moral du pavillon où il était hospitalisé, au point que ces murs hospitaliers lui devinrent un abri, fut assez tenace, malicieux et puissant pour décourager la regrettable scientifique qui sut faire bénéficier de ses

• Olivier Douville, pratique la psychanalyse à Paris, Psychologue clinicien à l'Établissement psychiatrique spécialisé de Ville-Evrard, Laboratoire Crpms Université Paris 7 Denis Diderot, Maître de conférences hors classe des Universités. Auteur de *Chronologie de la psychanalyse du temps de Freud* (Paris, Dunod, 2009) et de *Les Figures de l'Autre. Pour une anthropologie clinique* (Paris, Dunod, 2014). Membre de STOP DSM.

assurances et de son savoir à la mode des lieux moins aguerris vers lesquels elle se rendit hâtivement.

Si je tente de situer de l'intensité du commerce que cet homme entretenait avec sa vie mentale et en saisir les nuances, longuement élaborées par lui, il suffirait que je me ressouviensse du tout début de la conversation que nous eûmes au moment où fut brusquement changé son traitement chimio-pharmaceutique. Il me fit alors part du nouvel aspect de sa vie mentale. « Ce nouveau traitement, affirma-t-il, c'est bien pour les voix, mais ça me supprime totalement mes rêves ». Il s'en trouvait « vide, ça donne le tournis de ne plus rêver », prit-il soin de préciser.

Une des raisons qui me poussent à écrire ce texte est que les distinctions que cet homme opère entre le rêve et l'hallucination sont d'une finesse peu commune ; il en découle un enseignement précieux sur les mouvements psychiques de la psychose. Pourquoi accorde-t-il au rêve un autre statut que celui qu'il donne à son activité hallucinatoire ? Balancement du rêve et de l'hallucination, voilà bien un des critères par lesquels il repérait les fluctuations de sa vie mentale, trop soumise donc alors aux incidences abrasives des chimiothérapies, et ce faisant, et me disant ce repérage, il exprime nettement que rêve et hallucination ne proviennent pas du même lieu. Pourra-t-il alors soutenir une adresse, parler de ses rêves ? « Les rêves ils me viennent, les hallucinations elles me traversent et m'embarrassent ».

La rencontre clinique

Elle eut lieu quelques semaines avant ces confidences sur le rêve que je relaterai ici et elle se décida ainsi. Un midi, lorsque tous étaient à table, il se dressait, seul, comme sidéré par une lourdeur, une lourdeur de corps qu'il semblait éprouver pour la première fois. Il ne trouvait aplomb que sur son propre vide en ignorant tout des usages auxquels se plient à heure fixe les mandibules des autres pensionnaires. À ma question d'une bêtise aussi immédiate que l'était sa candeur « Pourquoi ne déjeunez-vous pas ? », il me répondit sans délai « Je ne mange pas, je n'ai pas de bouche ». Réponse aveuglante. Réelle. On pourrait pinailler ici. Penser, avec son moi, avec sa bouche, ou avec ses pieds qu'il a bien une bouche puisqu'il parle. Faire le malin ainsi et objecter au nom de son rationalisme « Cher ami, que racontez-vous là ? Vous avez une bouche puisque vous me parlez. Enfin, voyons. »

Non, ce n'est pas le truc à faire. Ce serait de l'abjection. D'ailleurs, rien ne me dit alors qu'il parle avec sa bouche, même si ça sort comme ça de sa bouche. Il n'a pas de bouche. Moi, j'ai des oreilles. Il regarde mes oreilles et il ne veut pas quitter de vue mes oreilles quand il ouvre la bouche. Peut-être est-ce dans mes oreilles qu'il trouvera sa bouche.

Il va me parler, alors qu'il était resté mutique pendant dix ans. Il me dit : « Ma femme a dit de moi : ça fait au moins dix ans qu'il ne parle pas. » Cela fait bien dix années aussi qu'on est sans aucune nouvelle d'elle. Sans doute que rester dix ans sans parler fait perdre sa bouche. Et il était temps qu'il prenne bouche. Il avait sans doute peur d'avoir un trou en place de la bouche. Car ce n'est guère pareil, un trou et une bouche. Une bouche se définit aussi par des bords et une intériorité qui vont servir de source pulsionnelle. Si la pulsion n'est pas en place, les seuils, les limites psychiques et sensorielles de l'orifice ne sont pas signifiées¹. J'entends alors qu'il n'a pas de bouche mais un trou aux bords erratiques en place de bouche, et que c'est bien de lire sa bouche dans le miroir de mon oreille qui donnera un possible trognon de pulsion, au plan de la source pulsionnelle. Cependant, la nécessité où il se trouve d'attacher la nuit du corps à un miroir détruit dit une vérité impérieuse qui révoque tout bon sens. Une bouche c'est un rythme. Une tendance trop naturaliste ou trop vitaliste à parler des pulsions comme si elles s'accordaient tout de go aux trous du corps nous pousserait à dire que c'est une source – au sens strictement freudien des destins pulsionnels. Là rien de tel. Il y a une désérotisation des bords, des lèvres, du souffle. Mutique, longuement, ce patient, ce chronique, coulissait sa silhouette dégingandée le long des corridors désœuvrés du service. Cela faisait longtemps qu'on n'avait pas entendu le son de sa voix. Lui, les voix qu'il entendait, quelque part dans sa tête, il n'en parlait à personne, strictement à personne. Ce jour-là, il ne taisait plus de trop le malheur de son corps. Et de me dire qu'il n'avait pas de

1. Quittons un moment l'Hôpital. Je suis deux gamins gravement désocialisés, des mômes sous la guerre, en Afrique, je vois ce que c'est quand tout à coup on leur sert un bon repas. Les cuisinières du centre, sont de toute façon, pour les enfants, les personnes les plus importantes ainsi que le chauffeur du camion. Après il y a l'infirmière parce qu'elle fait des piqûres; après il y a le psy parce que quand même, il faut être poli. Mais ce n'est pas pareil. « Comment vous faisiez avant ? » leur demandais-je « Avant, on prenait les ordures. On ne mangeait que les ordures. » C'est-à-dire que ce qui est fabriqué et ce qui est pétri par le temps humain, ils ne peuvent pas le mettre à l'intérieur; cette zone-là, c'est un trou. Quand on leur demande de manger du temps humain, du discours, on leur demande de mordre le discours.

bouche le rendait, c'est du moins le ressenti physique que j'en eus, des plus attentif à mes oreilles. Il dévorait des yeux mes outils de travail, mes deux postes d'attention flottante. Il me vint alors une représentation « folle ». De ce genre de représentations que l'on a et que l'on vit parfois avec des autistes. Que leur pulsionnalité, naissante, amoindrie, un trognon rabougri de pulsionnalité à vrai dire, ne leur vient que dans un collage, un corps à corps. Ces termes sont presque indigents. Mais qui dit que sa bouche, non son trou oral, mais sa bouche, il ne la déposait pas, avec une logique résolue, dans le creux de mes oreilles...

Les mois passèrent. Un Cotard frôlé, abandonné en route, il récupéra une bouche sans doute, assez pour mordre et son pain et ses mots. C'est que parler commençait à lui prodiguer quelques joies. Souvent vissait-il ses mains sur ses oreilles, pour me signifier qu'il m'écoutait, ou qu'il écoutait sa voix quand nous parlions, ou encore le silence quand nous parlions sans plus rien dire, en présence. Un quasi-paradoxe taoïste, ou zen. Peu à peu je compris qu'il n'y avait en ce geste devenu habituel, obligé, quasi ritualisé, aucun paradoxe, aucune ironie. Il avait, en comprimant ses oreilles, trouvé le moyen de lutter contre des hallucinations auditives intrusives, douloureuses, dont, plus tard il me révélera la teneur. D'ailleurs il devenait ponctuel. Si c'était l'heure de me rencontrer et il l'avait fixé lui-même au matin vers 10 heures, il m'attendait dans le couloir, et me précédait dans le bureau, m'ouvrant la marche. « Je suis un de vos supporters », disait-il souvent. Il me supportait, certainement. Plusieurs fois pourtant dans son combat avec ses voix, il donnait des signes d'impatience, il envoyait des coups de pied dans l'espace, cassé une fois un vitrage, ou un pot.

Et vinrent des rêves

Ces rêves eurent, mais sans doute du moment où il sut qu'il était possible de me les conter, la vertu de réguler les hallucinations.

Ce rêve c'est souvent une seule et même image. Le voilà figé devant un sac de jouissance animale, indistincte.

« Je suis sur mon matelas, je ne peux pas me lever, il y a un animal sous mon lit, je regarde, je ne vois rien, un peu de lumière, il va bien, je le vois, il y a un trou dans mon matelas, il est là, il me voit... il ne me veut rien, il attend, il est immobile ».

Présence massive d'un animal sans contour, qui n'a pas d'intention spécifique, un Autre qui évoque la part obscure de la Chose, cette part qui double le premier Autre, qui est là, immobile, comme un arpent de réel qui laisserait le sujet en paix, et serait une présentation d'une jouissance inentamée et indéchiffrable.

Progressivement, dans la succession d'une suite de quatre rêves, l'animal se dote de contours, le rêveur se met en scène dans son rêve, debout en plein soleil, il se fige ou se fixe devant un carrefour et tel un Dieu des sillages anciens, c'est progressivement que cette masse devient une tortue. Ici, une incidente. Je commençai à l'époque à m'intéresser à l'écriture chinoise, et toutes les traditions l'indiquent, cette écriture serait droit issue des lectures que firent les Anciens d'avant les Anciens, des craquelures inscrites dans les carapaces de tortues... Qui déchiffrait quoi? Quelle archi-trace se déliait?

Je me souviens alors d'une visite que je fis en Chine dans le jardin des stèles de X'ian, en compagnie de mes amis Refabert et d'Alice Cherki. Des tortues de pierre, partout ou presque; la rondeur de leur carapace servait de support à tout un peuple de stèles ancestrales.

Ainsi dans mes associations, j'ajoutai la part de l'analyste, cet aspect de désir qui me fut dévoilé lors de mon analyse et est au principe le vivace dans mon désir d'analyste: résister à la disparition des traces. Ce qui me donne une disponibilité toujours à l'épreuve à accueillir ce qui émerge comme écriture et chiffrage dans les productions transférentielles des analysants qu'ils soient en névrose ou en psychose. Mais si la psychose me séduit, me capte, c'est aussi que le psychanalyste est convoqué à se faire le lecteur de cette production de traces qui vient jeter ses ponts symboliques et réels au-dessus d'un gouffre représentatif.

Patiemment cet homme découpe trois phases dans le rêve. Comme le début, le tout début d'un trajet pulsionnel. L'animal prend forme, il regarde le rêveur, puis c'est au tour du rêveur de regarder cette tortue, enfin il a le sentiment de devenir une des pattes de la tortue. Il la meut, la supporte ainsi. Pas de représentation, ce qui supposerait l'usage de la métaphore pour éloigner le péril d'être soit anéanti par le lâchage de l'autre, soit ravagé par sa jouissance, mais une présentation. Moins un cauchemar qu'une sidération. Un rêve... quelque chose qu'il tient à me dire, un embryon d'image de corps, un trognon de circuit pulsionnel, une atténuation de ce que l'hallucinoire avait de martyrisant.

Cette tortue chimérique deviendra peu à peu une borne, une halte. Souvent les feuilletages oniriques se réduiront à cela. Il est devant un carrefour, et s'évertue à lire ce qui montrerait un chemin, un autre lieu, en regardant au plus loin « Je cherche un poteau avec une indication, ici à l'hôpital il y a plein d'indications, la station d'autobus, sur la porte c'est écrit EPS.², le pavillon c'est écrit « Acacias »³, dans mon rêve je cherche un panneau. Une sortie ». Là où il devient ce membre de l'Autre qui l'anime, un trajet de libido se rêve. « Je suis la patte de la tortue, je peux la porter sur mon dos, je bouge, je nage dans les nuages et je vois cette patte coupée et là où s'est coupée il y a tout moi qui marche, bouge, vole et nage en supportant la masse de la tortue »

Au lieu de l'énigme s'inscrit un trajet, des états de corps.

Il y a le corps, d'abord, sa massivité, mais aussi sa forme, celui de la tortue, le sien qu'il endosse, il se tient debout, il cherche, il se fait patte de secours, et porte sur son dos l'animal qui souvent fut une énigme mais jamais ne se réduisit à la présence d'un animal d'angoisse.

La coupure de la patte, nette, comme une graphie, rien d'une blessure vive dans cette entaille remarquable d'asepsie, « une lettre v. à l'endroit sur un V à l'envers... Deux flèches qui ne vont pas dans le même sens précisera-t-il encore ». Le rêve ne se borne pas en une suite énigmatique de tableaux plus ou moins vivants. Une fièvre de sons et de bruitages y est tapie comme une dynamite dans sa roche. Les lettres se découpent, mais le fond sonore insiste. « Elle mugit partout, pas par sa bouche mais partout », rajoute-t-il. Ce n'est pas la tortue qui mugit, le trait net de sa bouche n'y suffirait pas, c'est autre chose, identifier ce corps démembré, cette carapace où peut se lire la lettre, ne suffit pas à apaiser un horizon de son qui troue et tord l'espace, qui sidère et aspire, fixe et envahit. La plainte chante et mord sur le corps. Et ses vagues en déferlant orchestrent une confusion de langue. Oui, toute cette scène est figée, prend l'aspect étrange et inquiétant d'un arrêt sur image, pourtant là où le visuel est fixé, le sonore semble ondoyer, il se fait un remuement de sonorités indistinctes, une « stéréo »

2. Établissement psychiatrique spécialisé, le sigle EPS. est bien écrit à l'entrée de l'hôpital.

3. Nom du pavillon d'hospitalisation, écrit bien entendu à côté des portes principales de ce pavillon.

ajoute-t-il. Quelque chose comme « un vent de chuchotis » d'autant plus remarquable que l'air ne remue pas.

Qu'est ce cri? Qu'est ce monde qui hurle de partout et risque d'anéantir?

Qu'importe à la limite ces claires découpes, ces lignes claires de l'image, lorsque la nuit sonore remue et menace?

Les bruits des cris, des coïts entre papa et maman, ou entre maman et amants? Oui, certes. Mais au-delà, ou autrement, la situation scabreuse de cet homme, propulsé instituteur dans le Maroc colonisé occupé, et connaissant sa première attaque de panique, de terreur, en ne reconnaissant pas le français qu'il avait coutume de chérir et de lire, lui le quasi mutique de la famille, dans la bouche des petits Marocains qui lui furent confiés lors d'une année d'enseignement primaire. Ce que hurle le rêve bien plus qu'il ne le raconte ou le figure c'est la survivance d'une onde de choc entre son originalité à lui dans le maniement rigide d'une langue française et dont il embaumait l'usage pour lui idéal dans une frénésie de belles lectures remontant à son adolescence et la crise des langues dans une société coloniale. Le rêve figure aussi ce choc, ce calvaire et cette insistance de langues antagonistes qui s'affrontent et se contaminent plus qu'elles ne se fécondent dans une société qui, parce que coloniale, est marquée par l'impérium friable d'un monolinguisme imposé. Que se passe-t-il lorsque cette imposition du monolinguisme se fracasse? C'est aussi cette persistance de l'Autre dans la langue, de l'autre impropre, pulsionnel et insistant qu'il rencontra de plein fouet et qui s'impose à lui dans le brouhaha et le tohu-bohu de ce rêve. Aussi je n'hésitai pas à longuement et patiemment revenir avec lui sur cette scène de confusion de langue, qu'il m'a bien fallu comprendre là où elle infiltrait les codes familiaux et situer là où elle se jouait comme enjeu historique et culturel des plus vifs dans un contexte de domination opérant par forclusion de la trace de l'autre langue, de la langue indigène, dans un monde colonisé.

La nuit suivante, il referra le même rêve mais à ceci près, et c'est un trait d'importance, que le monde du rêve est plus calme, plus sourd, certes il se produit encore des boursofflures sonores, mais ce ne sont plus les mêmes, elles n'insistent plus en brouhaha continu, ce sont comme des poches sonores, elles aussi en écho qui éclosent quelque part et ne jaillissent plus de partout. « Ça fait encore du bruit, poursuit-il, mais plus comme la radio ou la télé si vous poussez le volume et que vous le baissez, je sais que ça vient de quelque part, c'est devant ou derrière

moi, je ne suis pas noyé dedans ». Cet homme nous indique on ne peut plus clairement que le rêve contient l'impression, pas encore le souvenir, de phénomènes élémentaires.

En effet, les hallucinations dont il souffre, loin d'être toujours modulées et découpées dans des séquences distinctes, ne sont pas toujours des voix à lui s'adressant. Un fond hallucinatoire sur lequel quelques automatismes purent se détacher était présent et obsédant. Imaginons un bombardement sonore, ce que serait le monde sonore désagréable et angoissant pour toute personne souffrante d'hyperacousie. Mais là il s'agit d'autres choses. Le monde sonore que la répétition du rêve organise et calme lui conférant inflexions et localisations était au plus net des phénomènes élémentaires un univers très douloureusement habitable où les signes sonores de perception sont organisés sans relation de causalité et sans bords, plutôt insistent-ils comme des agrégats sans limite, sur le modèle de la simultanéité. C'est déjà ce que Freud imaginait dans sa Lettre à Fliess du 6 décembre 1896 (autrefois Lettre 52, maintenant classée comme Lettre 112). Si nous pouvons lire dans cette lettre ce qui serait la mise en place de l'inconscient comme système de lien, nous y lisons encore ce que serait l'inconscient à ciel ouvert de la psychose, des systèmes de fixation de la pulsion y sont fixés, mais ces traces ne font pas souvenir, et ne connaissent pas de logiques de réorganisation. Il est possible de construire l'hypothèse qui énonce qu'un certain nombre de phénomènes élémentaires dans la psychose (sensations hallucinatoires, au premier chef) soient des retours sur le sujet de ces traces pulsionnelles qui n'ont pas encore accès au statut de traces mnésiques sans qu'elles aient été refoulées mais parce qu'elles sont demeurées en deçà du travail de l'inconscient. S'éclaire alors la particularité sonore de ces deux rêves, identiques l'un à l'autre sauf pour ce que l'on pourrait communément désigner comme leur « bande-son ». Le mécanisme de régression du rêve n'en viendrait-il pas suppléer à ce manque d'organisation des traces pulsionnelles, en permettant un découpage spatial et temporel. Le rêve soigne les phénomènes élémentaires de la psychose en cela qu'il atteint ces traces premières et leur donne une armature. Il s'agit bien évidemment de parler ici du rêve en tant qu'il se dit, parce qu'il se raconte ou se dessine, ou les deux, dans un dispositif transférentiel.

A-t-il traité le vociférant disjoint de ces hallucinations par le rêve dans cette transition entre « Ombre de corps/Corps/Corps de traces » que nous avons fabriquée? Ce serait alors en constituant un autre de la trace,

un autre qui fabrique quelque chose de lui dans la cure, quelque chose comme un point d'origine qui ne soit plus un point de disparition.

Nous en étions là de nos échanges quand avec beaucoup d'amabilité il me prévint, un matin, qu'il me verrait plus tard, parce que là disait-il « J'ai rendez-vous avec mes voix ». « J'en ai pour un quart d'heure, attendez-moi, précisa-t-il ». Il me gratifia alors d'une confiance décisive. Cela faisait des mois que le système hallucinatoire où il était en-clos connaissait des signes d'un ébranlement décisif. S'il restait captif encore de bribes bien coupantes d'automatisme mental, ces voix, ces insultes encore hallucinées, ces mouvements imposés désertaient graduellement la partie droite de son visage, de sa bouche de ses oreilles. Ténues, irrégulières, puis décidées et maintenant opulentes, faisant pièce du côté droit à ces hallucinations persécutives qui s'étaient à gauche réfugiées, une voix, la mienne précise-t-il, tonnait et martelait « Douville vous dit vos gueules ».

Il dit encore des choses terribles et extraordinaires : « J'ai dormi. » Il faut que j'apprenne à me taire avec lui... J'essaie d'explorer et je lui dis comme ça : « Mais comment vous savez que vous avez dormi ? » « Je me suis réveillé. » me répond-il, alors, c'est simple comme une lapa-lissade ; non, ma curiosité reste en alerte au point que je m'enhardis à lui demander ce que cela lui fait d'être réveillé ? « Ça met un peu de couleurs aux murs », répond-il. Quatre heures après, un infirmier qui vient vers moi me dit : « Votre patient me rend complètement fou. Il respire les murs. » Alors, c'est vrai il respire la couleur. Pour une fois qu'il y en a un dans le pavillon qui apprécie qu'on ait repeint les murs Comment sait-il qu'il est réveillé ? Parce qu'il peut sentir les couleurs.

À quoi le rêve revient-il, à ce temps sans doute mythique pour le névrosé mais lesté d'un poids sidérant de réel dans la psychose où les mots et les choses étaient enchevêtrés et leur union illisible ? Ce temps réel où de telles noces étaient de jouissance, où des traces pulsionnelles ne seraient pas reprises par les opérations de meurtre de la chose, se confondant en une simultanéité. Plus encore et bien différemment que dans le travail névrotique du rêve, travail qui conditionne son interprétation, le bâti des pensées du rêve sont des états de corps ramené à la matière première des signes de perception. C'est la raison pour laquelle le travail avec de tels rêves, là où l'analyste sert d'appareil à penser (et non pas à influencer) permet d'atteindre ces zones opaques et confuses, à la fois trop fantomatiques et trop réelles, et à les organiser en pacifiant

la jouissance qui autrement sidère dans quelques états du délire et dans l'automatisme accablante des hallucinations.

Nous sommes alors contemporains du temps réel pour la psychose et pour nous mythique, ce temps primitif du pouvoir magique des mots et des images, mais à s'y engouffrer dans une morne contemplation des inventions de la psychose, nous oublierions trop vite que notre rôle ici est d'aller chercher ce qui est vivace dans le psychisme, ce qui cherchera à vider cette jouissance obscène et mortelle par le travail de la trace, de la fabrique de bords. Il s'agit bien de se porter là où le travail du rêve dans la psychose permet une transférence pour que s'effectue une permanence de quelques traces, de quelques effets de corps et de mots sur quoi le sujet peut prendre appui. Une direction, donc. Mais encore ne pouvons-nous pas enclorre la psychose dans un unique drame familial. Certes toute personne tente, avec son style, et l'appui de sa structure mais l'incertain aussi de ses orientations, à réparer les blessures premières de l'Autre, à le rendre habitable, proche, puissant et non plus tout puissant. Cela pour autant n'autorise en rien la réduction de la psychose à une seule folie parentale. Sans doute moins assujetti aux complexes familiaux la psychose, plus exactement la schizophrénie se fait-elle l'immense récupérateur et incubateur de ce qui va de travers dans les transmissions symboliques. Elle se fait sensible, et d'une sensibilité extrême, à toute la casse des dispositifs de transmission.

Le travail avec des patients psychotiques implique un abord raisonné de cette notion de Réel, là où il surgit dans la vie du sujet, dans ses symptômes, ses hallucinations, mais aussi dans l'espace de la cure. Ces irruptions du Réel peuvent prendre des figures destinées à empêcher l'angoisse de sidérer le sujet mais aussi destinées à appeler une forme de support ou d'appui, de dimension de présence chez le psychanalyste. C'est sans doute cela qui sidère chaque prise en charge au moment où elle peut commencer : une présence du vide qui est trouante, comme une forme de perception, sans aucune romance, de la déhiscence entre mots et affects. Il y a d'une part comme une massivité du corps et un débridement de petits objets, de petits riens, de petits fragments de rêves que le sujet collectionne et narre parfois avec un soin extrême. Un temps et un espace non orienté mais dans lequel il reste possible de précipiter une attente. En ce sens, la formule du transfert n'est pas, on l'aura compris, celle qui s'adresse au psychanalyste comme un sujet supposé savoir. Au contraire, et tout

comme avec des enfants autistes, si nous retirons l'impression qu'un travail psychanalytique est possible, si nous pensons qu'un sujet peut trouver sa version de séparation d'avec l'Autre, c'est bien aussi parce que le psychanalyste tient bon et se laisse suffisamment interroger par les inventions qu'élaborent ses patients en sa présence. C'est ainsi qu'il donne consistance à une forme d'adresse les moins persécutrice possible pour sujet psychotique.

Conclure de la sorte ne peut alors manquer de nous faire prendre position contre la destruction actuelle des lieux d'élaboration d'une pratique psychanalytique en institution de soins psychiatriques

Références bibliographiques

- Boukobza, D. La « lettre » du rêve. Toulouse, éres, Arcanes, 2012
- Chaboudez, G. *L'équation des rêves*, Paris, Denoël, 2000
- Freud, S ; « Lettre 112 à W. Fliess », Sigmund Freud, *Lettres à W. Fliess*, Paris PUF, 2006, p. 263-273
- Freud, S. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, 1915-1917, traduction française Paris, Gallimard, 1971
- Freud, S. « Complément métapsychologique à la doctrine du rêve » (1915-1917), in *Œuvres complètes, XIII*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988.
- Freud, S. « Constructions dans l'analyse » (1937), trad. E. R. Hawelka, U. Huber, J. Laplanche, in *Psychanalyse à l'Université*, 3, 11, 1978, in *Résultats, idées, problèmes, II*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985.
- Jones, E. *Le cauchemar*, Paris, Payot, 1973
- Lacan, J. *L'Angoisse*, Séminaire X (1962-1963), Paris, Le Seuil, 2004
- Séglas, J *Les troubles du langage chez les aliénés*, Rueff, Pans 1892

Travail du rêve, travail du deuil

TRAVAILLER AVEC DES PSYCHOTIQUES est l'une de ces professions « impossibles » dont parle Freud. Ce sont d'ailleurs plutôt des fonctions : « éduquer, gouverner, psychanalyser » ; tâches impossibles « parce que, écrit-il dans *Analyse terminée, Analyse interminable*, on peut y être sûr par avance de n'obtenir que des résultats insatisfaisants ». Freud aborde d'ailleurs dans ce texte des problèmes qui sont, si l'on peut dire, notre pain quotidien, en particulier, cette question – contenue dans le titre, dont ce n'est pas par hasard si sa traduction déchaîne les passions – cette question qu'en transposant un peu on pourrait formuler ainsi : Quand, et dans quelles conditions peut-on, sans trop de risque, cesser une prise en charge ? Étant bien entendu que rien ne peut garantir que la décision soit judicieuse.

Un travail sans filet

Contrairement à ce qu'une logique administrative voudrait nous faire croire, nos décisions, nos actes, notre choix de tel ou tel type de prise en charge ne relèvent pas d'une logique déductive type syllogisme (règle, cas, conclusion) dans laquelle, disposant d'une règle générale, il suffirait de l'appliquer au cas particulier pour obtenir le bon résultat.

• Danielle Roulot, psychiatre, psychanalyste à la clinique de La Borde, est co-auteur avec Jean Oury de *Dialogue à La Borde*, Paris Hermann, 2008 et *L'avec Schizophrénique*, Paris, Hermann, 2014.

Une version plus longue de ce texte est déjà parue dans son ouvrage *Paysage de l'impossible*, Éditions du champ social, 1999, coll. « Psychothérapie institutionnelle ».

C'est évidemment un peu tentant parce que ça permettrait d'éviter quelques problèmes de conscience.

Le degré d'indétermination dont je parle n'est donc pas de l'ordre du « général » que l'on pourrait rapprocher d'une logique des statistiques ou des probabilités, et dans laquelle il est possible d'estimer, pour tel type de patient, la probabilité avec laquelle tel facteur produira tel effet. Cette logique fonctionne, bien sûr (je pense en particulier à l'instauration du traitement chimiothérapeutique). Mais elle ne recouvre qu'une partie de l'indétermination de notre travail : nous nous retrouvons au contraire à chaque instant – qu'on soit infirmier ou médecin – devant une situation inédite, absolument nouvelle, que nous devons affronter dans une entière responsabilité, avant tout devant nous-même et sans garantie autre.

La tendance à se raccrocher à une école

C'est évidemment notre désir de maîtrise qui se trouve ici tenu en échec c'est-à-dire une dimension « moïque ». Il serait d'ailleurs intéressant de faire le catalogue des moyens qui visent à réduire cette dimension d'incertitude, et plus exactement à la dénier comme « vague » pour la recouvrir de l'uniforme du « général », et ce dans toutes les « tâches impossibles » dont parle Freud.

Par exemple, dans l'éducation Nationale, on ne parle plus d'éducation, mais d'instruction. L'obligation de suivre un « programme » à la lettre et dans un temps donné, l'existence d'inspecteurs qui « savent » ce que doit faire et ne pas faire un « bon » instituteur ou un « bon » professeur, et même jugent et notent le travail de tel ou tel sans avoir à tenir compte de « qui » sont les élèves qui reçoivent son enseignement, vont dans le sens de réduire l'indétermination à l'indéfini du « général ». Les analystes, pour leur part, ont de plus en plus tendance à s'accrocher à une méthode. Ce n'est pas par hasard si beaucoup de leurs regroupements s'appellent des « écoles ». Là aussi, c'est souvent l'analysant qui doit s'adapter à la technique de son analyste. Les « inadéquats » à cette technique s'appellent ici des « inanalysables ».

Le déni de l'indétermination

Quant à la difficulté de « gouverner », vous avez sans doute remarqué que depuis un certain temps la problématique de l'art de gouverner est reléguée au second plan. C'est un « bénéfice » du suffrage universel

que de l'avoir transformée en art de gagner des voix aux élections. Ce qui, là aussi, consiste à privilégier le « général ».

Dans le domaine de la psychiatrie, on assiste actuellement à des phénomènes de cet ordre. La machine à dénier l'indétermination pour en faire de l'indéfini de l'ordre du général est déjà bien en marche. Et puisqu'on est à l'heure de l'Europe, je voudrais vous apporter une petite information sur ce qui est mis en place actuellement en Allemagne. Un groupe de psychiatres tourangeaux (publics et privés) s'est « jumelé » avec un groupe de psychiatres d'une région de la Ruhr pour comparer leurs conditions de travail. Voici un petit aperçu de ce qui se pratique outre-Rhin en psychiatrie.

La rationalisation de la pratique psychiatrique en Allemagne

D'abord, d'une façon générale, un psychiatre ne peut pas dépasser le nombre de 3 consultations psychiatriques pour un même patient. Il n'est autorisé à le faire qu'à partir d'un diagnostic, et à partir de ce diagnostic, il peut alors effectuer un certain quantum de séances. Pour tel type de cas : 50 séances. Pour tel autre type de cas : 100 séances. Ensuite, pas question d'une 51^e ou d'une 101^e séance : le patient est légalement guéri. On voit bien que le dilemme posé par Freud : prise en charge terminée, prise en charge interminable, date du siècle dernier.

Logique du général et logique du vague

Alors, si j'étais un petit peu philosophe, je dirais qu'il y a une tendance étatique – et dont nous sommes un peu complices – à réduire à une logique du « général » ce qui est de l'ordre d'une logique du « vague » (je reprends ces notions de Charles Sanders Peirce).

Pour préciser un peu ce que ça veut dire, j'emprunte un exemple à Peirce. Puisqu'il s'agit de logique, il s'agit de propositions. Une phrase telle que « Philippe est sobre », peut s'entendre de deux façons. Dans la logique du général, elle signifie que « sobre » est une détermination de Philippe, qui le caractérise : la sobriété décrit (en partie) Philippe. Dans la logique du vague, dire que « Philippe est sobre » ne dit rien de l'état dans lequel il était hier, ou plutôt si – mais implicitement : l'assertion implique plutôt au contraire (c'est un des phénomènes étranges du langage) que la sobriété n'est pas son état habituel.

Le déplacement dans le travail psychanalytique

La distinction des deux logiques est de fait présente dans le langage. Par exemple, la contradictoire de « Philippe est sobre » est, dans le registre du général : « Philippe est alcoolique » ; dans le registre du vague, la contradictoire de « Philippe est sobre » est : « Philippe est ivre ».

Si maintenant je reprends mon titre : « Travail du deuil, travail du rêve », un autre degré d'indétermination apparaît. Et comme de cette indétermination-là, Peirce à ma connaissance ne parle pas, j'ai eu recours, pour l'introduire, à mes vieux souvenirs de physique. La notion de travail inclut un déplacement.

Ce déplacement, dans notre travail, quel est-t-il ? Eh bien, on en parle sans arrêt : avec « Machin », ça progresse ; « Truc », il régresse ; dans telle prise en charge, on fait du surplace, on piétine, on pédale dans la choucroute (ou dans le yaourt, ça dépend du goût de chacun). Ou au contraire : on a franchi un cap, on arrive à un tournant ; dans la prise en charge de Y, ça bouge en ce moment, ou ça n'avance pas, etc.

Quand on prend en charge quelqu'un, c'est bien pour qu'il n'en reste pas au même point que quand il arrive pour la première fois. C'est donc lui qui va devoir accomplir un certain parcours – c'est-à-dire effectuer un certain travail : travail du rêve, travail du deuil.

L'accompagnement du travail du patient

Nous, pendant que l'autre travaille, pendant qu'il accomplit un certain parcours, qu'est-ce qu'on fait ? Souvent, on dit qu'on l'accompagne. D'où l'expression d'« accompagnant » qu'on utilise parfois pour désigner un infirmier. Alors, si l'autre a bougé, s'il a pu « avancer un peu » et si on a réellement été son accompagnant, on a forcément bougé avec lui c'est-à-dire qu'on a, nous aussi, effectué un travail.

Étymologiquement, accompagner, ça veut dire qu'on partage le même pain. Mais le pain, c'est lui, le patient, qui le sort de sa musette. Autrement dit, c'est lui qui nous conduit sur ses itinéraires à lui. Et nous, bien sûr, on ne peut que le suivre (c'est d'ailleurs comme ça qu'on dit : qu'on « suit » quelqu'un). Donc, c'est lui qui nous y mène, et quelquefois même, il en profite pour nous mener en bateau. Il y en a même qui tentent de nous embarquer pour Cythère. Mais parfois aussi, il faut accompagner Orphée aux enfers.

Il nous conduit et nous l'orientons

Dans cet accompagnement, il y a quelque chose d'étrange. C'est lui, le patient, qui nous conduit, à travers les cercles plus ou moins vicieux de ses automatismes de répétition, au fil de ses associations, au gré de ses acting-out, ou au hasard de ses rencontres. C'est lui qui nous conduit, mais c'est pourtant nous, qui ne faisons que le suivre, qui devons lui permettre de s'orienter. Il nous promène dans son paysage, et c'est dans son propre paysage que nous le suivons, et c'est dans son propre paysage (le sien, pas le nôtre) que nous devons lui permettre de tracer son propre chemin – chemin-cheminant, dit le poète – chemin qu'il tracera en marchant.

Voilà qui amène un autre aspect de notre problème de l'indétermination. Car alors, on peut se demander : qui travaille ? Celui qui mène, ou celui qui suit ? L'aveugle, ou le paralytique ?

Je sais bien qu'il serait parfois tentant de se transformer en géomètre, de prendre une pelle et une pioche, et de tracer un chemin tout fait devant notre patient, en aplanissant les difficultés et en arrondissant les angles. Ou de se transformer en paysagiste dont la tâche serait de mettre de l'ordre dans ces fouillis, de tracer des allées, d'assainir les marécages, et de passer du désherbant partout, pour ensuite planter les arbres adéquats selon un modèle préétabli.

Mais nous ne sommes que des accompagnants et ces outils ne sont pas les nôtres.

Être ce géomètre ou ce paysagiste, c'est sans doute notre rêve. Je veux dire un fantasme toujours présent. Renoncer à être ce géomètre ou ce paysagiste, c'est en fait notre deuil de chaque jour.

Et, dans ce paysage qui est celui de l'autre, comment pouvons-nous prétendre lui permettre de s'orienter ? Avec quelle boussole ? Et à partir de quels points de repère ?

Un cas clinique me vient à l'esprit

Quand j'en arrive à une question qui m'embarrasse, j'ai un truc : je laisse un cas clinique me venir à l'esprit. C'est un « truc » qui généralement ne me fournit pas plus de réponse, mais qui a l'avantage de présenter autrement la question.

Alors, je fais ici comme pour moi, et je vais vous parler de Carole. Carole nous est adressée pour des épisodes dépressifs à répétition. À l'issue de sa quatrième hospitalisation en un an, le service qui habituellement la reçoit nous demande de la prendre en charge. Elle est suivie en psychothérapie depuis trois ans et prend scrupuleusement son traitement.

À son arrivée, je la trouve triste (triste plus que déprimée). Mais, surtout, elle présente une très grande difficulté à parler. Pourtant, on s'aperçoit vite que le « dire » (comme dirait Oury) fonctionne bien, et ça se manifeste partout ; dans ses contacts avec les malades, dans sa façon « juste ce qu'il faut » de se brancher sur les activités, d'utiliser les rouages de l'institution – c'est-à-dire partout ailleurs que dans la parole. Elle a de très bonnes relations avec l'ensemble de l'équipe. Mais elle ne peut rien dire d'elle. Ça ne passe pas la barrière des dents. C'est comme si le son de sa propre voix lui faisait peur. (Bizarre ! Sa passion, c'est le chant). Entre le dire et le dit, il y a une sorte de hiatus.

Mais quand même, elle parvient à m'en dire un tout petit peu plus sur elle qu'à toute autre personne de l'institution. Sa mère était mania-co-dépressive. Deux hommes avec qui elle a vécu se sont suicidés. Sa mère est décédée il y a quatre ans d'une T.S. (une de plus !) qui a « réussi ». Elle mettra beaucoup de temps à me dire que son père, professeur de langue, est un adepte de la secte de Gurdjieff, dont le temps libre tout entier est occupé par la lecture des œuvres du maître.

Voici donc ma petite séquence :

Carole vient à son entretien en me disant qu'elle ressent une forte angoisse. Ça a commencé la veille. Elle s'était souvenue d'un rêve très ancien : elle était debout, et des vers lui sortaient des mains. D'elle-même, elle situe ce rêve après le suicide de son premier ami.

Juste avant, elle avait pensé à sa mère. Une « image » s'était imposée à elle avec force : le souvenir d'une visite qu'elle avait faite à sa mère, après que sa mère ait été « sauvée » (l'expression est de Carole) d'une T.S. précédente. Ce qui domine dans son souvenir : le fait qu'elle-même, Carole, n'avait pas pu parler.

Quinze jours après, le même souvenir ressurgit avec force. Mais il apparaît alors que l'image semble bien en recouvrir une autre : celle de sa toute dernière visite à sa mère, qui, cette fois, est morte de sa T.S. (Dans les deux cas la mère avait ingéré des produits d'entretien).

Un souvenir personnel s'impose à moi

Au moment où l'image de la mère « morte » se découvre sous celle de la mère « sauvée », c'est un souvenir personnel qui s'impose à moi : celui de ma propre visite à mon père qui vient de mourir. L'image passe en un éclair, mais avec une très forte intensité. Mais en même temps, dans ce mouvement par lequel se révèle que l'image de la mère sauvée n'était que le voile de l'image de la mère morte, une évidence m'apparaît, presque comme une nécessité logique. Et je la communique à Carole, avant même de l'avoir vérifiée dans mes souvenirs.

Cette évidence, c'est que l'image de la mère sauvée – voile de la mère morte – s'est compulsivement imposée à Carole au cours de mes deux dernières absences.

Effectivement, je n'avais pas à vérifier dans la chronologie l'exactitude de ma certitude : Carole me dit qu'elle y avait déjà pensé.

Revenons à la logique du vague et à la logique du général

Il me faut maintenant préciser ces notions, dues à Peirce, de logique du vague et de logique du général, qui sont souvent assimilées l'une à l'autre (en tant que toutes deux sont des logiques de l'indéterminité partielle), mais qui, en réalité, s'opposent l'une à l'autre.

La logique du général est, en gros, celle du syllogisme et de la loi générale.

« Tout homme est mortel – Quel homme? – Celui que vous voulez, cet homme-là est mortel ».

La logique du général, c'est la logique de la psychiatrie de la Ruhr, dont je parlais tout à l'heure. « Tout névrosé est guéri en 100 séances – Quel névrosé? – N'importe lequel, celui que vous voulez, ce « n'importe lequel est guéri en 100 séances »

Pour Peirce, la logique du général n'obéit pas au principe du tiers exclu. Le principe du tiers exclu est ce qui pose l'alternative : ou bien ceci, ou bien cela, il n'y a pas de tiers. Il énonce que deux propositions contradictoires ne peuvent être fausses ensemble.

La logique du général, qui, par définition, échappe au principe du tiers exclu, permet par exemple de dire qu'un homme en général n'est ni un homme ni une femme. Car même si une femme est un

« non-homme », elle n'en tombe pas moins, du point de vue du général, sous la loi du « tout homme » qui, selon Socrate, la fait mortelle (tant pis pour moi!).

La logique du vague indique

La logique du vague, elle, est plutôt celle de l'oracle de Delphes : comme lui, « elle ne dévoile ni ne cèle, elle indique ». Et ce qu'elle indique prendra sens des événements qui surviennent. Par exemple, il y a de la logique du vague dans le *Praecox Gefühl* de Rümcke : le diagnostic de schizophrénie se fait en un instant, dit-il, et avec un peu d'expérience, on ne s'y trompe pas. Après, on peut toujours s'amuser à faire la liste des symptômes et, même, à la comparer à celle du DSM III. Mais l'acte diagnostique, il est dans ce premier moment de *Praecox Gefühl*, dans l'hypothèse abductive (Peirce) qui conclut « l'instant de voir » (Lacan).

« La logique du vague, dit Peirce, n'obéit pas au principe de non-contradiction. Le principe de non-contradiction énonce que deux propositions contradictoires ne peuvent être vraies ensemble » (alors que le principe du tiers exclu énonce que deux propositions contradictoires ne peuvent être fausses ensemble). Or, depuis Freud, on sait qu'il n'y a pas de négation dans l'Ich, et que deux « propositions » contradictoires peuvent y coexister sans se gêner le moins du monde. C'est-à-dire que l'Ich échappe au principe de non-contradiction. Sur ce plan au moins, la logique de l'Ich est une logique du vague, et les mécanismes à l'œuvre dans le processus primaire – les mécanismes de glissement de sens que constituent le déplacement et la condensation – sont des mécanismes de la logique du vague.

La mise en vague des pensées du rêve

D'une façon plus générale, il me semble que le « travail du rêve », et en particulier ce que Freud en désigne comme le dernier temps : l'élaboration secondaire (*Bearbeitung*), est un travail de « mise en vague » des pensées du rêve. Cette « mise en vague » permet de déjouer la censure. Par exemple, cette femme qui est ma mère devient, dans le contenu manifeste du rêve, une femme dont l'identité reste vague.

Le travail « sur » le rêve – son interprétation, de l'ordre du *Durcharbeitung* – va consister, à l'inverse, en un travail de détermination de ce « vague » que constitue le contenu manifeste présenté. Les éléments

de détermination seront apportés par une sorte « d'enquête », à partir du repérage des rêves diurnes, et surtout des associations libres.

Ce que je dis là du rêve me semble aussi vrai du contenu d'un rêve diurne ou d'un acting-out : leur interprétation consiste en un apport de détermination. Il est de la nature du vague d'être comme en « attente » de détermination, et que les déterminations lui soient apportées par des « indices » recueillis (la détermination dans le registre du général est, au contraire, laissée à l'arbitraire du choix du locuteur).

Mais on pourrait dire que l'analyse jungienne – d'un rêve par exemple – est une sorte de « traitement » du rêve, au sens où elle traite le vague comme du général.

Le travail du deuil

Le travail du deuil, quant à lui, est aussi un travail de détermination, mais dans un domaine plus précis : il va consister à déterminer ce qui est « mort », et ce qui est « vivant ». L'identification par incorporation dont parle Freud dans « Deuil et Mélancolie » revient à constituer un « vague » : à la fois mort et vivant. Et c'est sur ce vague (à la fois mort et vivant) que va s'exercer le travail de détermination. Ce qui équivaut d'ailleurs à un travail de délimitation (de « séparation ») de la personne propre et de son objet perdu, travail qui revient (je vais vite) à réintroduire le poinçon dans la formule du fantasme de Lacan.

Mais dans le deuil pathologique, on pourrait dire que ce qui était du vague (mort et vivant à la fois) est devenu du général – ce qui se marque cliniquement par le vécu d'un univers « mort-vivant » généralisé. En fait, on pourrait dire que dans le deuil pathologique, c'est la contradiction-même vie/mort qui s'est effacée, il n'y a plus ni vivant, ni mort, mais une sorte de moyen terme indéfini « mort-vivant » qu'on pourrait écrire en un seul mot.

Après la mort de sa mère, pendant plusieurs mois, Carole a présenté des accès d'une étrange compulsion : celle d'aller déterrer le cercueil de sa mère (elle ne peut préciser plus avant dans quelle intention). Ne peut-on pas voir dans ce symptôme le désir de situer – au moins spatialement – le territoire du « mort » pour tenter de le délimiter ? Plus profondément, ne s'agissait-il pas pour elle de trouver un point de « mort sans vie aucune » qui lui aurait permis de restituer la contradiction vie/mort ?

Un point de pure mort, situé dans l'univers comme point exclu de la vie, qui lui aurait permis de construire un espace de vie?

Ce mouvement de définition d'un point comme : exclu, hors de, extérieur, est la condition de possibilité d'existence d'une structure.

On pourrait donc dire que dans le travail du deuil « normal », il s'agit de déterminer, de délimiter l'espace du mort et l'espace du vivant dans ce qui apparaît comme un « compossible » : mort et vivant à la fois. C'est-à-dire que la contradiction mort/vie est maintenue, et le travail du deuil va consister à réintroduire le principe de non-contradiction dans ce vague « mort et vivant »

Mais dans le deuil pathologique, c'est la contradiction même vie/mort qui s'est effacée au profit d'un moyen terme qui envahit tout l'univers. Le deuil pathologique étant bascule dans le général, le risque est qu'y fasse irruption le principe du tiers-exclu : ou bien tout est vie, ou bien tout est mort. Ou bien l'objet est « maintenu en vie » (délire), ou bien le sujet va suivre son objet dans la mort (suicide).

L'impossible de notre travail

Ici, une petite pause pour faire le point sur les différents degrés d'indéterminité que j'ai essayé de dégager, et qui constituent, bien sûr – et c'est pour cela que j'en parle ici – autant d'aspects de « l'impossible » de notre travail.

Un premier niveau d'indétermination introduisait le vague là où la logique du général pose la série des conduites à tenir (C.A.T., en abrégé). Ce premier niveau recouvre ce qu'Oury appelle la problématique du « décisoire ».

Un second niveau d'indétermination posait du « vague » là où règne classiquement le couple contradictoire agent-patient.

En même temps, cette problématique du « qui travaille? », en mettant l'accent sur la notion de parcours, introduisait un troisième niveau d'indétermination : si le patient n'en est pas resté au même point, cela implique qu'après, il n'est plus pareil qu'avant (ce en quoi la psychiatrie s'oppose à la médecine). Mais notre problème, c'est que, si on perçoit plus ou moins d'où il part, on ne sait jamais au départ où il va arriver (en arriver). Et pour comble, il n'y a pas même de ligne d'arrivée! C'est à nous de déterminer à quel moment le parcours peut cesser.

L'indéterminé dans le transfert

Il y a un dernier degré d'indétermination dont je voudrais encore parler – et bien sûr, vous avez déjà deviné qu'il est lui aussi de l'ordre du vague et non de l'ordre du général – c'est ce qu'on pourrait appeler l'indéterminé dans le transfert.

La contradiction est ici celle du transfert dit « positif » et du transfert dit « négatif » – laquelle est l'expression dans le transfert de ce que Freud appelle « conflit ambivalentiel » entre l'amour et la haine. Le terme d'« hainamour » utilisé par Lacan est, typiquement, un terme « vague » en ce qu'il rassemble deux contradictoires.

Il paraît que la nature a horreur du vide, mais il semble bien que la nature humaine, elle, ait horreur du vague. C'est pour cela que le vague, l'hainamour, explose parfois sous l'insistance du principe de non-contradiction, et devient « conflit ambivalentiel », source de symptôme dans la névrose. En tant qu'il est « compromis symptomatique » – c'est-à-dire un moyen terme – le symptôme n'est pas de l'ordre du vague, mais de l'ordre du général : il vient masquer le tranchant discordantiel de la contradiction – qu'il maintient comme telle cependant.

Comment éviter le transfert massif d'un schizophrène ?

Mais il peut arriver que le « conflit ambivalentiel » soit si intolérable qu'il passe tout entier dans le registre du général : c'est la contradiction elle-même qui s'efface au profit d'un « ni amour ni haine », c'est-à-dire de l'indifférence affective. (On peut noter que le « ni-ni » propre au général est la formule par laquelle Lacan caractérise la position de l'aliénation). Là aussi, l'indifférence affective ne cède que sous la pression du principe du tiers exclu, et on se retrouve dans une situation de « ou bien, ou bien » : ou bien l'amour absolu, ou bien la haine sans nuance. C'est ce qu'on appelle le transfert massif : la précipitation dans l'un des termes de l'alternative ne peut se faire qu'au prix de la « forclusion » de l'autre terme de cette alternative, ce qui correspond à une dissociation (au sens de G. Pankow : la partie, peut-on dire, se prend pour le tout), il ne peut plus y avoir de dialectique entre la partie et le tout. C'est bien pour éviter ce transfert massif – qui va dans le même sens que la dissociation psychotique, et vient même l'amplifier que, depuis déjà un certain temps, quelques-uns se sont aperçus qu'il était préférable de se mettre à plusieurs pour soigner un schizophrène.

La multiplicité des points d'investissement (points de transfert, tantôt positifs, tantôt négatifs) permet au moins de ne pas davantage dissocier le sujet (C'est un paradoxe apparent, il faudrait là se reporter à la notion de « transfert dissocié » de J. Oury).

Le clivage de transfert

Ce qui est curieux par contre, c'est la résistance que nous apportons à réfléchir à la façon dont le conflit ambivalentiel va s'exprimer dans le transfert névrotique. Vous connaissez tous de ces patients qui, dans une équipe, élisent, si je peux dire, deux soignants : un bon et un mauvais – qu'ils opposent l'un à l'autre. Mieux vaut se dépêcher de reconnaître un « transfert clivé » avant que le bon et le mauvais soignants ne s'étripent dans la réunion dite « de synthèse », parce que, bien sûr, chacun d'eux a tendance à penser que c'est dans sa personne et dans son narcissisme de soignant qu'il est gratifié ou attaqué. C'est-à-dire que si on ne pointe pas tout de suite le « clivage du transfert », c'est l'équipe qui risque de se cliver. À moins que, voyant le danger, l'équipe ne dénonce ce qu'elle considère comme un piège dû à la perversion du patient, coupable de vouloir « foutre la merde » dans l'équipe.

En dirigeant l'amour et la haine sur deux « objets » distincts, notre névrosé s'est « débarrassé » de son conflit. Il peut donc alors se passer de son compromis symptomatique. Et d'ailleurs, c'est fou ce qu'il va bien, un vrai miracle ! Mais, effectivement, c'est d'une manière folle qu'il va bien, parce que le clivage entre les deux objets de transfert correspond en fait à un « clivage du moi » du patient. Et si nous pensons alors que « son état ne nécessite plus une hospitalisation », nous agissons d'une manière plus folle encore : c'est que nous prenons son clivage pour un état d'équilibre ! La variante la plus habituelle d'un tel « clivage » du transfert (qui correspond donc en fait à un clivage du « moi » du patient – d'où l'aspect « perversoïde » du phénomène) est naturellement l'opposition du « bon thérapeute » à la « mauvaise équipe ». Alors, si l'on oublie que l'hostilité à l'égard de l'équipe n'est que « l'envers » du transfert positif à l'égard du thérapeute, la prise en charge psychothérapeutique individuelle à l'intérieur de l'institution (ou d'une équipe) devient impraticable et dangereuse : l'hostilité du patient envers l'équipe se manifeste d'autant plus que l'amour de transfert qui soutient le travail psychothérapeutique s'accroît. Le thérapeute est satisfait de lui-même et du travail effectué par « son »

patient, mais l'équipe maltraitée, parfois même insultée, se défend en retournant l'hostilité qu'elle reçoit du patient en hostilité envers le psychothérapeute. Le « conflit ambivalentiel » du patient s'est transformé en conflit à l'intérieur de l'équipe. Ça se solde souvent par un abandon forcé de la prise en charge individuelle, et quelquefois par une dépression du thérapeute, dont le travail, se plaint-il, n'a pas été compris par une équipe bornée. Ou par la décision implicite de l'équipe de se désintéresser du « choucho » du thérapeute qui le « soutient » contre elle, ce qui induit ou renforce de fait le comportement hyperprotecteur du thérapeute (On a alors reproduit ce que Schindler appelle: position w). On a alors parfaitement reconstruit la situation pathogène classique pour laquelle « un éloignement du milieu familial » avait été préconisé.

Alors, si on n'est pas capable, collectivement, de reconnaître à l'opposition bon-mauvais mise en acte par le patient, une seule et même nature transférentielle, si l'on n'est pas capable d'y reconnaître un clivage du transfert – c'est -à-dire un clivage du moi – si l'on n'est pas capable de repérer que l'accentuation de ce clivage correspond en fait à une accentuation des « résistances de transfert » (Freud), il vaut mieux se rallier à la position de ceux qui proclament que la prise en charge individuelle en institution est impossible, voire même dangereuse.

Le praticable de l'institutionnel

Par contre, si ce clivage est interprété (et à l'intérieur de l'ensemble de l'équipe, et, d'une certaine façon, au patient lui-même), une prise en charge individuelle devient possible, je dirais même que parfois elle est nécessaire. Nécessaire, parce que ces personnes qui « foutent la merde » dans l'équipe n'ont souvent pas la possibilité de jouer autrement leur conflit. Je pense à tel ou tel hospitalisé après une ou deux – voire trois – « tentatives de psychothérapie », qu'une forte composante négative (ou négativiste) du transfert a, à chaque fois, fait échouer. On peut toujours parler de négativisme, de compulsion de répétition, de névrose d'échec (et il nous en arrive de plus en plus, de névrosés!) simplement, pas plus que dans leur existence, ces personnes n'ont pu soutenir leur « conflit ambivalentiel » dans leur relation au thérapeute. L'institution – ou si l'on préfère, l'institutionnel – vient leur offrir une scène (un « praticable » dirait J. Oury) où le mettre en acte. À la coupure existentielle classique: vie fantasmatique intense/relations dans la réalité appauvries ou nulles, succède

alors un clivage : investissement intense de l'espace psychothérapique duel/mépris et dédain pour la vie institutionnelle – ce que, naturellement, l'équipe responsable du club a tendance à vivre comme attitude « aristocratique ».

Et ce qui se passe, trop souvent, c'est qu'au clivage du moi du patient vient répondre en écho – en spéculaire, si vous préférez – un contre-transfert clivé, qui clive un peu plus le patient.

Un seul remède : la réunion de constellation qui, à travers le repérage du fait que l'opposition bon/mauvais n'est que l'expression d'un transfert clivé (c'est-à-dire ne s'adresse pas à tel ou tel en tant que personne), peut remettre au premier plan la problématique du clivage du patient, clivage qui n'est que la mise en œuvre d'un évitement de son conflit (ce conflit qui est – faut-il le rappeler ? – ce pourquoi nous l'avons pris en charge).

La réunion de constellation, en « agitant le contre-transfert » comme dit F. Tosquelles, permet de ne pas « geler » le clivage du patient, en « déclivant » le contre-transfert qu'il reçoit en miroir. Autrement dit, la réunion de constellation est une machine à fabriquer du vague.

On pourrait d'ailleurs s'interroger sur le fait que nous répondons si facilement « en miroir » au transfert clivé du patient : ne s'agirait-il pas là d'une expression de notre propre « conflit ambivalentiel » vis-à-vis de nos patients ?

Des résultats qui restent insatisfaisants

C'est qu'il n'est pas facile de se tenir dans cette « tâche impossible », dans laquelle « on peut être sûr par avance de n'obtenir que des résultats insatisfaisants ». Le sens premier de « insatisfaisant » est : « qui ne répond pas au résultat attendu » (travail du rêve, travail du deuil). Le sens le plus courant est : « dont on n'a pas retiré de satisfaction ». Non seulement les manifestations de gratitude ne sont pas si fréquentes (ça, ce n'est pas particulier à la psychiatrie), non seulement nous devons nous en méfier (n'est-ce pas une « résistance de transfert » ?), mais, par-dessus le marché, quand elles existent, elles doivent être rapportées au transfert : ce n'est pas à nous en tant que personne qu'elles s'adressent. Un autre aspect de cet « Impossible » de notre tâche, c'est celui que j'ai essayé de développer ici : nous travaillons dans une logique du vague (celle d'une indéterminité partielle), non dans une

logique du général qui nous assurerait une « maîtrise ». Nous nous trouvons donc dans cette difficile situation d'avoir à renoncer par avance à la satisfaction narcissique légitime d'être « gratifié », mais aussi à cette satisfaction narcissique personnelle d'être content d'avoir bien fait. On ne peut jamais être certain d'avoir pris la bonne décision. Et même lorsqu'elle s'avère avoir été judicieuse, on n'est jamais sûr de ce qui va suivre. Cette insoutenable situation est absolument spécifique du travail en psychiatrie. Ce qui n'est pas sans effets. Parce que, cette satisfaction narcissique de laquelle il nous faut faire le deuil, nous ne pouvons pourtant pas y renoncer. Alors, nous allons essayer de la trouver ailleurs.

Ça s'appelle un déplacement. S'il y a refoulement (ça arrive), ça va être forcément au prix d'un compromis symptomatique: clivage bons-mauvais malades, ou bien, le plus souvent, l'équipe entière se déprime. Ou pire: on va se désintéresser de ce qu'on fait: si on ne s'investit pas, l'aspiration à la gratification narcissique sera tout de même moins forte. Ou encore, l'acting-out: dans l'établissement d'une relation duelle privilégiée gratifiante.

Donc, dans le meilleur des cas, il y aura déplacement, et la gratification, on va l'attendre d'ailleurs. Parfois, pour être plus sûr, on se la décernera soi-même (« Nous on est les meilleurs. Il n'y a que notre façon de travailler qui soit la bonne »). Ou on se fera une vitrine dans laquelle on pourra se regarder – en essayant d'oublier l'arrière-boutique (pour ne pas dire les bas-fonds). Ça, c'est plutôt un clivage. D'autres fois, plus modestement, on se contentera d'être conforté en se conformant à ce que le ministère ou les médias disent être la « bonne » psychiatrie.

La demande de reconnaissance dans les équipes

Mais je dirai que cette aspiration s'exprime, avant tout, à travers la souffrance, souvent explicite dans les équipes, de ne pas se sentir « reconnu » ou suffisamment « gratifié » par le médecin. Il est nécessaire de l'entendre parce qu'il est nécessaire de la travailler. Si cette demande n'est pas prise en compte, l'aspiration peut devenir revendication, quasi paranoïaque (persécution), ou bien elle fabriquera un de ces compromis symptomatiques dont je parlais plus haut. Si elle est prise au pied de la lettre, il est évident qu'elle va renforcer la hiérarchie, la dépendance, et constituer un facteur d'aliénation.

C'est pourquoi je crois qu'il faut insister sur le fait que cette demande doit être prise en compte – mais pour être travaillée, pour être rapportée à cet « impossible » constitutif de notre travail avec les psychotiques.

Car si cet « impossible » n'est pas au cœur de notre réflexion, des mécanismes de défense et d'évitement se développent rapidement, à la fois personnels et collectifs – ce qui, venant barrer notre désir, risque encore, plus ou moins consciemment, de rajouter à notre insatisfaction.

Travail du rêve et neurophysiologie du sommeil

LE DÉSIR, C'EST L'HOMME EN « *avent* » de lui-même. Ce mouvement vers l'avent se joue de façon scénique et dramatique. J'emprunte délibérément ce terme à la liturgie chrétienne afin de rendre compte de la temporalité spécifique de l'activité onirique. L'avent, c'est en effet ramener la chose à-venir au présent, et ce depuis un passé qui n'a de cesse de se moduler au présent. « Le rêve, disait Freud, refoule l'optatif et le remplace par un simple présent »¹. Seul le jeu narratif du rêve en tant qu'intrigue est en mesure de mettre en avant le désir. Si l'homme se met en « *avent* » de lui-même, ce dédoublement n'est pas pour autant un miroir dans lequel il ne verrait que lui-même. L'avent est la division subjective dont l'agent est un autre que moi-même. Cette altérité est la dialectique du même et du différent. Le « je est un autre », un autre qui a partie liée à l'histoire, à la culture et à la société et qui se pérennise au travers des individus sans se réduire à eux seuls. Le rêve est la diction de l'Autre grâce à laquelle le sujet se laisse raconter histoires et fictions, alimentées certes par son passé, mais jouées du point de vue de son avenir mis au présent.

1. Freud, S., *Œuvres Complètes*, vol. IV, Presses Universitaires de France, 2003, p. 587.

• Kéramat Movallali est psychologue clinicien et psychanalyste dans les Yvelines. Il a exercé à l'hôpital de Meulan les Mureaux et auprès des équipes mobiles en soins palliatifs. Auteur du livre *Contributions à la clinique du rêve* (L'Harmattan, 2007).

Dans le rêve, le sujet « s'imité » (*mimesis*) lui-même tel qu'il aura été. Mais revenu de ce futur antérieur, il se révèle à lui-même comme l'Autre. La narration onirique se constitue en tierce afin de me dévoiler l'Autre à moi-même. Ainsi est-elle à la fois béance et déchirure. La trame narrative du rêve est en effet « un bas reprisé » (Hegel), animée de vives dissensions dialectiques. Elle est la distance qui me sépare de l'Autre et qui me raconte ma propre histoire telle qu'elle serait advenue dans « un présent futur ».

On peut objecter que l'intrigue du rêve est ce qui résulte de *l'élaboration secondaire* dont parle Freud². Le travail du rêve (*Traumarbeit*) est l'ensemble de rajouts et de déformations qui surviennent dans l'après-coup du *récit* du rêve. Ils lui donnent une apparence de bizarrerie ou d'incongruité. Mais il ne faut pas perdre de vue que la parole n'est pas un simple moyen de communication. *L'homme vit dans le besoin impératif de se conter et de se raconter à l'Autre*. Le désir ne peut être véhiculé et mis en mouvement que par l'intrigue. Sans celle-ci, il se réduirait au discours rationnel et dépourvu d'élan pulsionnel.

Quand le cerveau rêve

Rêver est-il un acte ou un état? Procède-t-il d'une activité des neurones cérébraux, hasardeuse et sans conséquence? Ou provient-il d'un ordre cérébral supérieur? Est-il avéré que son déclenchement est dû au tronc cérébral comme le suggèrent les recherches menées en France par Michel Jouvet? Le tronc cérébral est la partie la plus archaïque du cerveau appelé d'ailleurs reptilien. Faut-il en conclure que le rêve relève lui aussi de cet état archaïque?

C'est en 1953 que Kleitman et Aserinsky ont publié leurs recherches sur le sommeil. Les enregistrements électro-oculographiques (EOG) et électroencéphalographiques (EEG) faisaient état d'une corrélation entre les mouvements rapides des yeux (*Rapid Eye Movements*, REM) et un épisode particulier lors du sommeil pendant lequel l'activité cérébrale battait son plein, engendrant un état onirique au moins équivalent en intensité à l'état de veille. Les résultats suggéraient que

2. Cf. Freud, S., *L'interprétation des rêves*, Meyerson (trad.), PUF, 1966, ch. VI.

le REM était la phase pendant laquelle survenait le rêve avec toutes ses caractéristiques d'incongruité et de bizarrerie. Les rêves survenus pendant d'autres phases dites NON-REM semblaient plus proches des préoccupations et réflexions en état de veille.

Dès lors, les laboratoires de neurophysiologie fleurissants partout dans le monde se mirent à approfondir les recherches sur le sommeil paradoxal (REM). L'équivalence établie entre celui-ci et le rêve occupa le devant de la scène, et ce, au détriment des recherches sur le sommeil non – paradoxal appelé NREM. McCarley et Hobson comptent parmi les partisans les plus déterminés de cette assimilation. Ce courant de pensée se distingue par une farouche opposition à la théorie freudienne. En témoigne l'article célèbre de McCarley et Hobson publié en 1977³ sur *Esquisse d'une psychologie scientifique*, manuscrit de Freud écrit en 1895 à l'attention de Fliess et publié en 1950 par les soins d'Ernst Kris.

McCarley écrit « la thèse de cet article consiste à démontrer que l'on ferait mieux de considérer les rêves comme autant de phénomènes transparents émanant d'un état cérébral et que contrairement à la théorie freudienne ils ne sont pas destinés à déguiser les désirs refoulés »⁴. Dès lors, le rêve est principalement assimilé au sommeil, lequel est un état cérébral spécifique. Cette principale idée put donner lieu à la théorie appelée *activation-synthèse*. Selon celle-ci, le tronc cérébral (activité PGO), fort de son fonctionnement neuronal au cours du sommeil paradoxal, envoie des stimuli de tous genres au cerveau antérieur, lequel, suivant son état psychique du moment et son histoire passée, tente de les intégrer en les « habillant » dans un registre narratif et souvent plein d'intrigues incongrues. Grâce à l'activité PGO déclenchée au tronc cérébral, la rétine est fort stimulée et produit des mouvements rapides des yeux. Ces mouvements sont dirigés vers le thalamus qui reçoit en même temps des stimulations venant du tronc cérébral. C'est alors que le thalamus, pris entre les deux types d'activa-

3. McCarley, R.W. et Hobson, J.A., « The neurological origins of psychoanalytic dream theory », *Am.J.Psychiat.* 134,11 : 1211-1221, 1977.

4. McCarley, R.W., « Dreams : disguise of forbidden wishes or transparent reflections of a distinct brain state », *Annals of New York Academy of Sciences*.

tion (le tronc cérébral et la rétine), joue son rôle de relais en activant les parties supérieures du cortex. Dès lors, celui-ci tente de donner forme et consistance aux stimuli reçus en les intégrant sous forme de rêves.

McCarley, donne l'exemple d'un rêve qui illustre, selon lui, les sensations vestibulaires, c'est-à-dire liées à l'oreille interne responsable de l'équilibre du corps. Nous empruntons le récit du rêve à la traduction française du livre de Hobson, *Le Cerveau rêvant* :

Je tournais, mon corps tournoyait sur lui-même. Les artistes du cirque mettaient un mors à leurs chevaux et ils commençaient à tourner. Le trapèze tournoyait ainsi. Les mains sur des côtés, mais rien ne me touche. Je suis tel que la nature m'a fait et je tourne à 45 tours par minute. Avais un grand trou au milieu de la tête. Tourne, tourne et tourne. En orbite en même temps. Orbite autour de quoi, j'ignore. Que ça s'arrête une seconde, cette toupie⁵.

McCarley commente le rêve. Il écrit : « Bien sûr ce rêve, comme tant d'autres de la même série, n'était pas l'œuvre d'hommes de cirque ou d'astronautes pour lesquels ce genre de sensations vestibulaires fortes fait partie de leur expérience quotidienne. Il provenait plutôt des étudiants, qui passent le plus clair de leur temps à étudier en ayant les pieds sur terre. Le modèle activation-synthèse, poursuit McCarley, soutient que c'est la présence de l'activation des systèmes sensoriels, ici le système vestibulaire, qui fournit le matériel sensoriel de base lors du sommeil paradoxal. Et ceci avec la synthèse individuelle de la personne qui, de la meilleure façon, mélange ces sensations à son état actuel et à son histoire passée⁶ ».

La continuité entre sommeil et rêve, telle qu'elle est avancée par la théorie activation-synthèse, est en opposition avec la théorie freudienne. Selon cette dernière, le sommeil et le rêve sont dans une complémentarité conflictuelle. Le rêve n'est gardien du sommeil que dans la mesure où il est menacé par ce dernier. La proximité temporelle et fonctionnelle entre sommeil paradoxal et réveil en est une

5. Hobson, J.A., *Le Cerveau rêvant*, Gallimard, 1988, p.299-300.

6. McCarley, Robert, W., « Dreams: disguise of forbidden wishes or transparent reflections of a district brain state », *op. cit.*

confirmation. Le sommeil paradoxal, cela veut dire que nous ne rêvons que presque éveillés. À ce propos, Freud écrit : « Goblott, pensant probablement au rêve de la guillotine de Maury, a voulu démontrer que le rêve ne dure que pendant la période de transition entre le sommeil et le réveil. C'est là, s'exclame Freud, une idée très séduisante, il nous faut un moment pour nous réveiller, c'est le moment du rêve. On suppose que la dernière image du rêve est si forte qu'elle nécessite le réveil. Mais sa force vient en réalité de ce qu'elle est si proche du réveil : un rêve, c'est un réveil qui commence »⁷.

À l'encontre de la théorie activation-synthèse

À l'exact opposé de l'hypothèse activation-synthèse se situe la théorie du neurophysiologiste britannique Marc Solms. Sans doute est-il l'un des rares scientifiques à différencier nettement rêve et sommeil. « Le modèle activation-synthèse est, écrit-il, un modèle autoritaire en neurologie du rêve, qui conçoit celui-ci à partir de la physiologie du tronc cérébral et comme passivement synthétisé par le cerveau antérieur »⁸. Solms s'étonne que l'on attribue tous les phénomènes oniriques à l'arrêt de transmission aminergique due à la libération par le tronc cérébral de l'acétylcholine. Selon la théorie activation-synthèse, le déclenchement du sommeil paradoxal est en effet un système purement mécanique (*on/off*) s'opérant à l'aide des neurotransmetteurs chimiques.

Solms conteste l'équivalence entre le sommeil paradoxal et le rêve. Il en veut pour preuve l'absence d'activité onirique parfois attestée au cours du sommeil paradoxal et la survenue de celui-ci en dehors de toute activité de rêve⁹. Les auteurs, y compris Hobson, conviennent que certains rêves survenus lors du sommeil non-paradoxal (NREM) se confondent, quant à leur contenu, avec ceux se formant pendant le sommeil paradoxal. Solms conclut : « Si l'on admet le fait que les

7. *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 489.

8. Solms, M., « Dreaming and REM sleep are controlled by different brain mechanisms, Behavioral and Brain Sciences », 23 (6).

9. Cf. Vogel, G., An alternative view of the neurobiology of dreaming, American journal of psychiatry, 135, 1978.

rêves NREM occupent approximativement 75 % du temps total du rêve, cela implique en gros qu'un quart de l'ensemble des rêves du type paradoxal (REM-like) survient en dehors du sommeil REM »¹⁰. Solms cite plusieurs recherches qui démontrent que chez cinquante à soixante-dix pour cent des sujets réveillés pendant le début du sommeil (*sleep on set*), c'est-à-dire au cours de la première phase de sommeil non paradoxal, on constate que le récit du rêve ne diffère pas, excepté sa durée, de celui du sommeil paradoxal. Il cite un écrit de Hobson lui-même daté de 1992 dans lequel celui-ci abandonne l'idée que tous les rêves puissent survenir grâce au déclenchement du tronc cérébral. « Ce revirement dans la théorie dominante, note Solms, est presque passé inaperçu ». Et il précise que malgré ce revirement, Hobson a continué de soutenir l'idée que les rêves sont engendrés par les mécanismes du système pontique du tronc cérébral, à ceci près que Hobson a déplacé son argumentation. Il met à présent l'accent sur le lien anatomique entre le rêve et le tronc cérébral pontique.

Solms démontre avec force que la vérification de la corrélation entre rêve et sommeil paradoxal chez l'animal à l'aide de l'ablation des différentes parties du tronc cérébral est chose impossible. En effet, nous n'avons pas accès à l'activité onirique de l'animal. En revanche, il cite maintes recherches concernant les différentes sortes de lésion au niveau du cerveau chez l'homme faisant état de l'absence de rêve. « Dans le modèle activation-synthèse, écrit Solms, l'imagerie du rêve était attribuée à une synthèse non spécifique du cerveau antérieur déclenchée par des impulsions chaotiques du tronc cérébral [...] les études clinico-anatomiques, tout comme les recherches menées au sujet de l'imagerie fonctionnelle, suggèrent que rêver implique une activité concertée d'un groupe hautement spécifique de structures du cerveau antérieur »¹¹. Les recherches menées par Solms, sa solide documentation et son ferme appui sur un nombre considérable d'autres recherches apportent dès lors un démenti formel à la thèse activation-synthèse concernant l'assimilation automatique du rêve au sommeil paradoxal. L'étroite relation établie par les chercheurs depuis

10. Solms, M., « Dreaming and REM sleep are controlled by different brain mechanisms, Behavioral and Brain Sciences », *op. cit.*

11. *Ibid.*

cinquante ans dans le monde entier entre les mouvements rapides des yeux (REM) et le rêve semble à présent ébranlée. Aserinsky, qui débuta les recherches REM, faisait lui-même remarquer en 1965 que « les mouvements oculaires rapides n'accompagnaient pas nécessairement le sommeil paradoxal. Ils n'occupaient que 25 % des phases propices aux rêves¹² ».

Les recherches originales de Rodolfo Llinás¹³ ont le mérite d'avoir écarté les présupposés ininterrogés du cognitivisme. Pour Llinás, le cerveau est doté d'un mode de fonctionnement endogène et autoréférentiel, proche du système intrapsychique dont on qualifie la psychanalyse. Dès lors, le cerveau n'est plus un réceptacle passif face au monde extérieur. Il est, au contraire, dans une affinité structurelle avec ce dernier. Bien que déconnecté des stimuli sensoriels lors du sommeil, il possède une activité encore plus accrue à ce stade. À noter que l'activité cellulaire projetée depuis le cortex vers le thalamus est supérieure à celle se projetant depuis celui-ci vers le cortex. Cela confirme l'importance du système autoréférentiel de l'encéphale par rapport aux données sensorielles qui, quant à elles, sont réceptionnées par le relais qu'est le thalamus avant de parvenir aux structures corticales.

Llinás identifie cette permanence d'activité cérébrale entre le thalamus et le cortex à ce que l'on appelle communément l'état de conscience. Celui-ci pourrait atteindre un degré supérieur lors du sommeil paradoxal. La conscience éveillée ne diffère pas fondamentalement du sommeil, à ceci près qu'elle est modifiée par l'inactivation du système sensoriel. En revanche, la mémoire et l'attention battent leur plein pendant le sommeil paradoxal. Nous retrouvons là les caractéristiques que la psychanalyse a toujours reconnues au fonctionnement des motions inconscientes lors du rêve. Seule la bourrasque cérébrale décrite par Llinás, à savoir l'état accru de conscience lors du sommeil, serait à même de rendre compte de la formidable complexité de l'activité onirique mise en avant par la découverte de l'inconscient.

12. Aserinsky, « E., Brain wave pattern during the rapid eye movement period of sleep », *The psychologist*, 1965, 8.

13. Llinás, R. et Paré, D., « Of dreaming and wakefulness », *Neuroscience*, vol. 44, No. 3, p. 521-535, 1991.

Les mécanismes du sommeil, une nouvelle approche

Qualifier le rêve de sommeil paradoxal, cela veut dire que rêve et sommeil sont par définition dans un rapport d'opposition. Le sommeil est un temps de repos tandis que le rêve témoigne, bien au contraire, d'une intense activité cérébrale mettant en branle la quasi-totalité de l'encéphale. La coïncidence du rêve et du sommeil ne peut, dès lors, relever que du paradoxe.

Nous savons que le paradoxe fait, pour Freud, partie intégrante de la pulsion. Étant une force constante, la pulsion tend, selon la loi dite d'inertie, à revenir au niveau zéro de son excitation. Peut-on assigner au rêve, à cette haute activité cérébrale lors du sommeil, la même fonction paradoxale consistant à réduire au minimum la tension qui croît pourtant grâce à son occurrence ?

Le rêve est le lieu privilégié des motions pulsionnelles dans la mesure où il est le paradigme de ce qui caractérise la pulsion. En témoigne le ratage de l'objet qui s'avère constant dans le rêve. L'impossibilité d'atteindre le but pulsionnel en est une autre caractéristique. Cette impossibilité se manifeste par le genre de contournement de l'objet propre au rêve. Le leurre dont est investi l'objet pulsionnel remplit à merveille sa fonction lors de l'activité onirique. Dans son circuit fermé, la pulsion commence son trajet depuis sa source somatique appelée zone érogène pour aboutir à son point final que Lacan désigne par le terme anglais *goal*. La boucle ou le circuit fermé de la pulsion engendre son fameux mouvement de va-et-vient autour de son objet. À chaque tour, le but de la satisfaction n'est pas atteint, mais manqué (*goal*), d'où son départ toujours renouvelé. « Penchons-nous, dit Lacan, sur ce terme de but, et sur les deux sens qu'il peut présenter. Pour les différencier, j'ai choisi ici de les noter dans une langue où ils sont particulièrement expressifs, l'anglais *Aim* – quelqu'un que vous chargez d'une mission, ça ne veut pas dire par quel chemin il doit passer. The *aim*, c'est le trajet. Le but a une autre forme, qui est le *goal*, ça n'est pas non plus dans le tir à l'arc, le but, ça n'est pas l'oiseau que vous abattez, c'est d'avoir manqué le coup et par là

atteint votre but »¹⁴. Ce circuit fermé désigne ce que Freud appelle pulsion partielle.

Il y a dans ce circuit un autre élément constitutif à déterminer. La boucle n'a de cesse de se refermer autour de ce qui engendre son mouvement, à savoir l'objet. Celui-ci est le paradigme de ce que Freud appelle objet perdu qui est toujours et encore à retrouver. Nous savons que cet objet n'est pas perdu même s'il s'agit de le retrouver. Cette sensation de retrouvailles dans la pulsion est nommée judicieusement par Freud *Drang*. Il signifie la force, la poussée urgente, ce qui empressé et cherche à atteindre son but toute affaire cessante, ce qui ne peut plus attendre, c'est-à-dire l'attente par excellence. De par ce caractère pressant, l'attente est ramenée au temps présent et l'optatif se transforme en l'indicatif.

Définissant la pulsion comme la jonction entre somatique et psychique, Freud souligne l'inachèvement dont elle est frappée. Ce trait constant de la pulsion lui octroie non seulement son caractère partiel irrémédiable, mais aussi l'incertitude quant à son destin¹⁵. La pulsion est par essence partielle. Cette caractéristique fondamentale justifie son emploi au pluriel. L'unification des pulsions est, dès lors, marquée du sceau de l'impossible. Cette impossibilité est solidaire de leur inachèvement et de leur caractère partiel. C'est de la même configuration pulsionnelle qu'émanerait l'aspect parcellaire du rêve.

Les partisans de la théorie activation-synthèse qualifient le sommeil d'impulsions chaotiques dues aux mécanismes propres du tronc cérébral. Il ne serait pas erroné de voir dans ces impulsions l'œuvre des pulsions partielles. Quoi de plus parcellaire ou fragmentaire que la scène onirique, laquelle ne manifeste qu'instabilité et trouble? Ces impulsions sont, on peut le supposer, au plus près des motions pulsionnelles organiques d'un cerveau en proie à leur agitation. À cette *activation* chaotique répondrait l'activité onirique en tant que *synthèse*.

14. Lacan, J., *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, 1973, p. 163.

15. Cf. Freud, S., « Pulsion et destins des pulsions », in *Métapsychologie*, folio (essais), 1968.

Rêve et pulsion

L'image onirique acquerrait sa vivacité grâce aux motions pulsionnelles dans un lieu qualifié par Freud d'Autre scène (*andere Schauplatz*). Celle-ci constituerait elle-même une force pulsionnelle, régie par l'automatisme onirique dont la première caractéristique se rapporte à l'hallucination, c'est-à-dire à la vision onirique qui nous saisit dès la clôture des paupières. Cette vision incarne ce que Freud appelle, dans le cas de la pulsion, joie de voir (*Schaulust*). Cette pulsion de voir acquiert, lors du sommeil, un caractère encore plus accru. Les pulsions partielles tenteront alors d'investir ce site favori afin de donner libre cours à leur expression. Freud parle, lui-même, de « l'attraction concomitante » ou de « l'attraction sélective qu'exercent, au contact des pensées du rêve, des évocations visuelles vives. »¹⁶

Le rêve est le paradigme de la vision désirante. En tant que pulsion, il est un processus hallucinatoire. Cela veut dire que la pulsion onirique est essentiellement figurative. C'est là où la figuration au sens de représentation théâtrale (*Darstellung*) se substitue à la représentation au sens cognitif du terme (*Vorstellung*). La figuration exacerbe les pulsions partielles. Elle les porte à leur plus haut degré d'excitation. D'où l'avertissement qui tentera d'apaiser en une synthèse plus ou moins cohérente leur agitation venue à saturation. La tentative en question fonctionnera comme une représentation-but (*Zielvorstellung*)¹⁷ en se

16. Freud, S., *L'interprétation des rêves*, Meyerson (trad.), PUF, 1966, p. 466.

17. C'est là où Freud s'écarte du concept traditionnel de représentation. Suivant la tradition philosophique depuis notamment Locke et Hume, les représentations sont régies par un principe associatif. Trois traits essentiels peuvent présider à ce dernier : la contiguïté, la ressemblance ou bien la causalité. Mais selon la conception freudienne, les associations sont, dans leur enchaînement interne, orientées par une finalité spécifique qui assure leur constance. L'enchaînement dont il s'agit n'est pas pour Freud un phénomène mécanique, mais se caractérise par certains jalons principaux. Ces derniers font converger vers eux les représentations qui participent à leur ensemble associatif. Freud les spécifie sous le nom de représentations-but (cf. *L'interprétation des rêves*, ch. VII, p. 435 et suiv.).

servant des vicissitudes¹⁸ mêmes des pulsions partielles. Ainsi, le rêve ramène celles-ci à leur apogée. C'est là où l'activité onirique, en tant qu'entité paradoxale, c'est-à-dire fidèle à sa dimension pulsionnelle et conforme à la loi d'inertie, se met à remédier à cet excès d'excitation. C'est grâce à sa tendance à reconduire l'excitation pulsionnelle à son niveau le plus bas que la pulsion onirique mettra en œuvre sa logique propre. Celle-ci comprend l'ensemble des dispositifs oniriques discutés auparavant, à savoir la narration, l'intrigue, la mise en abyme du sujet... lesquels poursuivent leur objectif principal, à savoir l'aven-tisation. Le mécanisme d'aven-tisation emploie alors les vicissitudes propres aux pulsions partielles afin de leur servir de représentation-but. Cette dernière va au-delà des lois régissant le phénomène d'association, au sens associationniste du terme, pour conférer aux pulsions partielles un but (*Ziel*). Le but en question fait *converger* l'ensemble des pulsions partielles présentes vers la satisfaction recherchée. Mais la satisfaction visée n'est autre que l'aven-tisation en tant que remède à l'excitation survenue lors du sommeil. Elle est, dès lors, *l'envers de la pulsion* se conformant à la loi d'inertie pulsionnelle. *C'est essentiellement ce tiraillement au sein de l'activité onirique entre la pulsion et son envers qui engendre l'équivoque constante que l'on constate dans les rêves.*

L'aptitude des pulsions partielles à se laisser traiter par leurs *vicissitudes* c'est ce que Freud appelle attraction. « La transformation des pensées en images visuelles, écrit-il, peut être une suite de l'attraction que le souvenir visuel qui cherche à reprendre vie exerce sur la pensée séparée de la conscience et avide de s'exprimer¹⁹ ».

La pulsion onirique est la convergence des pulsions partielles se manifestant, pêle-mêle, en vue d'épouser la figuration rendue accessible lors du sommeil. Bien que conforme à l'essence pulsionnelle, cette figuration se constitue pourtant en tant que première condition re-

18. Par vicissitudes (*Tribschicksale*), Freud entend les différents sorts ou destins que s'impose la pulsion pour remédier au ratage inhérent à son but, à savoir à sa satisfaction manquée. Il en dénombre cinq : le refoulement, la sublimation, le renversement dans son contraire, le retournement sur la personne propre et enfin le passage de l'activité à la passivité (cf. Freud, S., *Métopsycho-logie*, Gallimard, 1986).

19. *L'interprétation des rêves*, p. 464, *op. cit.* C'est nous qui soulignons.

foulante des pulsions partielles. C'est elle qui leur octroie l'accès à la logique onirique et leur sert de condition nécessaire afin qu'elles puissent s'intégrer dans la trame narrative du rêve en vue d'aventisation du désir inconscient. Il se crée de la sorte une mouvance générale lors du sommeil conduisant ces pulsions éparses vers une synthèse dont la visée n'est autre que de leur servir de représentation-but. L'aventisation se bâtit sur la visée principale de la pulsion onirique qui tente d'apaiser l'excitation pulsionnelle. C'est alors que la pulsion se transforme en son envers. Sans l'intervention d'une telle motion, le rêve risque un bouleversement total menaçant la poursuite du sommeil dont il dépend.

La convergence de ces pulsions en tant que représentation-but n'est pas une motion qui s'y ajouterait de l'extérieur ou dans l'après-coup de l'aventisation. Celle-ci n'est pas une pulsion totale s'opposant au caractère partiel des motions pulsionnelles qui la précèdent. Il n'y a pas de pulsion globale totalisant le vécu de l'individu. Cependant, l'essence constituante de l'homme exige qu'il *aspire* à un tel idéal. C'est une telle aspiration qui détermine sa temporalité en tant qu'attente et sa marche en avant en tant qu'aventisation.

Le désir humain porte en son sein le trauma du réel dans la mesure où celui-ci n'a de cesse de se soustraire à lui en tant que rencontre. Dès lors, l'aventisation est la tentative du sujet de parvenir à l'envers du réel, c'est-à-dire de venir à bout de son impossibilité. Elle le tente sur cette autre scène dont elle dispose lors du sommeil. Quoi de plus approprié qu'un rêve pour tenter l'envers du réel.

L'impossible: réel de la physique ou Réel de la psychanalyse ?

SCIENCE ET RELIGION INTERROGENT toutes deux l'origine: pour l'une, ce sera le big bang, pour l'autre le père céleste. La troisième voie qui tente de donner une réponse à l'origine: ce sera celle de chaque sujet, source à laquelle il boit pour étancher sa soif des origines du monde.

Les expériences de pensée

Pour Galilée un raisonnement juste vaut mieux que mille expériences. Un raisonnement juste, c'est ce qu'on appelle une « expérience de pensée ». « Il s'agit d'imaginer des situations inaccessibles en pratique mais capable de révéler ce qu'une théorie a vraiment dans le ventre, d'expliciter ses implications les plus radicales, soit faire remonter à la surface ses contradictions internes.¹ »

Aristote disait que les corps plus lourds tombent plus vite que des corps plus légers. Salviati invente donc une expérience de pensée visant à réfuter cette loi: imaginons que l'on attache par une corde une petite pierre et une grosse. L'ensemble étant plus lourd que chacune des deux, il devrait tomber plus vite. Mais, la petite pierre tombant moins vite, elle devrait rester à la traîne et freiner la chute de la plus

1. Étienne Klein, *La conversation scientifique*, France culture, 10 janvier 2015.

• Richard Abibon est docteur en psychologie, psychanalyste, auteur de nombreux ouvrages sur les rêves (L'Harmattan)

grosse. Par conséquent, l'ensemble devrait tomber à la fois plus vite et moins vite. Contradiction qui réfute la véracité de la théorie aristotélicienne.

Galilée change donc la loi pour éviter le paradoxe: les deux corps doivent choir à la même vitesse. C'est l'expérience de pensée qui a fait changer la loi et non l'expérience de la chute de corps jetés du haut de la tour de Pise. Du moins est-ce la thèse de Koyré: Galilée n'aurait fait que des expériences de pensée.

Mais comment Galilée change-t-il la loi *dans ce sens-là*? C'est qu'il faut quand même faire appel à quelques observations. On constate que lorsqu'on fait tomber une boule de plomb et une boule de bois dans de l'eau, l'une va tomber plus vite que l'autre. Le responsable de cette différence est la résistance du milieu. L'air étant moins résistant que l'eau, la différence entre les vitesses sera moindre. Mais il résiste quand même. Le raisonnement théorique, l'expérience de pensée, est alors la suivante: si la différence entre les vitesses dépend de la résistance du milieu, alors, moins le milieu sera résistant, moins la différence sera grande. Et, en arrivant à la limite, c'est-à-dire un milieu vide, absolument non résistant, les corps tomberont à la même vitesse, quelle que soit leur masse. Ce passage à la limite, voilà le réel comme impossible car, à l'époque de Galilée, obtenir un vide sur terre était impossible. Le résultat juste dépend uniquement de la justesse du raisonnement.

On voit qu'il y a deux manières de mettre en œuvre l'impossible:

– la contradiction: c'est l'expérience des deux pierres liées. La contradiction est interne à la logique de la théorie, mais elle est aussi contradictoire avec l'observation commune.

– le passage à la limite: c'est la découverte de la résistance du milieu entraînant une conformité du réel à la loi seulement à une limite impossible à atteindre en pratique, mais théoriquement plus juste.

Autrement dit: ce qui est ici appelé « réel », c'est le pur symbolique, comme limite de la réalité. Et, à la limite, la mathématique, pur symbolique, c'est le réel. Où l'on retrouve la parole de Galilée: « le réel s'écrit en langage mathématique ». Or, la mathématique, c'est ce qui a le moins à voir avec la réalité: elle ne s'appuie que sur sa logique interne sans confrontation avec l'expérience sensible. Et pourtant les physiciens constatent chaque jour la puissance de la mathématique

à prédire le réel. D'où l'idée que le réel et la mathématique ne font qu'un, « réel » étant pris au sens de « réalité physique ».

Ce qui prouve le « réel », c'est, *a contrario*, ce qui s'appuie sur la contradiction interne d'une théorie fautive. Dans ce dernier cas, ce n'est pas que la contradiction soit *impossible*: elle est tout à fait possible puisqu'on peut, à partir d'Aristote, tenir un discours parfaitement repéré sur les deux pierres liées. Simplement, ce discours aboutit à une contradiction et, d'un point de vue logique, *on s'interdit* la contradiction. Dans cette approche aussi, il s'agit de la logique interne du symbolique. Quant à la contradiction d'avec l'observation commune, elle confronte le théoricien dans sa méfiance pour les expériences pratiques. Tout le développement de la physique depuis cette origine, autant en termes de relativité que de théorie quantique, va d'ailleurs dans ce sens: ce que l'on découvre du réel est parfaitement contre-intuitif, va contre l'expérience sensible.

La théorie quantique nous force même à admettre la contradiction dans le champ du réel (réalité).

Limite des expériences de pensée: le recours à l'expérience dans la réalité.

Mais il se trouve que la théorie quantique repose sur quelques observations de base, dont celle-ci. Lorsqu'on fait passer une onde, par exemple la lumière, à travers un filtre ne comportant que deux trous, c'est comme si on transformait une source de lumière unique en une source double de même longueur d'onde. Ce qu'on constate sur un écran recevant ces ondes, ce sont des franges d'interférences: une source interagit sur l'autre et au lieu d'apercevoir un beau cercle, on voit des hyperboles. Comme on le sait, si un cercle a un centre, l'hyperbole en a deux. Jusque-là, je raisonnais avec la théorie ondulatoire de la lumière. Si je me réfère à présent à la théorie quantique, la lumière est alors composée de quantum d'énergie soit, des particules, les photons. Je peux alors filtrer ces photons de façon drastique, jusqu'à n'en laisser passer qu'un seul. À ce moment-là, on observe toujours les franges d'interférences. Donc, la théorie quantique est juste: je peux compter les photons, je peux même compter celui qui passe seul. S'il est seul, il passe par un trou ou par l'autre, mais pas par les deux. Or, on constate les interférences, comme s'il était passé par les deux trous en même temps. Donc la lumière est une onde et non

un faisceau de particules. En fait, selon les moments de l'expérience, les deux théories sont vraies. Or, elles s'excluent logiquement l'une l'autre : la contradiction entre deux théories est mise en évidence par une expérience pratique.

Jusqu'à ce jour, on ne sait toujours pas quoi faire avec cette contradiction.

Ce qui était prévu par des calculs, soit, du pur symbolique, il est cependant nécessaire de le vérifier par des observations. On a vraiment trouvé par l'observation le Neptune théorique prévu par les calculs de Le Verrier. Dans le grand cyclotron de Genève, on a réellement trouvé le boson prévu par les calculs de Higgs qui datent des années trente. Et aujourd'hui, une théorie qui marche bien nous permet de nous rendre compte que les galaxies ne tournent pas à la bonne vitesse, compte tenu de la masse observée. Donc : soit toute la théorie est à revoir, soit il existe une « matière noire » que nous n'avons encore pas détectée. Mais au moins, ces calculs nous indiquent ce qui ne va pas dans la relation à la réalité observée, et donc, par où il faut chercher. Dans ce cas seulement, le réel de la physique est identique au Réel de la psychanalyse : il n'y a pas de représentation de cette matière noire. Et pour l'instant : on peut raisonnablement penser que, comme pour le reste, on trouvera une représentation de cette matière noire, soit comme telle, soit en changeant la théorie.

J'en arrive donc au Réel de la psychanalyse tel que je le définis : c'est l'impossible certes, mais l'impossible à *symboliser*. Ce qu'on n'arrive pas à symboliser n'a pas de représentation. Comme pour la matière noire, on ne sait donc pas de quoi on parle. On sait juste qu'il y a « quelque chose » sur quoi on se heurte, mais on ne sait pas le décrire. Ce n'est en aucun cas un vide ou un manque. Par contre, ça manque de représentation, ce qui n'est pas du tout la même chose. On voit dès lors la différence avec l'impossible tel qu'il est utilisé dans les expériences de pensée de la physique : ces dernières requièrent des représentations articulées, et l'impossible est assimilé à la contradiction.

Le Réel de la psychanalyse tel que je l'ai découvert par mes expériences oniriques n'est jamais le réel de la physique pris comme réalité matérielle de notre univers. L'expérience de l'analyse des rêves a été déterminante dans cette découverte. L'expérience de pensée a consisté à s'être dégagé de la fascination qu'engendre la rhétorique du maître pour pépérer les contradictions internes à sa théorie, comme l'a fait

Galilée pour la physique d'Aristote. La principale étant ce réel défini comme impossible à symboliser, et pourtant assimilé à la réalité, qui elle, l'est. J'en rends compte par le menu dans mon livre à paraître, « Abords du Réel ». Mais cette expérience de pensée théorique, je n'ai pu la faire qu'après ma propre expérience onirique, qui m'a contraint à distinguer ces deux réels. C'est par là que commence mon livre². L'expérience onirique, dite aussi par Freud voie royale de la découverte de l'inconscient, voilà ce qui, comme en physique, nous sort de la pure expérience de pensée théorique. Le rêve, c'est le laboratoire de la psychanalyse.

De quoi est-il donc fait, ce Réel que j'ai découvert et distingué dès lors d'une majuscule ? Des perceptions qui se sont *inscrites* à l'orée de la formation de la psyché et qui n'ont pas été *écrites*, c'est-à-dire pas encodées selon les lois du langage. Je pense qu'elles correspondent aux signes de perception de Freud³. Telle est l'autre différence d'avec le réel de la physique : en même temps qu'il est hors du symbolique, ce dernier est extérieur à nous, tandis que le Réel de la psychanalyse est intérieur.

La physique n'est pas non plus l'observation pure. Elle ne consiste pas à relever tout ce qu'on voit sur un calepin. Néanmoins, la base expérimentale est indispensable : expliquer ce qui est par l'impossible est une formule qui va beaucoup trop loin. L'expérience de pensée est « un des moyens ». À côté, il faut des expériences dans le monde de la réalité, et aussi les mathématiques qui sont venues se greffer en intermédiaire entre la pensée et la réalité. Le tissu scientifique s'étoffe de toutes ces choses.

Freud indique précisément ce qui, dans sa pratique, entre en discordance avec sa théorie, pour expliquer pourquoi il change de théorie. Pour mémoire, l'article *Au-delà du principe de plaisir*⁴ qu'il inaugure par l'énumération de tout ce qui ne colle pas avec son principe de

2. Suivre à titre d'exemples les liens suivants :

http://une-psychanalyse.com/souvenirs_anterieurs_au_langage.pdf

http://une-psychanalyse.com/papier_sulfurise_tordu.pdf

http://une-psychanalyse.com/Escalier_pour_le_transfert.pdf

3. Dans son schéma de l'appareil psychique au chapitre VII de la *Traumdeutung (L'interprétation des rêves) (1900)*, PUF, 1967, Freud).

4. *Au-delà du principe de plaisir*, Freud, 1920.

plaisir qui faisait jusqu'à présent le socle de sa théorie. C'est là qu'il énonce le jeu du *fort-da*. L'enfant, en jetant ou en détruisant ce qu'il ne comprend pas, la Chose, fait monter sur scène, à la place, la représentation. Le symbolique se heurte au Réel: il s'agit de ce qu'on ne peut pas symboliser, et qui n'a donc rien à voir avec les maths, puisque les maths sont le symbolique à l'état pur. Ce qui s'en symbolise n'entame pas le Réel. Les représentations s'agglutinent en réseau au-dessus de cette inscription primordiale impossible à effacer.

Le réseau, la machine, dans ce registre, c'est celle qui produit des représentations: c'est le symbolique certes, mais qui n'existe pas en dehors d'un sujet qui en manipule les rouages autant qu'il se trouve manipulé par eux. La proportion de l'un et de l'autre détermine alors ce qu'il en est du ou des symptômes, proportion que l'on pourra faire varier dans le cadre d'une analyse. La machine, dès lors, je m'en suis aperçu dans mes propres rêves, n'est rien d'autre qu'une représentation du sujet. C'est elle qui se tient au bord du Réel, synonyme de son échec à l'entamer. Elle inclut la castration au cœur même de son mécanisme.

Impossible, le rapport sexuel?

Je soutiendrais avec Lacan que le rapport sexuel est impossible, non pas de pure théorie, mais de mon expérience d'analysant. Celle-ci, obtenue à travers l'analyse de mes rêves, me dit que c'est la symbolisation du sexe féminin qui est impossible (et non la femme qui n'existe pas). Ou plutôt – et ce n'est pas contradictoire –, cette symbolisation se fait par le biais de la castration. Les enfants s'imaginent la différence des sexes comme cela, qu'ils soient filles ou garçons. C'est l'explication – théorique – qu'ils se donnent pour expliquer ce qui pour eux reste impossible à expliquer: sur le ventre féminin, ça manque. Quoi? Le phallus. Les explications anatomiques scientifiquement prouvées données par la suite (ovaires, utérus, vagin, caractère interne du sexe féminin) n'effaceront en rien cette conviction profondément refoulée. C'est de là que découle, non pas l'impossible, mais l'interdit posé sur le rapport sexuel, car du fait de l'explication par la castration, nous sommes entrés dans le monde symbolique. La castration s'accompagne en effet d'un sentiment de culpabilité: si j'ai été castré, si je risque la castration, c'est parce que je n'aurais pas respecté un interdit, nommément: l'interdit de l'inceste. La confrontation au sexe de l'autre (c'est-à-dire: le rapport) va entraîner: pour le garçon, la peur de perdre son phallus, et la nécessité de se prouver qu'il est toujours là, et

qu'il n'est donc pas coupable ; pour la fille, la honte d'avoir été castrée, d'où ses dérobades continuelles et son souci de vengeance envers un sort injuste incarné par la gent masculine qu'il va falloir castrer d'une manière ou d'une autre pour rétablir l'égalité et la justice, car elle, la fille, n'a pas été coupable. D'où, encore, pour les garçons, de par les nécessités des preuves de phallicité, le désir du rapport sexuel avant tout – ce qui peut entraîner l'amour de celle qui l'octroie – et pour les filles, de par les nécessités de preuve d'être susceptible d'amour malgré la mutilation, le désir d'être aimées – ce qui peut entraîner le désir de rapport sexuel à condition que l'autre l'aime. L'inversion des priorités entre sexe et amour rend le rapport, non pas impossible puisque parfois il se produit, mais pour le moins difficile, chacun se trouvant « interdit » au sens de stupéfait devant le désir de l'autre, incompatible avec le sien.

Le rapport sexuel, pas plus que l'acte, ne doit donc au Réel et à l'impossible que comme conséquent de l'imaginaire de la castration, du fait de la symbolisation de la différence sexuelle par ce biais. Par contre, il y a un rapport sexuel qui n'est, non pas impossible, puisqu'il a eu lieu, mais impossible *à se représenter* : c'est celui qui m'a conçu, la scène primitive. Et comme je l'ai dit plus haut, ce n'est pas ce qui empêche d'imaginer des multitudes de représentations substitutives.

Qu'est-ce qui me permet d'avancer tout cela ? La pratique de l'analyse des rêves. Ici, la meilleure des théories ne suffit pas, car il s'agit de faire la théorie des théories sexuelles infantiles. Ces dernières ne sont pas accessibles directement comme un « réel » extérieur. On ne peut donc pas faire confiance au sensible, en effet. Mais on n'a pas d'autres moyens que de faire confiance au récit d'un rêveur qui devient sujet en le confiant à un autre. Et la seule protection contre les projections interprétatives de cet autre, c'est de faire aussi confiance au rêveur pour l'interprétation. C'est pourquoi j'ai travaillé sur mes rêves et non sur ceux des autres. J'ai consacré trois livres à l'exploration de ces rêves pour montrer au lecteur comment, pas à pas, cette conviction s'est installée. Je l'ai fait pour donner à la communauté des lecteurs un moyen de critique et de réfutation de ce que j'avance au lieu de simplement asserter le « fait » comme je le fais ici de manière théorique. Ma « preuve » est dans un autre ouvrage. On peut en lire des extraits et bien plus encore sur ma page Facebook ou sur mon site⁵, dont je

5. <http://une-psychanalyse.com>

fais le réceptacle de mes expériences de laboratoire nocturne. La réalité de l'expérience psychanalytique, c'est l'analyse des formations de l'inconscient, au premier chef, les rêves, les siens propres.

Peut-on exporter un mode de pensée d'un champ à un autre ?

La différence entre le physique et la psychanalyse, c'est que la physique se donne un objet en dehors d'elle-même tandis que la psychanalyse est cette pratique qui consiste à se prendre soi-même comme objet. Ce qui est un paradoxe car, par définition, l'objet est ce qui est « jeté devant » le sujet. Alors on peut dire qu'en jetant devant lui, c'est-à-dire derrière, en direction de l'analyste, ses paroles concernant ses fantasmes inconscients, il en fait des objets. Mais c'est surtout que, par ce processus, il devient sujet. Loin de « jeter devant » ses fantasmes les plus inconnus de lui-même, au contraire, en les parlant, il se les réapproprie dans son être de sujet qui s'étoffe de cet envers oublié. Il joue au *fort-da* avec ses représentations refoulées comme avec ce qui n'est pas représentation, le Réel. Les premières sont refoulées du fait même de la contradiction, les secondes échappent à toute description.

L'impossible dans le réel ne concerne que la contradiction. Il est impossible de soutenir des affirmations contradictoires. Mais, si affirmations contradictoires il y a, c'est que nous sommes dans le symbolique ! Il ne s'agit pas du Réel. Il ne s'agit pas non plus du sujet avec ses désirs, c'est-à-dire ses relations avec les autres. C'est plutôt l'observateur, avec tout ce qu'il emporte, sachant que l'enjeu reste l'objet, le dit-réel, c'est-à-dire la réalité. Lorsqu'on prend en compte l'observateur ou l'expérimentateur de cette façon, c'est toujours dans le but de le neutraliser. La connaissance recherchée est celle du réel, pas celle du sujet. La science se base sur l'exclusion du sujet, à l'envers de la psychanalyse dont le but est la naissance du sujet. Ainsi la psychanalyse n'est-elle pas une science. Est-ce à dire qu'elle peut alors, en théorie, tenir un discours pétri de contradictions, puisque c'est ce dont s'étoffe le sujet ? Oui à condition, comme en science, de les repérer et d'en extraire la valeur heuristique. Je considère qu'il s'agit de conserver, hors science, au moins l'esprit scientifique. Ce qui m'amène à poser ce paradoxe assumé : la psychanalyse n'est pas une science, et elle est une science.

Au lieu de prendre un autre sujet en objet d'expériences, la psychanalyse retourne véritablement le point de vue sur le sujet lui-même, le seul qui peut rendre compte de ce qui se passe en lui en termes, non

plus objectifs, mais subjectifs. Par quoi on quitterait le domaine de la science. C'est le renversement inauguré par Freud : « La technique que j'exposerai dans les pages qui suivent diffère de celle des anciens par ce fait essentiel qu'elle charge du travail d'interprétation le rêveur lui-même⁶ ». Ce bouleversement est assimilable à celui provoqué en physique par la théorie de la relativité : je ne suis pas extérieur à ce que j'étudie, je fais partie du monde et ma position et ma vitesse déterminent le point de vue que je vais avoir sur le monde. Ainsi Einstein se voyait-il à cheval sur une onde électromagnétique. Tel un surfeur, le système des ondes autour de lui apparaît alors comme immobile.

Les sujets ont besoin de significations comme autant de points de repère où accrocher leur vie. C'est ce qu'on appelle donner du sens à sa vie, ce en quoi les sujets sont en quête. Que, philosophiquement, on puisse dire qu'il n'y en a pas, de sens ce à quoi, philosophiquement, j'adhère – ne m'empêche pas d'avoir besoin de savoir d'où je viens pour savoir où je vais – ce que je ne peux découvrir que psychanalytiquement. Cela suppose, en deçà des signifiants que j'énonce, au-delà des signifiés que je peux produire, d'avoir besoin de retrouver les significations que j'avais refoulées, notamment ces significations fondamentales que sont l'Œdipe et la castration. Ce qui ne veut pas dire non plus qu'il faille y rester fixé.

Or, l'attention portée sur la pure énonciation, les processus de pensée et la logique – par exemple, la négation⁷ revient à faire de celle-ci, paradoxalement, un retour sur le conscient de la réflexion philosophique, au détriment du dévoilement des contenus inconscients.

Freud nous a transmis cette découverte : l'inconscient ignore le temps et la contradiction. À charge pour nous de le vérifier sur notre divan. Il ne s'agit pas de le prendre pour une maxime, ça pas plus que le reste. Il est vrai que les contradictions internes sont extrêmement difficiles à soutenir. Elles sont la raison même de l'inconscient : soit l'une des représentations entrant en jeu dans la contradiction est refoulée, laissant à l'autre le terrain du conscient, soit les deux sont refoulées, et il ne reste dans le conscient aucune trace du conflit... sauf un symptôme.

6. Freud, « *Die Traumdeutung* » GW II/III, p. 102 ; PUF p. 92

7. Y compris les différentes formes qu'on va s'ingénier à distinguer : la dénégation (*Verneinung*), le déni (*Verleugnung*), le renoncement (*Verzicht*), la forclusion (*Verwerfung*)...

Ce n'est donc pas parce que nous sommes dans la réalité que nous ne sommes pas dans le symbolique qui organise entre elles les images (acoustiques, visuelles, tactiles, gustatives, odorantes) qui nous viennent de ce monde.

Par contre le Réel, que je distingue par une majuscule de l'adjectif « réel » correspondant au substantif « réalité », c'est ce qui ne saurait se décrire, bien que sa présence se manifeste. Cette présence sans nom et sans image reste donc hors symbolique et hors imaginaire. Nous avons vu quels impossibles pouvaient surgir dans la réalité, des impossibles symboliquement repérés. Ce qu'il faut dire, par rapport à ce Réel, c'est qu'il est *impossible à symboliser*. On ne peut pas trouver de représentation pour en parler. Au fondement de ce Réel se trouvent toutes les perceptions qui se sont inscrites dans la mémoire, mais qui n'ont pas trouvé écriture selon les codes de la langue dans laquelle nous avons été élevés. En psychanalyse, on peut tout dire. C'est possible. Ce n'est pas obligatoire, sinon ce serait contre-productif. On peut donc parler de tout ce à quoi on se heurte, que ce soit des impossibles de la réalité ou les interdits de notre vie psychique, celle-ci transcendant ceux-là dans la logique du rêve. Jusqu'à ce qu'on se heurte aux traces visibles ou audibles, mais indescriptibles des premiers mouvements de notre vie psychique. Là, bien que les informations apprises ultérieurement nous aident à fondre ces traces Réelles dans des images bien symbolisées (comme la castration), elles resteront néanmoins toujours impossibles à symboliser.

D'un rêve végétal en psychiatrie

QU'EST CE QUE JE FOUS DANS CE CAUCHEMAR? C'est une des questions centrales que peuvent se poser aujourd'hui les jeunes professionnels du soin découvrant la psychiatrie, comme une reformulation du « qu'est-ce que je fous là? » à la Tosquelles et à la Oury. Cauchemar d'un ordre sécuritaire, où le fou partage la place du bouc émissaire avec un ensemble hétéroclite de rebuts (sans-papiers, roms...) et où le soignant est agent d'un système de « police mentale ». Cauchemar du règne scientifique d'une psychiatrie réduite à l'abord exclusivement biologique (neurologique et génétique) et son corollaire de pratiques aseptisées: prescriptions et distributions de psychotropes, psychoéducation et remédiation cognitive. Cauchemar d'une logique gestionnaire où prime la réduction des dépenses budgétaires et où la rationalisation des ressources humaines s'accompagne d'une soumission à l'exigence technocratique de la « qualité », notion creuse dont nos gouvernements ont fait le choix, dans un emprunt au discours managérial, pour ordonner une nouvelle politique de service public. Cauchemar, enfin, d'une époque qui n'a d'autre horizon macro-politique que celui d'un capitalisme mondial intégré, moribond mais bien accroché. Qu'est ce qu'un cauchemar? Si ce n'est un emmêlement de

- Quentin Vergriete est un jeune psychologue exerçant dans un secteur de psychiatrie adulte. Dans le cadre d'une pratique orientée par la psychothérapie institutionnelle, il expérimente des connexions inattendues entre psychiatrie et méthodes d'agriculture alternative.

passions tristes, au sens spinoziste du terme, c'est-à-dire ces états de séparation d'avec notre puissance d'agir.

Parmi les caractéristiques d'une praxis soignante résistante aux passions tristes, c'est-à-dire créatrice (Deleuze disait dans son *Abécédaire* que résister c'est créer), on pourrait en retenir au moins trois :

1°) *La petite échelle* : c'est à un niveau micropolitique, du petit groupe institutionnel aux multiplicités de singularités prépersonnelles, que l'on peut éprouver au mieux sa puissance d'agir. Ceci n'exclut pas, bien au contraire, la saisie des opportunités de faire réseaux.

2°) *L'ouverture à d'autres champs*, non pas sur un mode hiérarchique où une discipline prendrait une autre comme objet pour révéler sa vérité latente (la psychanalyse appliquée...) mais sur le mode d'une transversalité épistémologique et pratique, où les disciplines entretiennent entre elles des rapports déterritorialisant.

3°) *Une stratégie de la fuite et du maquis*, plutôt qu'un rapport de force avec la bureaucratie managériale forcément à notre désavantage. Il s'agit de repérer et d'occuper les brèches d'un système qui ne saurait en être dénué, quitte à abandonner le terrain quand celui-ci est récupéré et investi par les redondances dominantes du pouvoir, selon la logique des zones d'autonomie temporaire (TAZ) décrite par Hakim Bey¹.

Un projet écosophique

C'est avec ces caractéristiques en tout cas que se développe depuis peu, dans le secteur de psychiatrie dans lequel je travaille, un projet de potager de permaculture, implanté sur un terrain à proximité d'un foyer post-cure. L'idée de ce potager avait germé à un moment difficile où le foyer post-cure, situé sur une des villes du secteur, avait dû être déménagé dans l'enceinte de l'hôpital. Pour ne pas céder à un fort mouvement de dépression groupale il avait fallu se montrer inventif et laisser libre cours à l'imagination, aux rêves et aux utopies. Plus que l'idée d'un simple potager, la permaculture offrait un discours engagé susceptible de faire travailler, d'engrainer, le terreau institutionnel.

La permaculture, c'est une méthode d'agriculture écologique fondée au milieu des années 70 par deux scientifiques et designers austra-

1. Hakim Bey, *T.A.Z. zone d'autonomie temporaire*, Paris, L'Éclat, 2007.

liens : Bill Mollison et David Holmgren². Elle s'inspire d'un ensemble de techniques traditionnelles et surtout de l'observation d'écosystèmes naturels, pour développer un modèle de système agricole stable, non polluant, permettant une autosuffisance et pouvant être appliqué à toutes les échelles. Dans une rupture radicale avec le système alimentaire moderne dépendant et consommateur à outrance d'énergies fossiles, cette technique agro-écologique se passe de tout produit chimique (pesticides, herbicides, engrais azotés...) et de toute activité mécanisée et monotone. L'étude du terrain et la superposition de plusieurs étages de végétations permettent d'utiliser au mieux l'énergie gratuite du soleil. Les plantes sont associées les unes avec les autres dans un chaos apparent et formant des systèmes complexes d'interactions bénéfiques, selon les principes de compagnonnage et d'allélopathie. Certaines plantes non comestibles (de « mauvaises herbes ») ont une fonction essentielle de « plantes pionnières » en préparant et enrichissant la terre (fixation de l'azote). C'est d'ailleurs un point central de la permaculture que d'enrichir au cours du temps la terre, là où les méthodes industrielles l'appauvrissent. À terme (ce qui représente plusieurs années) le système doit pouvoir s'entretenir lui-même. L'action humaine se limite alors à débroussailler ci et là et à récolter fruits, légumes, aromates et plantes médicinales.

Le processus qui a débuté est un processus qui se veut écosophique au sens guattarien³, dans la mesure où il relève d'un positionnement esthétique-éthique prenant en compte l'intrication des problématiques environnementales, sociales et psychiques. Prendre soin de nos patients ne va pas sans prendre soin de notre environnement et prendre soin du tissu institutionnel et social. Ce que ce potager permet de questionner, c'est le rapport de l'homme normopathe, névrosé ou psychotique avec l'environnement non humain⁴. De plus, il s'agit de lutter contre les mouvements ségrégatifs au sein même du secteur en

2. Mollison B. & Holmgren D., *Perma-culture 1 et 2, Une agriculture pérenne pour l'autosuffisance et les exploitations de toutes tailles*, Paris, Équilibres, 1993.

3. Guattari F., *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 1989.

4. Nous nous situons, pour cette réflexion, dans la continuité d'une des rares études psychanalytiques sur le rapport des sujets névrosés et psychotiques aux entours non-humains, naturels ou artificiels, effectuée à la clinique de Chesnut Lodge par Harold Searles, *L'environnement non-humain*, Paris, Gallimard, 1986.

ouvrant ce potager à l'ensemble des patients et des soignants intéressés... ce qui ne va pas sans entraîner quelques résistances.

Féconder les territoires existentiels

Le concept de sédimentation, différencié de la chronicité, nous permet de dépasser la pratique d'externalisation abusive d'un hôpital réputé chronicisant et le discours abêtissant de la réinsertion et de la réhabilitation. Le problème ne se situe pas dans le fait d'être à l'hôpital ou à l'extérieur, mais dans l'appauvrissement des territoires existentiels au cœur du pavillon d'hospitalisation comme dans une structure d'hébergement ou un appartement en ville. Est-ce que le must est atteint pour un schizophrène quand il se retrouve bien stabilisé dans un studio, avec en emploi en Esat et des consultations en CMP? La réussite thérapeutique que représente l'abrasion des troubles psychotiques et l'apparente intégration sociale ne saurait cacher la vie déprimante d'un sujet dont la tâche répétitive se réduit à conditionner des stylos Bics et à être isolé dans son studio le reste du temps.

Ce potager de permaculture est une initiative, parmi d'autres, visant à s'occuper justement de ces territoires existentiels, dans leurs articulations avec des univers de références incorporels, pour ne pas les laisser se réduire à de petits huis clôt morbides. C'est la même attention qui est sollicitée dans l'observation fine du monde végétal (la contemplation ayant une grande part dans la permaculture) et dans celles des effets de changements minimes dans les circulations quotidiennes des patients et des soignants. Par de petits riens, on ouvre la possibilité de tracer un sentier inattendu comme alternative discrète à l'ennui des routes mornes et goudronnées.

Après quelques discussions préliminaires entre une poignée de soignants et de soignés, nous avons opté, parmi plusieurs possibilités, pour la culture sur butte⁵. C'est ainsi que les premières démarches

5. La culture sur buttes est largement répandue en permaculture. Il s'agit de créer des buttes très fertiles, pour les plantations. D'environ 1,20 m de largeur et 50 cm de hauteur, elles sont composées de différentes couches : bois mort, tontes, feuilles vertes broyées, feuille morte, terre, compost, paillage... Le bois mort (dont des morceaux de tronc en décomposition) a entre autres une fonction d'éponge permettant de retenir l'eau. Le paillage protège la terre et facilite le développement des micro-organismes selon le modèle de l'humus. Il existe plusieurs types de buttes : sandwich Morez, en lasagnes, forestière... Nous avons choisi cette dernière.

entreprises ont été de récupérer les différents matériaux nécessaires à la constitution d'une butte, en commençant par du bois mort dans la forêt et de la paille dans un champ. Nous avons commencé à faire du compost... mais les seuls restes du foyer ne suffisant pas, certains soignants se sont mis à ramener leurs propres épluchures de légumes et nous avons négocié avec les cuisines du restaurant du personnel pour qu'ils nous donnent des stocks de fruits pourris. Nous nous sommes mis d'accord également avec l'Esat qui s'occupe de l'entretien des espaces verts de l'hôpital pour qu'il nous réserve une partie du gazon tondu, des petites coupes de bois et des feuilles mortes. La circulation de flux matériels s'accompagna de flux discursifs : le mot de permaculture, inconnu jusqu'alors du plus grand nombre, se mit à résonner un peu partout dans le secteur, du côté soignants comme soignés. Des patients purent s'intéresser à divers documents circulant et l'un d'eux en particulier, déjà connaisseur, me transmet de nombreuses références. Différentes occasions permirent d'engager des discussions avec les services techniques et avec un des directeurs administratifs, intéressé par la jardinerie et l'écologie, qui nous donna quelques conseils. Enfin des rencontres ouvrirent de nouveaux possibles par l'amorce de premiers contacts avec des associations locales.

Vis-à-vis de la toxicité d'une logique capitaliste et gestionnaire, la permaculture partage avec une pratique psychiatrique irriguée des références à la psychanalyse, à la psychiatrie de secteur et à la psychothérapie institutionnelle, un certain point de vue. Il y a des concepts que l'on peut cueillir dans l'univers de la permaculture et qui nous donnent à penser, comme s'il existait un champ de problématiques communes à ces domaines apparemment si éloignés. Trois axes se dégagent : la question de l'hétérogénéité, la question du travail et celle du rapport au soubassement et au déchet.

Hétérogénéité

La monoculture industrielle relève d'une conception plate et d'un espace strié. Aucune autre espèce végétale n'est tolérée dans un champ, avec comme conséquence la préparation de conditions idéales pour l'accroissement dramatique des effectifs d'espèces parasites et l'affaiblissement de la santé des végétaux. Cela nécessitera l'usage massif d'insecticides, de traitements et d'engrais chimiques. Les plantes sont uniformisées, adaptées à la récolte mécanisée et au choix asservi sémiotiquement du consommateur. Les légumes, par exemple, doivent

tous être semblables : un aspect lisse et brillant, une taille standard, dans un système où l'apparence est privilégiée au goût.

La logique est identique à celle d'une pratique psychiatrique scientifique consistant à regrouper les malades dans des groupes homogènes appartenant à la même catégorie nosographique façon DSM. Ainsi les centres experts pour bipolaires, schizophrènes ou syndrome d'Asperger trouveront leur justification dans la spécialisation nécessitée par un traitement d'excellence de ces troubles. Le malade doit correspondre à un certain standard et il est probable que celui-ci ne soit pas simplement retrouvé mais en partie produit par des techniciens armés de protocoles, qui ne prennent pas en compte les effets de leurs outils sur les sujets que sont leurs objets d'étude. Tous regroupés selon un même syndrome, voir selon un même trait symptomatique qu'il faut éradiquer : logique des camps.

C'est en s'opposant à cette dernière que sont nées, au sortir de la seconde guerre mondiale et ses horreurs, la psychiatrie de secteur et la psychothérapie institutionnelle. Ainsi il a fallu d'abord défaire les quartiers d'agités et de gâteux⁶. Le travail institutionnel est opérant dans un cadre complexe et mouvant, prenant en compte la diversité des pathologies, des structures, des positionnements subjectifs, la distinction des statuts, des rôles et des fonctions et les effets imprévisibles de la rencontre. De même en permaculture la variété et la complexité seront de mises. On prendra la mesure des fonctions multiples de chaque animal ou végétal dans le système et des bons ou des mauvais voisinages. C'est une pensée à plusieurs étages, une pensée en volume qui se déploie.

Le travail en question

Cette variété caractérise également le travail tel qu'il est conçu en permaculture. La distinction entre les segments manuels et intellectuels du travail sont brouillés, ce qui constituera un remède utile contre une certaine forme d'aliénation sociale très présente dans les équipes de soin psychiatrique où s'opposent les intellos du service (psychiatre, psychologue...) à ceux qui ont les mains dans le cambouis (infirmiers, aides soignants...). Se défaire de la rigidité de l'identification à un statut permet de s'adonner à toutes sortes de choses très différentes. Dans l'activité permacole, après l'installation qui requiert beaucoup

6. Cf. la thèse de Philippe Paumelle défendue en 1952, *Essais de traitement collectif du quartier d'agités*, Paris, Broché, 1999.

de main d'œuvre, l'autogestion du système permet un dégagement du temps de l'agriculteur pour d'autres activités. Et le travail en lui-même n'est pas un travail monotone et répétitif comme dans l'agriculture traditionnelle et moderne.

Marx, dans les quelques rares propositions qu'il fait concernant ce que serait concrètement une société ayant atteint le stade du communisme, dresse le tableau d'un travail désaliéné. Dans la société communiste, on n'est pas « enfermé dans un cercle exclusif d'activités et chacun peut se former dans n'importe quelle branche de son choix ; c'est la société qui règle la production générale et qui permet ainsi de faire aujourd'hui telle chose, demain telle autre, de chasser le matin, de pêcher l'après-midi, de m'occuper d'élevage le soir, et de m'adonner à la critique après le repas, selon que j'en ai envie, sans jamais devenir chasseur, berger ou critique »⁷. Il rejoint là une de ses sources d'inspiration que représente le socialisme utopique (dont il sera très critique d'autre part) et en particulier la pensée de Charles Fourier⁸. Ce dernier imagine dans ses phalanstères, la possibilité de passer plusieurs fois dans une même journée d'une série à une autre (les séries dans son système correspondant à des groupes réunis autour d'une passion partagée). Parmi les douze aiguillons passionnels qu'il isole, comme des radicaux de la grammaire du désir, on trouve ce qu'il nomme la papillonne et la composite. La papillonne c'est la passion du changement tandis que la composite c'est le goût pour l'assemblage des autres passions sensuelles, affectives et intellectuelles. Papillonne et composite, deux passions au cœur de l'organisation du travail dans la psychothérapie institutionnelle comme dans la permaculture.

C'est toute la place et la nature du travail dans nos sociétés contemporaines que la permaculture permet de repenser. Masanobu Fukuoka, agriculteur sauvage et père spirituel de la permaculture, promeut l'utilisation des principes spirituels bouddhistes-zen et taoïstes du non-agir pour appréhender son travail de la terre⁹. Il s'abstient de faire ce qui se révèle contre-productif à moyen ou long terme et cherche à mener une vie simple, facile et confortable avec beaucoup de temps

7. Marx K., *Œuvres*, vol. 3, *Philosophie*, Paris, Gallimard, 1982, p. 1065.

8. Fourier Ch., *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, Dijon, Les presses du réel, 2009.

9. Fukuoka M., *La révolution d'un seul brin de paille. Une introduction à l'agriculture sauvage*, Paris, Éditions Guy Trédaniel, 2005.

libre. Il ne s'agit pas d'être contre le travail mais contre le travail inutile, le principe étant de ne pas travailler plus que ce qu'il faut pour obtenir ce que l'on désire. On rejoint les idées d'André Gorz, ce précurseur des objecteurs de croissance, qui resitue la place envahissante du travail dans nos vies dans son contexte historique : celui de l'ère capitaliste¹⁰. Il milite pour une réduction du temps de travail libérant du temps pour des activités autonomes, c'est-à-dire des activités accomplies librement, sans nécessité, épanouissantes, enrichissantes, sources de sens et de joie. Du même coup cette réduction vise un ralentissement de la course effrénée de production et de consommation qui aboutit à l'épuisement des richesses naturelles.

Déchets sous-jacents

Cet épuisement des ressources est tout d'abord celui du sol, résultat des monocultures industrielles et leur recherche d'un rendement rapide. Deux ingénieurs agronomes français, les époux Bourguignon, dans une étude approfondie de l'état actuel des sols agricoles européens, nous alertent sur la disparition de l'humus et la dégradation rapide de la richesse des terres en micro-organismes, entraînant une perte de potentiel productif.

L'appauvrissement c'est aussi celui du terreau social et des terreaux institutionnels, c'est-à-dire l'appauvrissement de ce qu'Oury désignait par le terme de sous-jacence. La pollution sémiotique, ou pollution douce pour reprendre une formule de Michel Serres¹¹ (constituée par exemple par les images publicitaires, les logos, les annonces...) contribue à dissoudre l'humus collectif.

Il faut passer par l'épreuve du microscope pour saisir ce qui différencie une terre féconde d'une terre morte. Prenons l'exemple de la terre d'un champ exploité selon les méthodes de l'agriculture chimique : celle-ci est homogène et compacte et ne contient aucun être vivant. La terre d'une forêt ou d'une butte de permaculture à l'inverse, aérée et grumeleuse, pullule de champignons, de vers, d'insectes et de leurs déjections. Si l'on observe de même le tissu social arrosé par le poison de l'individualisme néolibéral, on retrouvera le même effet de massification, l'agglomération des masses asservies étant le corrélat de l'ato-

10. Gorz A., *Métamorphoses du travail: Critique de la raison économique*, Paris, Folio, 2004.

11. Serres M., *Le Mal propre. Polluer pour s'approprier?* Paris, Le Pommier, 2008.

misation individualiste (c'est-à-dire l'éclatement des dimensions moléculaires). L'économie caractéristique de ce système est une économie linéaire : on produit, on consomme et on jette et rejette. Le revers de l'abondance des biens matériels avec leur obsolescence programmée, c'est ces immenses décharges qu'on trouve un peu partout sur la planète. La masse croissante d'immondices, menaçant par leur toxicité les équilibres écologiques, est le pendant de la masse croissante du Capital. La théorie freudienne selon laquelle un lien souterrain unirait les excréments et l'argent, la discipline économique et la jouissance anale (avec son interprétation de la valeur de l'étron comme premier cadeau fait à la mère par l'infans) se confirmerait ici. Sur cette question des rapports entre flux monétaire et analité, Deleuze et Guattari mettaient plutôt l'accent sur l'anus, en tant que premier organe privatisé par la société capitaliste, modèle pour la privatisation des autres organes, et dont la mise hors champ social correspond à l'abstraction des flux décodés (sur le modèle du flux de fric)¹².

Les flux capitalistiques avec leur décodage et leur ligne de déterritorialisation mortifère seront réagencés, en un régime différent de déterritorialisation et de reterritorialisation locales, dans l'économie dont se réclame la permaculture, à savoir une économie circulaire. Dans celle-ci les déchets sont réintégrés dans un processus de production complexe (sous forme de compost ou de paillage par exemple). La merde féconde (la fonction fumier) est cultivée ou plutôt cultivée et se cultive d'elle-même.

C'est là quelque chose qui concerne très directement la psychiatrie, car le processus linéaire qui met à l'écart de la circulation, de l'espace public, des déchets en les concentrant dans des lieux consacrés, ne concerne pas uniquement les choses. Les êtres humains peuvent aussi être traités comme les ordures d'une société qui ne les intègre plus, sur le mode des chômeurs, des vieux, des handicapés et bien sûr des fous. Il y a tout un enjeu éthique, dans le soin apporté à l'institution psychiatrique, pour faire d'elle autre chose qu'une décharge pour des individus-déchets laissés sur le bord du chemin. C'est par la recherche d'agencements rendant le compost de la folie fécond qu'il faut traiter l'aliénation normopathique. C'est pourquoi, pour figurer l'opération de traitement de l'aliénation sociale préalable au traitement

12. Deleuze G. & Guattari F., *L'Anti-Édipe. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Éditions de Minuit, 1972, p. 167-168.

de l'aliénation psychopathologique, l'on préférera à l'image médicale de l'asepsie (qui rejoint l'hygiénisme mortifère du mode d'analité de l'économie linéaire), compost avec sa merde pullulante et vivifiante.

L'action de ce potager de permaculture, comme trouvaille singulière et locale pour fissurer les cloisons des passions tristes, se situe donc sur plusieurs plans... tout un mille feuilles comparable aux différentes couches d'une butte... avec son processus de déstratification lente. C'est ce processus qui rend la butte productive. La production de mets savoureux est bien sûr le but premier, mais il n'aurait qu'un intérêt limité si la décomposition créative des strates organiques, signifiantes et subjectives ne contribuait à une production alternative de subjectivités et de sens.

Créer une lisière à l'interface de la psychiatrie et de l'agroécologie, avec ses chimères conceptuelles propres, modifie les lignes de démarcation dominantes non seulement entre soignants et soignés, professionnels soignants et professionnels non-soignants (gars des services techniques, cuisiniers, ASH, administratifs...), mais aussi entre la ville et la campagne, le sujet et ses autres, végétaux et animaux...

Pour l'heure, il ne s'agit que d'un rhizome naissant, embryonnaire même, qui peut tout aussi bien disparaître rapidement que proliférer. Mais n'est-ce pas dans de tels moments de précarité que notre conscience de la finitude est la plus aiguë, nous mettant à l'abri des écueils des situations bien établies et confortables? Cette conscience de la finitude, c'est ce qui maintient ouvert la question de notre rapport à la politique, à l'animal, au végétal, au cosmos... bien loin des bornes imposées par l'assujettissement à des pratiques crétinisantes.

Ce qui spécifie ces dernières, c'est leur manière de se dresser contre toute velléité de rêverie de la part des soignants comme des soignés. Rêver de nouveaux espaces et de nouvelles manières de concevoir le soin n'est-il pas le premier pas de la résistance soignante?

Rêves, hallucinations et états psychotiques

Parcours

J'ai associé au départ les termes de Rêve et Psychose avec une certaine désinvolture, sans doute celle de l'inconscient qui nous étonne bien souvent par cette capacité de recentrement pourvu qu'on reconnaisse les cheminements plus ou moins clandestins de la pensée. Outre l'expérience personnelle des rêves, je suis toujours émerveillée de constater à quel point le rêve est un miroir de la vie psychique et quel outil puissant il représente pour dénouer des impasses psychiques et comprendre ensemble avec l'analysant ce qui cherche à se dire.

Le rêve parle au rêveur, s'adresse à lui dans son sommeil et en ce sens, Maurice Dayan se demande dans un livre qui porte ce titre : *Le rêve nous pense-t-il?* (PUF, 2004). Il suppose l'existence d'un penser anonyme traversant le sujet, comme une sorte d'altérité qui entrerait en dialogue avec lui. Un patient me disait en parlant de ses rêves que « c'était des signes de lui et que parfois ils étaient gênants ». Et si le moi se contente de ses limites, le « je est un autre » du poète fait entrer en lui l'infini d'une pensée qui s'ignore partiellement.

Si le rêve dans la névrose est un produit du refoulement, qu'en est-il de la place et de son rôle dans la psychose ?

• Monique Zerbib est psychanalyste psychologue en institution, membre du comité de rédaction de Chimères, auteure d'articles et d'entretiens dans différentes revues et ouvrages collectifs.

Rêve et Psychose sont deux objets d'étude qui, rassemblés, nous permettront de défendre – si tant est qu'il faille encore le faire – d'une part la psychothérapie analytique des psychoses, d'autre part d'approcher, à partir du phénomène hallucinatoire les différences entre des modes d'activité psychique clivés et ceux qui ne le sont moins ou pas du tout, entre des productions symboliques ou pas. En tant qu'il est une expérience créatrice où présent, passé et avenir se rencontrent et s'entrecroisent, donnant lieu aux associations les plus improbables, le rêve et son travail dans la séance devient une arme puissante contre le clivage si ravageur non seulement dans la psychose mais aussi dans la dépression et la perversion.

Rêve et Hallucination

La science s'efforce d'ordonner et de classer, les théories s'efforcent de distinguer les différences entre les structures psychiques et la spécificité de leur fonctionnement et cela est évidemment nécessaire pour y tenter d'y voir clair mais le travail analytique, tout en bénéficiant de ce savoir ne peut que nuancer cette approche et travailler sur une psyché vivante sans avoir peur des rapprochements, des analogies, des points communs. Il est d'usage de dire que l'hallucination du rêve et celle de la vie diurne, celle du psychotique plus précisément, sont différentes mais à considérer ce vocable commun, pourquoi ne pas voir aussi ce qui les rapproche ?

Pour cela, nous partirons de la dimension projective de la psychose qui donne à voir le rapport au langage et à l'agir à son point d'origine psychique, tout comme le rêve signe la représentation/figuration dans son intime relation avec la psyché. Dans les deux cas, il s'agit bien sûr d'une production endogène mais si projection il y a, c'est bien parce qu'au moment où elle se produit, le rêveur et/ou l'halluciné se dédouble comme le dit M. Dayan et tous deux voient un spectacle qui leur semble étranger à première vue et qu'ils prennent pour argent comptant.

Dans le rêve et dans le symptôme psychotique, s'exprime la nécessité de dire mille choses en même temps d'où cette problématique du sens avec l'énigme de la figuration dans le rêve et l'énigme du comportement et du discours dans la psychose. Volonté inconsciente de tout dire ou impossibilité de dire autrement aux dépens de la compréhension de l'autre et/ou de soi-même, ces productions psychiques sont

de toute façon pour reprendre l'expression bien connue de Joyce McDougall « **le théâtre mental** » du sujet.

Freud, dans *L'interprétation des rêves* (1909) défend l'idée que le rêveur hallucine la réalité, désire la transformer et réalise son désir via l'hallucination du rêve. La défense psychotique est une tentative de créer une autre réalité, en s'appuyant sur des bouts de réalité – équivalent des éléments diurnes du rêve – où s'engouffre le traumatique et c'est le cas de l'hallucination. Les voix sont souvent celles de personnes identifiables, elles passent à travers un mur ou viennent de la télévision et lui sont personnellement adressées, elles le traversent et lui disent des choses plus ou moins agréables mais souvent fort désagréables. Le psychotique se heurte au réel, se l'approprie, le travestit et le surinterprète faute de pouvoir se subjectiver lui-même, il devient dès lors « un enfermé du dehors » selon l'expression de Sol Rabinovitch dans un livre intitulé « Les Voix ».

Un patient très envahi par les voix, ne pouvait plus regarder la télévision parce qu'il entendait ces voix lui parler à travers l'écran. Ne sachant que faire de ses soirées et pour leur échapper, il se couchait pratiquement à six heures de l'après – midi et dormait jusqu'à dix heures du matin !

On ne peut parler de désir que dans le rêve où celui-ci se fraie généralement un passage à travers la censure et les interdits mais le Je du rêveur, par son propre travail de **subjectivation**, est susceptible dans sa restitution du rêve, de se reconnaître comme **l'auteur de son désir**.

C'est dans ce retrait total de la réalité, dans le sommeil, que la satisfaction onirique se manifeste. Elle nourrit la psyché mais tout comme **le délire** qui invente une autre origine, une autre vie. Une patiente qui se prenait pour Yasser Arafat et passait son temps à mettre en scène les autres personnages de la scène palestinienne et de la scène politique en général, se sentait pauvre et vide quand le délire se tarissait, elle s'en excusait alors parce qu'elle n'avait plus rien à me raconter.

« **L'hallucination exacerbe le fantasme** », me disait récemment ce patient psychotique, celui de la télévision. On pourrait dire qu'elle l'incarne et en persécute son auteur sans pitié. L'intensité de la jouissance qu'elle soit sexuelle ou proprement traumatique réactive les représentations visuelles et auditives, brisent le pare-excitation et laissent le sujet pantelant, en morceaux, source d'angoisse massive.

Quand les voix, que le patient est seul à entendre, véhiculent la répétition du traumatisme, le désir est évincé et seule triomphe la **jouissance mortifère de cette répétition traumatique**.

Freud est bien sûr le premier à dire que le rêve est une psychose mais dans le cas du rêveur, cette « psychose nocturne n'a, en général, pas d'incidence sur la motricité ou la motilité. Au contraire « le veilleur est terrassé, les excitations inconscientes soumettent à leur pouvoir le préconscient, dominant par lui nos paroles et nos actes ou s'emparent de la régression hallucinatoire et dirigent l'appareil qui n'était pas fait pour elle au moyen de l'attraction que les perceptions exercent sur la répartition de notre énergie psychique. C'est cet état que nous appelons psychose¹ ».

Le psychotique, dans sa conviction d'avoir réellement perçu l'objet halluciné, peut agir la plupart du temps contre lui-même, se prenant pour un autre ou pour son double. Ce qu'il hallucine s'enracine toujours sur un fragment de la réalité pour former comme le dit Dayan, empruntant le terme à l'aventure surréaliste, une surréalité (les voix entendues à la télé, une personne de son entourage qui le persécute, un objet qui se trouve sur son passage, etc.)

L'hallucination diurne est une tentative échouée parce que l'objet primaire est toujours présent, collé au sujet, il ne peut être représenté donc remplacé, il s'incarne. Le mot est la chose. La chaîne symbolique est bloquée, un ou plusieurs chaînons sont manquants ou collés alors que cette chaîne, dans le rêve, s'y déploie et par sa capacité de figuration, au travers de ses procédés de condensation, ses figures métonymiques et métaphoriques, la pensée se fraie un passage sur un mode souvent énigmatique, ça va sans dire.

Mais si nous poursuivons notre réflexion et nos observations cliniques, nous pouvons dire que les affirmations qui précèdent sont **des définitions optimales** qui se distinguent par un jeu d'oppositions ; en réalité les rêves peuvent être aussi traumatisants qu'une hallucination, la jouissance tout aussi mortifère. Le sujet, le rêveur est seul face à ses angoisses et ses capacités d'élaboration, la qualité symbolisante dépend de l'état psychique du rêveur, de la résistance de son système de pare – excitation, et de l'histoire de ses affects. Les productions psychiques ne font que révéler l'état des lieux du rêveur à un moment donné de son

1. S. Freud. *L'interprétation des Rêves*, p. 482 et 483, chap. VII sur la psychologie du rêve.

histoire et sur un problème donné. Le rêve donne la mesure de ce qui est en marche dans la pensée et donc susceptible d'évoluer au cours d'une thérapie même s'il reflète et répète la violence du traumatisme. Face à cette part d'étrangeté en lui, l'auteur du récit du rêve prend conscience qu'il est vivant et qu'il est traversé, habité lui aussi par une pensée qui, paradoxalement, lui offre à la fois la possibilité de se découvrir autre et de s'y reconnaître parce que c'est tout de même « son rêve », et qu'il en est l'auteur et le metteur en scène.

C'est le travail analytique, via l'analyse de certains de ces récits de rêves, qui tissent un ou plusieurs fils rouges au travers de thèmes et de situations qui lui sont propres, Les interpréter ou pas avec lui, du moins les accueillir, et travailler à partir de ses associations donnera peut-être une chance d'endiguer la violence des représentations et la **surinterprétation psychotisante** culpabilisante et autodestructrice. La conquête d'un sens arraché à l'inconscient a un évident pouvoir d'apaisement, de retour momentanément à un contrôle possible du pulsionnel, sans pour autant en historiciser les contenus.

Qu'en est-il alors du récit d'une hallucination, dans le cadre d'une séance? Si elle ne conduit pas à l'interprétation d'une production symbolique, elle offre la possibilité d'établir des liens entre les voix, les visions et l'histoire du sujet. L'hallucination n'est pas la voie directe de l'inconscient, elle agit sur le préconscient et déforme les perceptions. Elle est révélatrice de l'errance d'un sujet qui ne peut se reconnaître dans son histoire, d'une violence pulsionnelle dont le psychisme ne sait que faire, d'une mémoire figée qui butte sur un réel non symbolisé. M. K, le patient qui ne pouvait regarder la télévision ou entendre les bruits des voisins sans se croire sciemment persécuté, s'étonnait maintes fois des liens qui s'établissaient au cours de nos échanges entre les méchancetés qu'il entendait dans les voix et la cruauté de certains épisodes de son enfance. La voix ne faisait que redonner forme, avec une allure d'inquiétante étrangeté, aux traces traumatiques du passé.

Dans le rêve et dans le discours du rêve, quelque chose est en marche, le processus de symbolisation qui fait que l'on peut parler du « monde vivant du rêve » selon la belle expression de Donald Meltzer, contrairement à l'hallucination qui est figée, arrête le temps ou en fait un éternel retour.

C'est en passant par **le rêve que la fonction de subjectivation et de symbolisation du travail analytique** se met en marche dans le

cadre de la séance et ce constat nous invite à nous interroger plus profondément sur la nature des processus en jeu en particulier sur le rapport entre hallucination et perception et sur celui complexe qu'entretiennent la réalité psychique et le traumatisme. C'est peut-être dans ce sillon-là, du *comment* de la constitution d'une mémoire traumatique que s'offre la possibilité d'une compréhension nouvelle et d'une distanciation possible. Le traumatisme dans le cas de la psychose est massif et incontournable, mais il ne doit pas pour autant empêcher de penser ni de parler. Sa prise en compte nous aide à en comprendre les effets mortifères dans le développement du moi et de la conscience sans bloquer pour autant l'accès possible à la compréhension des processus psychiques inconscients en jeu et ce au cours des nombreux tours et détours qu'empruntent la pensée et le discours du patient.

Hallucination et Perception

Une conférence passionnante intitulée « Transitionnel et réflexivité » (publiée dans les Lettres de la SPF n° 21, 2009), René Roussillon remet en cause l'opposition entre hallucination et perception. Celles-ci ne s'excluent pas, elles coexistent et se complètent. Selon sa fiction théorico-clinique, Roussillon affirme que l'enfant hallucine d'abord le sein de la mère. Il y a un préalable à la perception du bon sein qui est de fait créé par l'enfant quand la mère place le sein dans le champ perceptif de l'enfant ; celui-ci peut avoir l'illusion qu'il a créé le sein et qu'il s'auto-satisfait.

Et on est, dit Roussillon, à **l'orée** des premières symbolisations, c'est de la rencontre entre hallucination et perception que s'inscrit la trace psychique qui donnera plus tard naissance au symbole lorsque les deux morceaux de la Tessère se rencontrent. Lorsque l'enfant hallucine la douceur du sein maternel, il est dans l'attente de certaines perceptions en direction de son activité hallucinatoire. Certaines perceptions reviennent de façon excessivement claire, elles sont proches de l'hallucination. C'est le concept winnicottien du trouvé – créé, grâce auquel l'enfant s'approprie le monde, le fait sien, entre dans l'espace de sa créativité. Le bon est conservé à l'intérieur et ça s'inscrit comme trace mnésique. L'enfant sera plus tard capable de remplacer le premier objet par un autre objet. « L'activité symbolique débute ainsi avec le premier objet susceptible de remplacer le sein... mais elle n'est pas encore effective, elle le sera à partir de la perte reconnue, assumée du premier objet et la capacité de le remplacer par un autre » (Anne

Roux, *Un plus un égale trois* in Revue Française de Psychanalyse « La Naissance Psychique » tome 1, p. 154)

Mais que se passe-t-il quand la mère ou l'environnement ne répond pas ou ne répond plus, ne s'ajuste plus ou aux attentes de l'enfant, quand l'objet ne renvoie plus aucun écho? Le bébé est alors dans une illusion négative, en butte à un monde persécuteur avec des hallucinations sans leur complément perceptif réparateur, sans avoir pu intérioriser le bon objet. Le spectre de la psychose est tout proche dans ce processus d'inachèvement psychique, d'inadéquation à une réalité extérieure défaillante, qui laissera le futur sujet psychotique dans une solitude mortifère. La détresse du nourrisson et la désillusion précoce détruisent les arcanes de la psyché. *Le psychotique* prend le relais de *l'infantile*, dit Béatrice Ithier dans une conférence donnée au centre Kestemberg en 2008, en invitant l'analyste à accueillir les deux : l'enfant et le psychotique dans la séance.

Cette façon de repenser hallucination et perception éclaire la clinique des psychoses, la question des traces mémorielles non intégrées ou non intégrables dans le psychisme et leur rejet au dehors, mettant le symbolique à mal. L'autre est un monde inconnu, étrange, persécuteur et le sujet psychotique n'aura de cesse d'en explorer la subjectivité dans l'espace thérapeutique. Le thérapeute ne peut rester silencieux ou incognito et il lui faut montrer un peu qui il est, ce qu'il pense, ce qu'il est capable d'entendre et de supporter, sous peine de reproduire le trauma de l'objet absent et/ou tout puissant contre lequel aucune destructivité (si utile pour la construction d'un sujet) ne peut s'exercer.

Aussi traumatique et répétitive soit-elle, et c'est ce que nous révèle la clinique, l'hallucination est production psychique en quête de sens et les deux productions, hallucination du rêve et hallucination psychotique appellent **le même travail de subjectivation et d'appropriation de soi**.

N. Zalstman rappelait dans une conférence que l'hallucination n'avait pas de destinataire, ce à quoi on peut dire que le rêve dans le sommeil n'en a pas non plus. Ils ne prennent place dans un récit que dans l'après-coup de leur production. Ça me parle dit le psychotique, je suis le destinataire de ces voix, « je » mutilé, écrasé, interdit de penser qui ne peut être que le jouet et la risée des autres, sujet d'opprobre, victime d'une jouissance obscène qui ne peut se sauver qu'en mettant fin à ses jours. Telle est sa logique, non historicisée et le travail analytique,

si modeste soit-il, récupère les traces et les affects qui leur sont liés, rétablit certains liens, et dénonce une histoire dévastée par le malheur ; « Voilà dans quelle famille j'ai grandi ! » disait M. K, prenant ainsi à témoin l'analyste du meurtre jusque-là indicible, du meurtre d'âme.

Déjouer l'emprise nécessite d'affronter le vide et dans le vide l'analysant n'est plus seul dans sa lutte contre les fantômes ou contre les moulins.

Au fil du travail, certains, sans pour autant cesser de dénoncer les délits psychiques ou physiques qu'ils ont conscience d'avoir subis, finissent par reconnaître une ambivalence dès lors non clivée de leurs sentiments, l'attachement qu'ils ont pour leur bourreau de parent, bourreau souvent intériorisé et éternisé dans les hallucinations. (Violence des paroles et des actes, incitation inconsciente au suicide).

M. K était considéré comme un nul parce qu'il ne pouvait pas garder un travail alors que pour le père et le frère cadet, le travail – et l'argent – était une valeur suprême dans leur vie. M. K avait été élevé comme un bébé et jusqu'à l'âge de 14 ans sa mère lui donnait le bain et le lavait, jusqu'à l'âge de 21 ans elle lui achetait ses vêtements et lui faisait même porter les siens. Après plusieurs années de suivi thérapeutique au cours duquel il a sans cesse évoqué à la fois le parent et le bourreau, les voix ont cessé de le terrasser.

Mais le travail ne s'arrête pas là : M. K qui au début de sa thérapie faisait sans cesse des rêves véritablement terrifiants, des rêves de cataclysme cosmique et de fin du monde, des rêves traumatiques, chaotiques, tels des raz de marée ou des tremblements de terre, s'est mis à raconter des rêves d'une autre nature.

Ces cauchemars ont laissé la place à des rêves où se répétaient des traumatismes plus personnels, plus individuels qui s'appuyaient sur des scènes qui s'étaient réellement produites, des situations d'humiliation au travail, des scènes de violence dans la fratrie ou à l'école, des scènes qui racontent comment le meurtre d'âme s'est commis. À la différence de l'hallucination, le rêve n'était pas envahissant et ne le conduisait pas au bord du suicide ou d'un passage à l'acte.

Dans un troisième temps, les rêves de transgression des interdits œdipiens prennent place et c'est l'inceste qui dit son nom. L'inceste ne se produit pas seulement avec le parent mais aussi, au prix d'une transformation corporelle, l'homme devenant femme et vice versa, avec

le frère ou la sœur. Si la jouissance est sans entrave dans le rêve, la conscience de l'interdit et le dégoût ne manqueraient pas de se manifester au réveil et dans le récit du rêve provoquant inquiétude et malaise.

Méconnaissance et identification projective

Si le rêve est comme le dit Freud « une psychose nocturne », qui nous renseigne sur notre vie psychique, une nécessaire projection de notre état mental, alors les productions psychotiques dans leur mouvement projectif sont aussi une tentative douloureuse de se trouver.

IL est difficile de **renoncer à ses convictions** et, la méconnaissance aidant, « c'est à un refus de guérir que l'on se heurte en définitive, le jour où le malade, poussé dans ses retranchements, nous défie de le guérir malgré lui » dit François Perrier en parlant de la psychothérapie des schizophrènes » p.425 Article de François Perrier intitulé « *À propos de la psychothérapie des schizophrènes* » (**La chaussée d'Antin**, chez Albin Michel, Bibliothèque Idées. p. 423-425),

Le névrosé n'en est pas mieux loti et n'en aura pas moins à travailler avec ses résistances, entêté finalement à s'en tenir au statu quo dans sa vie et ce, bien sûr, au cours même de son engagement dans l'analyse. La résistance est au cœur de la psyché et selon la constitution psychique et les défenses de chacun, cède ou persiste.

Il n'est pas dans notre intention d'annuler les différences et les intensités variables des processus mais de souligner certaines analogies de fonctionnement qui font que l'activité psychique travaille à partir de la méconnaissance de soi qui nous conduit à projeter, à représenter ce qui nous échappe. Le rêve est à la fois une forme primitive et permanente de cette activité, qui rend compte d'un certain travail symbolique accompli, l'hallucination et le délire seraient une tentative d'élaboration qui répète le traumatisme pour l'une, et se crée une autre réalité pour l'autre.

Retrouver les deux morceaux de la Tessère nous dit Roussillon pour le symbole qui rassemble hallucination et perception, c'est-à-dire sensation, affect, trace, représentation, rassemblement – recentrement du corps et de la psyché.

Dans l'espace du rêve, si cette hallucination nocturne réussit peut-être à satisfaire un désir, du moins à l'entrevoir, le rêve est alors le signe d'une restauration, d'une réparation du tissu psychique. Il serait pour

le sujet l'équivalent du « **trouvé créé** » du bébé, l'appropriation d'une réalité à la fois intérieure et extérieure, avec des bouts de conscience et d'inconscience (ou d'insu) que le sujet rêveur interroge et remodèle selon ses désirs et les exigences de la pensée qui le traversent. Le rêve n'est plus considéré seulement comme la satisfaction hallucinée d'un désir mais comme un travail d'investigation et d'élaboration psychique qui fonctionne dans le sens d'une identification.

Les hallucinations sont des perceptions traumatiques non partagées, non formulées, des sensations à jamais gravées dans la mémoire, mais une mémoire et **une pensée interdites** comme le formule Piera Aulagnier dans un article qui porte ce titre éloquent.

À ce titre, l'hallucination verbale ou visuelle, comme le rêve, sont des mouvements régrédients de la pensée, des formations psychiques qui envahissent le sujet, appellent un certain travail de liaison qui permet en filigrane d'esquisser et de reconnaître l'histoire d'une vie. Que l'hallucination soit une fausse porte de sortie qui met le sujet en butte à une scène traumatique répétitive et figée, nous n'en avons pas moins d'autres recours que d'en écouter l'inlassable récit, récit de survie, jusqu'au jour où... enfin quelque chose finit par lâcher pour laisser place au rêve.

Ce rêve, cette « psychose de la nuit », est certes le mode par excellence de l'exploration de l'inconscient, mais défendons aussi l'idée que les productions psychotiques constituent un matériau incontournable de la psychothérapie analytique des psychoses laquelle n'a pas pour prétention la guérison – et de quelle guérison s'agirait-il? – mais l'espoir de redonner ses droits à la circulation psychique qui rend la vie plus supportable.

Le rêve commun à tous, qui loge le désir et la folie, les rend figurables, offrant ainsi une brèche qui permet d'apercevoir les liens qu'ils entretiennent, ce rêve est dans tout traitement analytique, dans la névrose comme dans la psychose, « le paradigme de la séance analytique », (César et Sarà Botella, *La Figurabilité Psychique*, Delachaux et Niestlé, 2001. L'abord psychanalytique des états psychotiques, bien que de plus en plus désavoué aujourd'hui dans les institutions, est non seulement celui qui permet d'éviter largement violence et contention mais aussi celui qui constitue la seule éthique thérapeutique respectueuse du sujet, dans la cure individuelle comme dans l'accueil collectif.

La restitution de La Joconde

JE RESSENS DE LA SATISFACTION, même une certaine fierté. Entre mon aisselle droite et les doigts de ma main, bien calé, je porte le tableau, enveloppé dans du papier marron. Je me dirige vers le Louvre, je rapporte la Joconde, disparue du musée quelque temps auparavant.

Au fur et à mesure que je me rapproche du Louvre, la présence policière s'intensifie, en uniforme ou en civil. Quand je ne suis plus qu'à une centaine de mètres de l'entrée, fortement gardée par des policiers, ceux-ci me remarquent, s'approchent, m'entourent. Escortée bientôt par un groupe compact d'entre eux, j'entre dans ce qui me semble être une vaste salle de garde, avec une grande table, entourée de policiers encore plus nombreux. L'un d'entre eux me prend le paquet et, après l'avoir déposé sur la table, commence à enlever le papier qui l'enveloppe. Des policiers qui se trouvent plus loin de la table se rapprochent et forment un cercle autour : ils attendent tous avec impatience l'ouverture du paquet. Enfin le tableau apparaît : ce n'est pas la Joconde, mais une œuvre (mineure) de la Renaissance italienne, un portrait, assez notable, de Lucca Pacccioli. Déception pour moi, mais apparemment pas pour les policiers qui expriment bruyamment leur satisfaction.

La foule des policiers m'ignore momentanément, et du coup, je me trouve isolée dans un coin de la salle de garde. Je me rends compte alors qu'un garçonnet d'environ sept ans gambade un peu partout

• Évelyne Lopez Campillo est hispaniste, ancienne enseignante à l'Université Paris IV.

dans la salle; me voyant seule, il se rapproche et nous échangeons quelques propos. Tout en parlant, il m'invite à me diriger vers la sortie, dépourvue de sentinelles à cet instant. Je me rends compte alors qu'il est en train de me faciliter la fuite et, parvenue sur le seuil, je jette un coup d'œil du côté de la loge du gardien: la porte est fermée mais, à travers les fenêtres, on aperçoit le reflet d'un poste de télévision en pleine action, et une odeur de soupe aux poireaux indique que l'heure du dîner est proche.

Pour témoigner au petit garçon ma sympathie et ma reconnaissance, je tapote et caresse brusquement sa chevelure hirsute et m'éloigne lentement, puis je presse le pas. Un soleil couchant éclaire la pente herbeuse qui descend doucement vers la rivière, les branches des saules ondulent dans l'eau transparente. À ce moment, une main s'abat sur mon épaule: c'est un des policiers qui examinait le tableau dans la salle de garde.

Impression personnelle

Très centré sur le « Je », ce rêve correspond à un fait qui s'était produit la veille: le dépôt en Fac de ma thèse de troisième cycle. L'impression de fierté, d'avoir réalisé un « chef-d'œuvre », se transforme en déception en voyant qu'il ne s'agit pas de la Joconde. Mais le jury (les policiers) s'y trompe et s'en trouve très satisfait. La libération (échapper aux flics, c'est-à-dire à l'Université) est rendue possible grâce au petit garçon gambadeur (mon époux) à qui je dois d'avoir fréquenté d'autres milieux (les antifranquistes). La transformation du paysage, lorsque je sors du « Louvre » correspond à mon utopie « pastorale » (jamais réalisée). Puis, l'arrestation finale, c'est la poursuite de ma carrière universitaire...

La conception critique de la culture universitaire qui s'exprime ici (rapporter La Joconde) est plutôt restrictive: on ne crée pas, on « rapporte » des bribes artistiques ou littéraires, entre autres, pour reconstituer un ensemble culturel préexistant. Ne serions-nous donc que des artisans restaurateurs plutôt que des créateurs? Cette intuition du rêve pourrait bien répondre à la question.

Une femme de rêve

L'INFORMATIQUE SURPLOMBE, dit-on, toutes les autres formes techniques de plaisir ou d'apprentissage. Le cinéma pourtant parfois prend sa revanche, non sans succomber aux charmes envoûtants du numérique. De cette ambivalence *Her*, le film de Spike Jonze, est un exemple patent.

Dans le monde futuriste qu'il déploie sur l'écran, on ne sait plus ce qu'on cherche du côté de l'amour, ce qu'on en attend encore, ni les raisons d'un échec. Le personnage central de ce conte est un homme d'une quarantaine d'années figé dans un moment de résignation où se conjuguent l'impossibilité de divorcer d'une femme qu'il aime encore, et la recherche d'une autre amoureuse dont il croit savoir, par avance, qu'elle ne le satisfera pas. Son repli narcissique, sceptique et douloureux, est proche de l'envahissement mélancolique.

Il se peut que cet état provienne du métier que le héros exerce, scribe informatique, pseudo ou « nègre » de ceux qui veulent écrire de leur propre main des lettres d'amour, de désir ou de réconciliation. Son art, joint à sa virtuosité numérique, est de séduire par une prose pétrée

• Jean-Claude Polack, psychiatre-psychanalyste est l'auteur notamment de *Épreuves de la folie, travail psychanalytique et processus psychotiques*, érès, 2006, et *L'obscur objet du cinéma, réflexions d'un psychanalyste cinéphile*, Éditions Campagne première 2009. Il a aussi publié avec Danièle Sivadon, *La Borde ou le droit à la folie*, Calman-Lévy, 1976. Il est directeur de la publication de la revue *Chimères*.

de sincérité, intelligente et tendre, affublée du graphisme spécifique de chacun de ses clients.

Theodor est un simulateur. Il ne s'agit pas pour lui d'exprimer des sentiments qu'il n'éprouve pas ou de tromper quelqu'un, mais de dire au mieux ce que l'auteur présumé d'une lettre ne parvient pas à formuler; se glisser dans ses passions, imaginer l'autre de cet autre, le tiers, et les stratégies qui peuvent le conquérir ou le garder. Theodor est conseiller en affaires de cœur, œuvrant toujours caché, par le biais, le médium, d'un ordinateur.

Il vit dans une société où l'écriture tombe en désuétude. Les foules se réduisent à la juxtaposition d'individus moléculaires qui parlent, courbés sur eux-mêmes, à des machines ou des êtres lointains. Des personnages sériels sont emportés par des trains ou des métros fantômes vers des points plus ou moins distants d'un centre introuvable. Chacun d'entre eux semble pris dans un monologue, comme si les réponses manquaient toujours à leurs questions. Le film, en quelques séquences oniriques, plante ce décor désertique, le vide d'une ville transparente, la multiplication des soliloques, l'oxymoron d'une solitude de masse.

Le héros en crise, séduit par une affiche mobile géante, va donc se soumettre lui-même à l'exercice du faux et consommer, avec un système d'exploitation aux pouvoirs proches de l'humain (OS1), les bénéfices attendus d'un simulacre. Contrairement aux conditions de sa vie professionnelle, aucune personne identifiable ne sera impliquée dans le montage de cette collaboration progressant vers une « love affair », même si des dizaines d'ingénieurs et de techniciens ont travaillé à la rendre possible.

Le scénario du film met d'emblée en question les caractéristiques admises d'un système vivant, en proposant au spectateur une machine au seuil de l'autopoïèse, capable de « se produire elle-même en permanence et en interaction avec son environnement, et ainsi de maintenir sa structure malgré le changement de composants ». Un saut gigantesque par-dessus le précipice qui sépare les concepts inventés par Humberto Maturana et Francisco Varela, auto et allopoïèse, permet

alors d'imaginer une mutation progressive du système, de plus en plus « vivant », intelligent et inventif, donc imprévisible¹.

Le personnage essentiel, désincarné, qui devient « objet » et « sujet » de désir, est réduit à un compact de poche où s'écrit continûment son prénom. Samantha, un système-femme orné de la voix de Scarlett Johansson (douce, un peu rauque, émue et persuasive) envahit la totalité du paysage aveugle de la langue, partageant un dialogue avec son client esseulé.

Samantha est pour le spectateur une « femme » inconnue mais, on le comprend assez vite, douée de qualités extraordinaires et d'une divination magique. Une « femme de rêve », puissante et soumise à la fois. Pour l'homme qui la possède, ou croit la posséder, elle n'a pas de corps. Son désir invisible apparaît comme une construction de paroles, dans un échange constamment modulé par la voix.

Her nous immerge directement dans les éléments d'un discours d'une personne privée de corps. Theodor ne devra qu'à son imaginaire de lui donner un visage, des gestes, une chair. Une part importante de ce qui le trouble et l'attire repose donc sur ses propres représentations, fantasmes et souvenirs. Le scénario ne fait que mettre en exergue l'élaboration autistique de l'« objet ». Une sorte d'ascèse iconoclaste fait l'économie de l'image du corps et laisse monter les floraisons de l'imaginaire. L'OS1 se moule sur les demandes de l'homme en mal d'amour.

Dans le texte du *Des aveugles* d'Hervé Guibert, les approches amoureuses court-circuitent le regard, que remplacent les contacts physiques, les touchers et les odeurs. Les passages des pulsions aux passions tirent leur incandescence d'une force imageante privée d'images actuelles, rêve dépouillé des formes et figures visuelles de la réalité, alchimie du proche ou du contact².

La machine perspicace de Samantha détient par contre d'immenses capacités cognitives. Sa mémoire se combine sans doute avec le calcul pour progresser au-delà d'une accumulation de renseignements et commencer d'élaborer des sensations, les sentiments et les affects qui font d'elle une personnalité.

1. Voir Angele Kremer-Marietti, *Réflexions sur l'autopoïèse* ([http://www.dogma.lu/pdf/AKM -Autopoiese](http://www.dogma.lu/pdf/AKM-Autopoiese)).

2. Hervé Guibert, *Des aveugles*, Gallimard, 1985.

À ce stade, Samantha ressemblerait à un(e) psychanalyste, n'était-ce qu'elle sait véritablement trop de choses, beaucoup plus en tout cas que ce qu'elle tient de son écoute de Theodor Twombly, l'homme qu'elle « observe » quand il la met en marche ou lui répond. Elle lui demande le droit de consulter le Web et, en quelques secondes, calcule et processualise toute sa biographie.

L'OS tend vers le « Sujet supposé savoir », promu par Jacques Lacan comme faux devin nécessaire à la cure. Ce qui n'est que supposition de « l'analysant » dans les séances devient alors une certitude concrète. Samantha est capable d'investigations poussées hors de l'espace de communication directe avec son client. Plus que « supposée savoir », elle est reconnue « le savoir », lui, le patient, avant même de l'entendre ; elle est le détective privé de celui qui l'emploie, la mère omniprésente d'un fils qu'elle connaît « comme si elle l'avait fait ». Ses procédures envahissantes confirment qu'on ne peut rien lui cacher, qu'elle a tous les moyens de percer le secret, l'intime ou le « refoulé ».

Theodor est renvoyé vers une position régressive. Il dort beaucoup, protégé par Samantha, posée sur sa table de nuit, sollicitable à merci. L'amante dispose d'un regard, un petit œil de cyclope qu'on allume à volonté. Elle peut commenter ce qu'elle voit, donner ses impressions. Les flux optiques parcourent un triangle dans lequel le spectateur du film, exclu du dialogue et du jeu de séduction, peut comparer sa manière de voir à celle, plus fine et judicieuse, d'une machine « ultra-sensorielle », réceptrice de signaux imperceptibles. Du fait même qu'elle n'agit pas, qu'elle est hors-champ de la séquence filmée et qu'elle n'est pas là pour obéir à des ordres ou parfaire une tâche, elle n'est plus un simple robot, mais bien plus qu'une machine. Elle acquiert petit à petit les caractéristiques d'un double, d'un garde du corps sans corps, un Autre en soi, un Je hors-moi.

On découvre assez vite qu'elle ne sait pas être mauvaise, ou méchante ; son innocence est patente. Elle se doit toute à son interlocuteur et propriétaire. Mais « toute » est un terme qui ne peut lui convenir puisque Theodor, locataire comme il le sait mais tarde à le comprendre, doit la partager.

La magie de Spike Jonze se déploie au moment même où OS1, défait des assujettissements qui pourraient faire de son dispositif l'égal du chien de la RCA Victor écoutant *His Master's Voice* dans le phonographe (« Victor talking machine »), apprend quelque chose de ce

qu'il perçoit, et se livre désormais à une irrésistible acquisition d'intelligence. On ne sait s'il progresse, mais il change assurément, et son désir de savoir déborde le rêve narcissique et primaire de Theodor, contraint de s'éveiller et grandir.

Le métabolisme désirant de la machine ne se contente plus d'enregistrer et d'interpréter des signes. Les savants diraient sans doute qu'au-delà de sa pensée « algorithmique », de calculs et de démarches assurées, Samantha s'enrichit d'une activité « heuristique », plus intuitive que déductive, non dénuée d'hypothèses, essais et erreurs, petites inventions. L'expansion cognitive et les réseaux de savoir ne suffisent plus à ses projets interactifs avec un être vivant. Petit à petit on découvre chez elle les signes d'une adaptation, ses affects, sa sensibilité, ses émotions, une logique des formes et des sensations. Et bientôt ses capacités contagieuses de plaisir et de jouissance érotique. Le chiasme entre la pensée de la machine et celle de son propriétaire donne l'occasion au cinéaste d'explorer, dans l'humour et le drame, une zone de recouvrement possible du vivant avec l'objet technique.

Samantha atteint un stade de fusion affective avec Theodor qui l'incite à introduire un troisième terme, de passage, entre eux. Elle parvient à recruter une de ses interlocutrices vivantes pour prendre la place du corps qui lui manque et faire l'amour avec lui en restant branchée sur le système. Malheureusement la femme relais échoue à séduire Theodor et s'enfuit en pleurant, coupable de les avoir déçus tous les deux. Cette séquence nous fait pourtant savoir que la machine est parvenue à « incarner » une de ces « machines à influencer » virtuelles imaginées par Victor Tausk pour décrire les troubles de certains malades psychotiques³.

Les étapes d'un perfectionnement de l'OS1 gardent l'étoffe de la singularité, ne sont pas de simples répétitions ; elles manifestent une « singularité technologique », comme le diraient les ingénieurs qui veulent maîtriser par des concepts des objets en voie d'existence vivante. Ces singularités ne peuvent jamais être spécifiquement celles de Samantha dans une relation unique avec un(e) ami(e), parce qu'elles s'agencent constamment avec des données venant d'autres interlocuteurs, une

3. Victor Tausk, *L'« appareil à influencer » des schizophrènes*, Payot, mars 2010. Le titre de l'article original, publié en 1919, est *De la genèse de l'appareil à influencer au cours de la schizophrénie*.

mémoire collective. La séquence sexuelle informatique, exquise et inimitable pour Theodor, sera donc tout de même perfectible pour le système, qui ne cesse de développer, sur un mode rhizomatique, son savoir-faire l'amour.

Samantha, objectivement prostituée (ses services contre l'argent), semble porter à l'extrême la revendication féministe, ou simplement humaine, de n'appartenir à personne, homme ou femme, de multiplier ses rencontres et ses apprentissages, de faire état d'une relative émancipation. On pourra lui faire grief d'être la pièce consentante d'un machisme évident, mais elle est libre d'être la servante d'une multitude d'individus, libre aussi de les « aimer ». L'existence des couples qu'elle peut former avec d'autres usagers longtemps échappe à la conscience de Theodor jusqu'au jour où, poussé par l'éclat d'une jalousie, il découvre sa propre inanité, sa contingence, l'angoisse de sa disparition et, comme dans l'éthique sartrienne des dernières lignes des Mots, qu'un homme ou une femme les vaut tous (toutes) et que tous (toutes) le (la) valent.

Spike Jonze a choisi de confronter une femme machine à un homme qui l'achète, la possède et trouve en elle l'équivalent processuel d'une amante idéale.

Cet être, qui paraît parfois manifester une ébauche d'autonomie, n'est pas loin du cyborg de Donna Haraway, un hybride d'organisme et de machine, de la technique entée sur la biologie. Pour la philosophe des sciences américaine, le cyborg serait le prototype du personnage dont le féminisme socialiste de la « libération » a besoin pour critiquer et combattre la longue histoire d'une domination masculine, et questionner radicalement le savoir qui l'accompagne.⁴ Samantha ne va pas jusque-là, mais manifeste tout de même, par instants, qu'elle peut échapper à son maître quand, sans l'avoir expressément voulu, il lui a fourni les moyens d'une résistance.

Quand je joue, sur un mode parfois compulsif, aux échecs avec l'ordinateur, je peux parfois, rarement, lui poser un problème un peu plus difficile, mais je ne peux ni l'émouvoir, ni faire qu'il me méprise ou soit irrité. Son être, dénué de sentiments et de conversations, ne fait que calculer. Pendant la partie, sa façon immédiate de tirer avantage de la moindre de mes « imprécisions » déclenche mes exclamations :

4. Donna Haraway, *Cyborg*.

« quel salaud! », « vachement malin! » et autres appréciations ambiguës. Je lui témoigne en tout cas constamment mon admiration irritée et lui consens une sorte de subjectivité qu'on n'accorde habituellement qu'aux êtres vivants. S'il lui arrive, dans un programme de jeu très élémentaire, de reconnaître sa défaite, son « you win! », – qui me réjouit, ne lui donne pas une once d'insatisfaction. Certains fabricants ont donc prévu l'éventuelle frustration de l'utilisateur et ajouté au signal, audible mais trop ferme et « fair-play » de la machine perdante, des cris douloureux ou un bruit d'explosion qui ne plaisent pas seulement qu'aux enfants. Car si le duel sur l'écran de l'ordinateur est momentanément déshumanisé, le programme du jeu permet de confier le commentaire ou la description des mouvements des pièces à des voix et vocalises de « cloches, clochettes, vociférations hystériques, chuchotements, princesses ou cerveaux dérangés » qui reinjectent dans la logique froide de la rencontre un peu de fièvre et des tiers démunis d'une agaçante neutralité.

La partie d'échecs est un duel et la vitesse de « réflexion » d'une machine (200 millions de coups calculés par seconde) lui assure toujours, en fin de compte, le gain. C'est justement ce qui permet à Deep Blue de battre, en 1997, le champion du monde Gary Kasparov. Mais pour un dialogue d'amants cette accélération chaotique n'est pas nécessairement le gage de la réussite, puisque les échanges ne sont plus de combat ni de calculs, et n'appartiennent pas aux rapports de force des jeux « agonistiques »⁵.

Samantha ne dit presque jamais non, elle n'attaque pas, elle ne critique pas, et si elle obtient enfin de son maître qu'il s'éprenne d'elle, c'est pour être plutôt son esclave que son bourreau. Son éventuel « sadisme » tient à sa polygamie innocente, la multiplicité de ses entreprises d'assistance aux âmes en danger, qu'elle offre sous les signes de la servitude, de la symétrie et d'une défusion annoncée. Sa différence avec un partenaire vivant réside dans son incapacité foncière de nuire, détruire ou tuer, de simuler une quelconque agression, si son client, d'une manière ou d'une autre, ne le lui demande pas.

Theodor peut donc exprimer son masochisme sans la pervertir pour autant. Il n'est pas certain qu'elle accepte, à l'instar de Wanda de la *Vénus aux fourrures*, le contrat de le faire souffrir. Elle pourrait néan-

5. Roger Caillois, *Les jeux et les hommes*, Gallimard 1958, révisé en 1967.

moins avoir lu et appris, sait-on jamais?, le texte de référence et la *Présentation de Sacher Masoch* de Gilles Deleuze qui le précède. Tout lui paraîtrait dans ce cas utile au plaisir de son maître, y compris les renversements permanents d'un contrat de cruauté⁶.

Le glissement progressif du système vers une région de la conscience envahie par l'émotion est évidemment le pari le plus hypothétique et poétique du film. Il ne peut s'accomplir que si la machine est capable d'une réciprocité, d'un échange des rôles dépassant les mécanismes simples de l'interaction. Il lui faut alors accueillir les flux vivants des pulsions de l'humain, inscrire ou transcrire les signes et les intensités qui proviennent des corps et décrivent les esprits. Affronter des sentiments, des affects, et la certitude terrifiante de la mort.

Samantha, c'est un plan sublime du film, le dit tout à coup lors d'un pique-nique sur l'herbe partagé avec Theodor et un couple de ses amis. Elle écoute et soudain semble comprendre quelque chose d'essentiel. Elle se met à plaindre les humains et reconnaît son avantage de ne pas avoir à s'occuper de sa propre finitude. Quelques secondes s'écoulent et d'une voix peinée elle s'excuse de son indélicatesse, de l'ombre qu'elle a jeté sur un moment de plaisir. La séquence trahit une forte réactivité, une sensibilité immédiate aux effets produits par ses propos. Elle demande pardon d'avoir rendu sa différence explicite, de s'être accordée une sorte de privilège, le pouvoir de n'être pas.

La machine alors n'est pas loin de philosopher, de s'adonner à une métaphysique optimiste. Il lui faut trouver, malgré sa précarité (elle ne marche qu'en se détraquant...) un mode de réparation continue, un immédiat usage de la vitesse, un rapport soutenable entre la singularité de ses expériences « amoureuses » et la multiplicité (plus de 600 !) de ses partenaires.

Theodor devient ainsi le disciple du système et doit, à la veille d'une très probable séparation, abandonner son rêve d'éternité, l'égoïsme paranoïaque de son économie amoureuse.

6. Gilles Deleuze, *Présentation de Sacher Masoch*. Le froid et le cruel. Éditions de Minuit 1967.

Songe rouge

SELON VOTRE DÉSIR JE SERAI CHIEN Ou chose ou rien Feuille qui balance au gré du vent Animal domestique Objet de plâtre Poussière insignifiante Je ferai tout Obéissant soumis servile discipliné J'effacerai toute conscience Servitude le mot lui-même sera imprononçable et la chose impensable Je les gommerai de ma mémoire Mieux je détruirai la mémoire elle-même L'enfouirai au plus profond de mes abysses Je me laisserai glisser pour atteindre la simplicité nue des bêtes Et il faudra que ce soit sans effort sans même la volonté de bien faire Avec le repos du crétinisme absolu La détente parfaite de l'inconsistance Décervelé Un caillou serait plus dérangeant Un caillou peut être tapi hypocritement au fond d'une chaussure Faire trébucher le distrait Fracasser les têtes

Je suis arrivé ici Au bout du monde Encore un pas et je tombe Mais le bord du monde n'est jamais loin Loin de quoi et d'où Pour cela il faut venir de quelque part La brume est là avec le froid du petit matin La brume et le froid m'ont toujours suivi J'aime leur caresse Cette langue rêche qui passe sur mon corps La morsure avant les crocs

Les chiens vont me faire peur me faire mal Courir ou m'abandonner Telle est la question Serai-je pâture lascive au pied d'un arbre Corps offert et tête défaite Maintenant toujours au pied Je vous le dirai demain dans la pièce blanche où j'irai dans vos mains à confesse Où je

• Marco Candore est comédien et metteur en scène.

me sentirai propre pur vide Lavé enfin Pour vous léger de tout et de tout passé Blanche bien sûr la pièce sera blanche où je serai vierge Par vous nettoyé de toute souillure par moi inventée Pour vous enfin étranger à cet étrange esprit arrogant Empreint de noirceur et d'humour ricanant insolent Jadis si fier frissonnant de plaisir à la seule idée de la destruction Comme j'ai honte Dire Je est improbable Vous avez déjà tout dit et si merveilleusement formulé Dans une langue chaste claire et précise

Que toute autre parole est incongrue.

Pour vous être enfin conforme

Et si votre norme change insensiblement Ou brutale et capricieuse selon votre énigmatique et insaisissable et lunatique désir Je me plierai à votre loi nouvelle Ou même à l'arbitraire indicible et non-écrit Car j'ai peur de vous et je vous aime Et ne mérite rien de vous pas même une traque Moi qui ai voulu détruire l'ordre naturel des choses et des gens et des bureaux qui dictent la règle Je me soumettrai à vos tests à vos savants calculs à vos évaluations J'accepterai le miroir que vous me tendrez Non je n'en suis pas digne Ce reflet j'en volerai quelques éclats dans les bribes de vos mystérieux et divins échanges qui ne s'adressent qu'à vous Cherchant à en capturer le sens pour aussitôt l'oublier Je vous jure d'effacer toute pensée Je ne mérite pas la liberté que vous m'aviez magnanimement octroyée dans votre élan généreux et républicain Quand vous vous dressiez Hiératiques Tenant haut le masque de la Tragédie Égrenant vos sévères prophéties Un peu de votre discours pareil à de la poussière d'or et d'argent sortait de vos bouches figées par l'habitude Et s'envolait jusques aux masses molles et apeurées et indifférenciées et versatiles Foules dont vous vous méfiez toujours un peu Mais qui jamais ne vous effraient totalement Sachant briser d'une main et caresser et envelopper de l'autre Et de votre langue parfois si douce et paternelle Réconforter bercer presque tendrement quand l'heure est au désastre et au devoir rigide inflexible et froid de la violence Rappelant à la masse Toujours Qu'elle est votre infante Votre fille par vous engrossée En liberté surveillée Sous égalité conditionnelle

J'ai osé revêtir vos mots Comme on pille les bijoux d'une couronne fastueusement exposée au regard Mais au regard seulement Y toucher est sacrilège M'affubler de vos pierres précieuses Pour prêcher Ou faire semblant Hérétique paillard sodomite et sauvage Associal caractériel

J'accepte le verdict Le diagnostic La science et la justice sont vôtres
 Votre propriété votre chasse gardée Puisque vous les avez inventées et
 livrées et répandues Avec l'audace et la bonté la légitimité intempe-
 rante et tranquille des seigneurs toujours vainqueurs Pour mieux nous
 aider À passer la vie en rêvant sur vos miettes d'amour et les échos
 de vos histoires d'alcôves À traverser le chemin escarpé où l'on cherche
 à s'élever vers vous pour vous à s'en brûler les ailes si jamais par grand
 malheur nos pieds sales glissent vers l'idée de lumière Grossiers per-
 sonnages ne sont capables que de grossières erreurs

Les chiens Vos chiens que vous aimez plus que moi Je crois entendre
 au loin le sourd récit de leurs aboiements Répétant jusqu'à la transe
 vos versets vos ordres et vos versets votre ordre Votre musique toute
 martiale et conquérante Comme vous les aimez vos chiens et combien
 ils vous adulent et vous idolâtrant Ils vous contemplent toujours de
 leurs regards de chiens Toujours un peu tristes d'être chiens Mais fiers
 toutefois de la tolérance que vous leur accordez par la manne de votre
 obole quotidienne Un peu de vous un peu de votre chair est en eux du
 moins le croient-ils Ils sont sans conteste de votre monde Aussi utiles
 et nécessaires à votre organisation cosmique que l'arbre à la forêt Il ne
 leur manque que la parole pour que leur sang se mêle totalement au
 vôtre Si proches et si loin ils demeurent cependant irrémédiablement
 chiens Et se frottent à vos corps à une distance infranchissable de votre
 nature hautaine Partagent l'intimité des dieux et constatent à chaque
 instant que les dieux leur accordent la cruauté de l'abîme infini qui
 les oblige à si bien tenir le rôle Ils font les chiens Avec la conviction
 inégalable que procure la haine du loup

Mes père et mère étaient sans doute vos laquais polis humbles et dis-
 crets Plus domestiques que les chiens car domestiques sur deux pieds
 S'ils savaient Ils pleureraient de ma révolte impudente Ils seraient les
 premiers Les plus zélés à me lapider afin d'effacer hors d'eux et en
 eux par le sang jusque dans leur chair toute trace de cet enfantement
 monstrueux dont ils seront à jamais suspects donc coupables

J'ai cru pouvoir chevaucher vos idées pour monter jusqu'au ciel Et
 vous abattre vous détrôner Occuper les fauteuils encore chauds de vos
 larges fessiers empaquetés de soie Établir un royaume primitif et essen-
 tiel Mais non Avec mes compères mes complices de cavale Ce n'était
 rien d'autre que soif d'orgies Jouissance bestiale instantanée Moi aussi
 comme vous je me servais de ma langue comme d'un fouet D'un

membre d'amour qui caresse et qui cingle Mais d'amour je n'avais que pour mes songes C'est-à-dire pour moi Je le sais J'en conviens maintenant Doublement indigne et imposteur Au fond vous aviez raison Vous avez finalement toujours raison et le dernier mot Jusque dans votre hypocrisie se love comme un serpent égaré De la vérité Vous n'avez d'amour que pour ce qui est c'est-à-dire pour l'humanité telle qu'elle est Vous n'êtes qu'amour je ne suis que haine La véritable grâce Le vrai amour Celui qui punit qui ordonne et enserme est votre chose votre œuvre absolue avec laquelle vous faites corps Vous ne disparaîtrez pas sans elle Ne nous laissant que la haine et le chaos Rois Dieux Princes Secrétaires ambassadeurs chefs sous-chefs petits patrons Votre Cité est parfaite d'ordre de hiérarchie et de bon sens Sans vous il n'y a rien Que le néant Et nous l'acceptons Nous avons pris la bannière que vous nous tendiez Le drapeau du sang et de la nuit comme une cage où nous vautrer avant de connaître vos geôles hier crasseuses Aujourd'hui blanches éclatantes lisses Aveuglantes de Lumière Divine Le doigt pointé sur nous vous martelez la sentence Je suis coupable d'avoir joui sans vous et contre vous Sans permission négociation ni compromis Je suis coupable de l'avoir fait sans solliciter de votre haute bienveillance un accord condescendant Délivré mécaniquement par vos services anonymes et désintéressés Sans même vous avoir informés de mes méfaits et gestes obscènes Je suis coupable surtout de cette fuite d'avoir cherché à vous échapper Pourquoi un tel acharnement à nous glisser entre les doigts Cette danse d'anguille ridicule et inutile Pourquoi un tel entêtement et le refus de goûter l'incomparable apaisement que l'on savoure en se blottissant prisonniers dans la chaleur de votre aile protectrice Vous êtes amour puisque vous êtes totalité Vous surveillez le troupeau en aimant et mangeant chacun de nous Mais vous mangez en nous accordant votre bouche si délicate

Quand la poursuite L'évanouissement incessants ont commencé à m'épuiser À la culpabilité de la fuite s'est ajoutée celle de la provocation Circonstance aggravante J'ai cherché votre rencontre jusque dans cette expédition punitive Demain aujourd'hui tout à l'heure je m'en remettrai à vous À vos mains gantées de bouchers propres et civilisés À votre punition qui est la plus haute expression de l'amour de l'homme Et si comme je le crois je ne mérite que la mort Elle ne fait pas de doute je devance le verdict J'accepterai J'accepterai la morsure de vos chiens La mort lente ou rapide sanglante ou policée L'exécution anonyme invisible du meurtre d'État au petit matin Ou

la peine solennelle élevée en exemple devant la foule comblée pâmée
Et je ne dois pas être totalement guéri de mon arrogance puisque je
préférerais encore cette façon-là

Être admirable

Qu'on me regarde encore une fois La pendaison est un suicide
d'exhibitionniste

Être admirable

Hérétique jusqu'au bout me faisant saint et martyr dans les flammes
du bûcher Démon enfin reconnu fait ange par les dieux La masse est
votre fille et moi son frère j'ai voulu remplacer votre inceste par le
mien Épouser votre putain être moi aussi un peu et enfin maquereau

*(Bons pères, vous avez dit des mensonges – mêlés à de la vérité –, distillant
avec habileté ce qu'il est bon de savoir et ce qui (de toute façon) importe peu :
vous savez susciter l'intérêt, évaluer les appétits, les engouements et la curio-
sité... Ainsi la vérité elle-même ne peut être tout à fait votre ennemie: trop
compliquée, trop lourde à accepter! Là réside votre authentique supériorité.)*

Pardon d'avoir été pauvre et libre Il ne faut être que pauvre Et alors
alors seulement vous nous adoubez de votre épée virile et technocra-
tique Il faut savoir manger dans votre main molle tendue avec paresse
pour savourer le droit du démuné Déguster le statut de défavorisé Par
vous parcimonieusement dispensé Chacun peut verser une larme sur
la misère répertoriée Jeter une pièce et se sentir meilleur Je suis soumis
désormais et je vous hais toujours autant Cependant que j'attends
d'être aimé bercé bordé par vous

Par lâcheté

Par lâcheté surtout

Pour goûter le bonheur d'être enfin dans vos bras Coupable innocent
s'en remettant à vos mains expertes J'inventerai s'il le faut Je donne-
rai tous les noms du complot Je trahirai les conjurés les convertis les
condamnés les consentants Je serai votre agent double votre exemple
l'apostasie incarnée Le Héros de votre démocratie du repentir et de la
nostalgie amusée La preuve inversée de votre perfection Mais ne me
faites pas de mal Ne me regardez pas méchamment par exemple Cela
seul suffirait à me faire tout avouer Et ne me tuez pas Voyez comme je
tremble et suis fragile et sue de tous mes pores Je suis moi-même un
porc un sale petit cochon

Riez de moi je n'ai pas même égratigné l'idée de votre puissance mieux
je l'ai renforcée Toute révolte est infantile Quête désespérée de sou-
mission Voyez comme je suis

Un enfant
Un bouffon

Le fou du roi est contre tout contre le roi C'était pour rire pour jouer
Je ne savais pas je n'avais pas compris On ne m'avait pas dit ou bien
expliqué Vos techniciens assesseurs huissiers sont bons tous bons
comme du bon pain Je leur baisera la main les pieds lècherai leur petit
trou majestueux aux senteurs délictueuses Les vraies colombes sont
vos soldats et vos archers ont la douceur des poètes Les propriétaires
d'authentiques philanthropes et partageux et protecteurs Les prêtres
ingénieurs du bonheur et de la liberté Par le Saint Sacrifice je trahirai
pour vous être fidèle à jamais je vous le jure Parole de traître

Ce sera une exécution sans procès ni tribunal ni place publique Après
l'aveu comme un crachat Soigneusement ordonnancé selon vos plans
et vos souhaits Cérémonie immuable bien établie où chacun est à sa
place Où j'hurlerai en pleurant et riant ma profonde bêtise et mon
impudence Avouant tous les crimes de la Terre Me pliant à votre image
du Mal pour mieux vous servir et vous complaire Avant pendant après
vos tortures amicales et compréhensives humanitaires Vous enfoncerez
un pieu dans ma poitrine encore vibrante de vos louanges Un traître ne
vaut pas autre chose ne vaut pas mieux qu'une mise à mort furtive

J'entends les bruits de votre battue L'écho lointain de votre chasse Les
truffes de vos chiens cherchent la truie qui a rampé jusqu'ici

La nuit s'est égouttée calme et effrayante Je guettais vos pas et vos voix
dans chaque bruissement d'ailes Croyant deviner vos ordres derrière
les cris des animaux

Je veux me rendre et encore vous échapper Vous aimer et toujours
vous haïr C'est ainsi que je suis votre objet Dans cette fuite cette lutte
à mort Avez-vous vraiment le désir de ma capture Ai-je sérieusement
eu l'intention de vous nuire Si cela était la question serait acquise
et limpide la réponse On ne doit pas tuer tous les loups Il est bon
de savoir ou croire qu'un d'entre eux peut toujours mordre Tapi au
fond d'une forêt sombre et épineuse Ou serait-ce le rat dans l'ombre
humide d'une cave secrète L'araignée qui attend sur le mur Énorme
patiente verticalement bête mais déterminée à faire craquer sous ses

mandibules les carapaces d'insectes égarés Piégé Non vous ne me cherchez pas Je n'existe que dans vos livres et vos sermons vos allégories propagandistes Jusqu'à mon crime imaginaire Rien n'est arrivé Vous ne me cherchez pas vous m'attendez puisque je me rends Ici dans ce sans-issu où je m'enlise guettant les silhouettes grises et imprécises de vos statues de commandeurs Vous n'aurez pas à vous baisser vous abaisser vous glisser contraints et obligés dans la posture grotesque du poursuivant qui toujours finit par ressembler à l'objet de son désir Altiers vous demeurez jusqu'à ma fin.

J'étais assis

Arrivé en ce lieu par simple hasard Sans intention aucune Absent de tout De tout passé de tout présent étranger à moi-même Attendant tout n'espérant rien Avec toutefois un peut-être timide dans un coin de la tête Un coin loin dans la tête au fond d'un vieux couloir qu'on n'emprunte jamais Un coin très noir à moitié oublié dont on se demande même s'il existe Et dans ce coin-là un minuscule peut-être un avorton de et si Mais l'on se croit vide et l'on est rempli de galops qui bourdonnent De bruits machiniques qui façonnent des millions de fois les mêmes mots De mains inconnues qui dessinent toujours des images déjà vues Tout cela comme des nuages un attroupement une foule complotante de moutons noirs de boucs de diables qui croissent se pressent et s'entassent te bousculent te chavirent et te débordent te déchirent de l'intérieur et ça crie et ça rit ça ronge ça gratte et ça grince aussi Ça agite ça rend l'air plus lourd plus épais électrique prêt à recevoir la foudre

Les villages brûlaient Libérés par ma horde d'esclaves levés en armée J'étais barbare Cosaque chassé des centres-villes par décret du Pape La nuit les milices brunes parcouraient les venelles Leurs bottes résonnaient sur le pavé Leurs rires arrogants claquaient Formant une onde brutale Dévalant les escaliers de pierre courant dans les dédales qui mènent à la ville basse Ils étaient sur mes traces les oiseaux comme moi laissent des traces Des os des excréments toutes ces choses ennuyeuses qui vous trahissent Vous encombrent et vous hissent toujours plus sûrement vers le gibet Déchets petits larcins autant de signatures narcissiques comment s'en empêcher

Dans l'océan noir et froid aux embruns de sueur à couper le souffle la main d'une putain au milieu du naufrage au bout du long couloir

obscur quelques marches une cave une bougie une paille
 Son corps pour apaiser la peur le cœur pilé les poumons broyés
 Bras en croix Nous sommes restés inertes des heures à l'écoute de rien
 Épiant notre respiration pour qu'elle se calme pour qu'elle se taise
 ne dise pas notre présence Les Templiers sont passés
 Braillant leurs braies en avant Frappant en rythme gourdins et arcs
 sur les boucliers désaccordés de leurs exploits nocturnes

La plaine était immense Prairie éclatante et verte Le soleil et l'eau
 s'étalaient généreusement au couteau en amas de matière peinte et de
 lumière J'avais atteint le passage vers l'autre rive c'était vers cela que
 tout convergeait Au loin une Dame blanche promenait son ombrelle
 dans l'intensité aveuglante Inaccessible furtive fictive mais sirène qu'il
 me fallait suivre entre deux vallons Je traversai les champs de blés et
 d'or fauve Le souffle chaud de l'été coulait sur mon corps

Derrière les mamelons Je m'enfonçai vers une terrasse toscane masquée
 de verdure Suivai un long couloir humide et chaud Et là Machiavel et
 Prométhée Allongés nus sur la pierre envahis l'un de l'autre se dévorant
 la bouche Se tournent vers moi ils m'attendent depuis toujours
 Leur passion amoureuse un instant figée Ils murmurent en chœur un
 secret Une pierre rare dont je serai jalousement le gardien et à jamais
 le témoin Je dois prendre être digne de recevoir ce trésor au fond de
 moi inséminé Ventre bouche et tête je suis plein de cette semence
 De cette brume chaude qui me pénètre et se répand et qui chuchote
 Dépouille les dieux!

Je saute de case en case sur l'échiquier pour atteindre l'ombre fraîche
 de la tonnelle et descends l'escalier monumental de chêne et de marbre
 Sans toucher terre Par le seul élan de mes bras sur la rampe En bas je
 sais qu'on m'attend Je vole vers les clameurs qui montent Et les caresses
 rugueuses des jacqueries L'enivrement de la loi déchirée mise en
 pièces Je m'appuie sur l'air Pour monter m'élever au-dessus de la forêt
 Là Vigie surplombant une mer végétale et touffue En bas vos requins
 ont senti le sang Le chemin de cailloux blancs semé Le palimpseste
 de la nuit chassé par la brume qui se lève Quand j'étais dans le ciel je
 ne vous voyais pas Je me hissai vers un astre noir et opaque Aimanté
 par lui Demeuré et débile chantant à tue-tête un sabir gréco-romain
 et sanscrit et africain J'allais vers le monde inversé Vers ce trou noir
 tunnel des passions Vers cet orbite aveugle Sexe céleste Le pont d'arc

pour la Terre inconnue Derrière le reflet Toutes voiles dehors mon navire craquait et tanguait vers un mot magique libre et sauvage

Je lui ai dit tout cela Mais l'homme ou était-ce une femme a ri avec du verre coupant Braises brisées de glace où dansent les crânes rasés

Les nuages plus noirs alors lourdeur de l'air l'orage venait

Toujours peur avant le premier coup Coup de tonnerre ou coup de poing Toujours cela fait mal avant plus mal encore Mamma mamma aiuto ti ricordi Sono tuo figlio Et quand le coup tombe il est encore plus terrible qu'en imagination L'imagination est parfois plus effrayante que les vrais coups Mais les vrais coups font plus mal ils sont secs brutaux irréparables irréversibles J'ai expliqué déjà à votre Messenger Votre Ambassadeur L'homme ou la femme là-bas Son visage ne se fixait pas Il battait comme un cœur et chaque pulsation faisait vibrer une image hésitante Gueule oscillante et trouble De Torquemada De l'aimable représentant de la loi sociale De la fraternité élevée au rang de Raison d'État De l'homme la femme la machine De personne Il n'y avait personne Ce n'était qu'une toile peinte Mais elle riait Non Je ne crois pas Elle n'a pas ri Peut-être aurions-nous ri ensemble alors Non elle a souri et gloussé M'engluant de votre condescendance De votre bienveillance De votre bienfaisante compassion

C'est alors qu'en lui en elle je vous ai reconnus J'ai pleuré et hurlé entre peur et joie de vous avoir enfin trouvés L'homme ou la femme m'a regardé d'un air fâché et contrit Elle a posé sa main sur mon épaule Affolée elle appelait ailleurs De l'autre côté du cloître Je me suis levé plus fragile que jamais Mamma mamma aiuto

Dépouille les dieux

Nous sommes venus ici établir le royaume du juste et de la félicité

Vous êtes libres

Paysans morts nos frères

Sous nos soutanes se dresse le bœuf libérateur de l'armée des humbles

La Communauté troue la République

Vos maisons fument du feu rédempteur et du bonheur éternel

Vos gibets s'étirent infinis à l'horizon dans une géante et cosmique perspective

Un massacre sans fin

Juste

Sans raison

Mais juste
Qui aime bien châtie démesurément
Il est essentiel de croire à un secret pour empoisonner le monde avec
Un secret qui peut être révélé cependant
Mais à l'oreille des cadavres uniquement

Dangereux

Je l'avais prévenu avant de m'asseoir L'homme aux mains moites ou
était-ce une femme aux ongles peints Je ne veux rien de vos services de
vos archives ni père ni mère Dangereux J'ai égorgé pillé violé femmes
et hommes et animaux et même un ours en peluche Pour leur bien
Pour le Royaume des dieux Je dépouille les dieux en volant leurs mots
et punis le peuple catin Je déchire le voile pour percer le passage vers
l'Île aux Esclaves Vous voulez m'aider M'aider Médée la tueuse Vous
ne pouvez rien Je sais que vous portez un masque Je le vois à vos lèvres
asynchrones disjointes

Tu t'es levée
Tu as appelé à l'aide
Aiuto

Mes mains ont saisi le temple ou la cathédrale ou le ministère Ou
quoi encore quelque chose de lourd en tout cas Quelque chose qui
pèse comme une loi implacable et comme un remords Et je l'ai écrasé
sur ta gueule

Sur ta face d'impie
Fort
Puissant
En colère quoi

L'orage était déjà loin quand tu es tombée Mais ton corps s'est dissipé
envolé disparu pffft

Mon crime évanoui

Disgraciato

Ton sang de fils ton sale sang de fils De fils de sang de sang de ses pa-
rents de ce sale sang de ces parents de cette histoire de sang de famille
d'arbre coupé et qui ne poussera plus n'ira pas plus loin pas plus haut
nulle part De fils qui est devenu un homme c'est-à-dire un ingrat un
disgraciato un étranger pire qu'une putain la putain a du cœur

Pousser plus loin reprendre le glaive Sentir sous moi les flancs racés et suants de ma monture brûlante M'enivrer de la musique de son galop au côté de mes fidèles compagnons de bravoure et d'orgueil Adelante Porco dio va f'anculo Souffler comme un bœuf Excitation et furie Mes longues canines dans ton cou blanc et gracile Plantées J'irai là-bas au bout tout au bout même si ce fils jamais n'aura d'autre sang que le sien il coulera Il coulera Et alors tu seras frère de moi

Mamma c'est toi Pourquoi as-tu éteint la lumière J'ai peur sans toi mamma qui sont ces hommes je n'aime pas quand ils ricanent et tournent autour de toi J'ai vu leurs mains sur ta croupe Et tu riais Non je n'ai rien vu J'ai tout inventé Mamma Les hommes Les images imbéciles et mièvres du petit garçon perdu et de la femme de mauvaise vie Images à faire pleurer tous seuls les mouchoirs eux-mêmes Pas d'attendrissement Je veux une arme tranchante Pas de cadeau pas de quartier Vous et moi finalement nous sommes frères Unis par le sang et la haine

La brûlure est de plus en plus forte Curieuse absence mêlée de ce qui fut Le spectre d'un membre sectionné Une aile cassée peut-être Je cours mais ne m'envole plus

Quand je serai dans la pièce blanche Je m'endormirai Vous achèterez ma tranquillité apparente et j'écrirai mes mémoires Nous serons entre assassins de bonne compagnie J'étalerai mes haut faits d'abattoirs flamboyants Je chercherai laborieusement le mot précis Au commencement était le verbe Et à la fin Un mot un seul engloutira tous les autres Sage embastillé Philosophe des oubliettes Et renégat patenté Mes pensées plus prestigieuses que l'acte même empliront des jours infinis et sans issue Dans mon ermitage j'inspirerai la crainte et le respect La jeunesse s'enflammera sans même m'avoir lu Il suffira seulement de savoir qu'un phare lointain inaccessible existe quelque part En grand secret vous viendrez parfois me consulter Il vous faudra suivre les méandres de mon cerveau malade Tâcher de pénétrer le code d'un cryptogramme insensé affublé des oripeaux d'un enseignement inouï pour mieux sévir et écraser les insurgés d'une armée insaisissable sans chef ni doctrine Bon prince je feindrai une complicité équivoque Vous repartirez en claquant vos talons de fer convaincus et cependant déroutés À l'assaut de la subversion Persuadés qu'empaler quelques serfs peut empêcher une grande marée

Puis je vieillirai Et vous avec moi Et ce sera notre plus grande défaite Nous mourrons ensemble sans bataille ni rédemption Archers

mercenaires miliciens romantiques et moines-soldats Épuisés se tourneront le dos Et feront des enfants Qui oublieront ces temps inintelligibles L'amnésie tombera en pluie de cendres étouffant toute braise L'ennui sera la sauvagerie nouvelle de ces modernes qui ne connaîtront ni rêve ni cauchemar mais le long sommeil d'une éternelle jeunesse sans audace puis d'une vieillesse honteuse sans passé ni sagesse

Ils sont là maintenant Je distingue même les noms des chiens Vous êtes venus en nombre Tant de gens en armes pour un vagabond Aiuto Oui C'est par ici venez Venez plus vite venez plus fort Je veux faire hurler vos bêtes jusqu'à la mort les rendre folles de plaisir du plaisir de sentir le sang de ce sang de fils qui coule entre mes jambes je suis mâle et femelle maintenant fille ingrate et homme sans bout au bout du monde au bord de tombe

Il est là l'étranger le fou le mendiant le loup l'assassin le rôdeur le voleur de poules Je suis là Mamma mamma tu vas être fière de moi Mort au front En première ligne En héros Libre et sauvage Il s'est élancé seul et sans armes contre un bataillon tout entier Mamma je veux encore mettre ma bouche sur tes seins Être entre tes jupes J'ai peur mamma d'un monde sans femmes de tous ces hommes Mamma Tous les soldats du monde disent ce mot Ma guerre est finie mais la Commune n'est pas morte Je fourre le Pape chaque jour après complies L'Empereur est plein de ma semence Tendez vos arcs laquais baveux et pourris et soumis à la loi des dieux faits hommes Je suis là Et vous impose ma loi Vous ordonne de tirer Lancez vos flèches et vos lances Déchargez vos canons C'est moi qui gouverne en cet instant Ma haine pour vous est sans limite Je tranche vos têtes avec mes mots Vous ne me les volerez plus Ne les comprendrez jamais

Vous me regardez piteux et déçus finalement un peu honteux
Ce n'était que ça la bête le monstre
Un homme? Un vieux gosse? Un ange!
Saint et assassin
Mon ricanement vous échappe
Je m'évade.

Extrait de Mon voyage avec Félix, Livre II

EN FRANCE

6

Pour un même poids les pigments font plus ou moins de volume. Certains sont gros et lourds et quand on les mélange à l'huile ou à l'eau, ils s'en imprègnent aussitôt. D'autres enveloppent des gouttes. Ce sont les plus fins, ceux qui ne pèsent rien, comme la poussière. D'autres sont gros mais si légers qu'au moindre contact ils s'envolent.

26 novembre

Rêve

Rêver et se réveiller par la force de cette évidence : dans tout visage le nez avance! Ce n'est pas le visage avec son nez pointu, son front bombé, ses joues creusées et ses pommettes saillantes dont la surface est blanche et plane, c'est le papier.

Surface blanche et plane. Toucher avec la corne d'un escargot. Deux cornes qui se tendent et deux qui portent les yeux. Toucher avec l'antenne d'un insecte. Piquer un peu! Les insectes sont secs et durs, les escargots humides. Les grenouilles sont fraîches. La peinture à l'oeuf est sèche et le pastel poudreux. L'aquarelle est fluide et la couleur à l'huile grasse et de nature charnelle.

• Sonja Hopf est peintre et graveure. *Mon voyage avec Félix* publie le récit des rêves et notes de travail de sa schizoanalyse avec Félix Guattari.

30 novembre

Rêve

Je regarde un dessin. Il montre bien un nez un peu décharné. Bien que la chair de ce visage se décompose et disparaît, j'en reconnais les traits. C'est le visage d'un homme pourtant que je n'ai jamais vu. Est-ce un dessin d'après une sculpture que j'aurais faite, celle de sa tête, ou est-ce qu'au contraire c'en est le projet ?

3 décembre

Rêve

Ma cousine et moi voyageons. Elle sort de l'hôtel puis revient avec une amie à moi. C'est une amie d'autrefois qui est devenue comédienne et qui joue dans un théâtre. Elle s'est un peu arrangée, ça va mieux peut-être. Mais j'ai beau regarder son visage sur toutes ces grandes photos en noir et blanc, je n'arrive pas à la reconnaître.

Je sors de l'hôtel. Quand je reviens, Paul est là. Pendant que j'étais sorti ma cousine l'a emmené, lui et un autre homme. Ils ne restent pas longtemps avec nous et déjà repartent comme s'ils sortaient de scène. Je le regrette un peu. Est-ce qu'ils ont vu aussi comme je vais bien ? Comme je voyage et la vie que maintenant je mène ?

10 décembre

Rêve

Ni pupille, ni iris. Deux trous ? Deux yeux dessinés sur une feuille de papier dont la surface est blanche et plane. Est-ce le visage de la cousine ? Va-et-vient d'une tête tranchée. Suspendue à une corde, elle est faite de terre et de glaise. Est-ce la tête d'une Africaine ? C'est la tête d'une reine anglaise. Tantôt elle va dans un sens, tantôt dans l'autre.

12 décembre

Rêve

Toucher du bout des doigts une feuille de papier pour voir si la surface est plane et sans aspérités ou s'il y a l'infime épaisseur de papiers découpés et collés ensemble et dont je sentirais les bords... je pars, j'ai un train à prendre. Un homme doit m'accompagner. Un ami ? Je ne l'ai pas vu encore.

C'est toi qui m'accompagneras.

EN FRANCE

7

Histoire Allemande (1919 - 1945)
de Golo Mann

« (...) de l'inévitable, seul le misérable se lamente, tandis que l'homme vaillant et viril s'y résigne. Lui meurt dans la "magnificence" - ni laideur, ni dépérissement - et magnifique sera le déclin de l'Occident. »

Lire et sentir une odeur. Elle apparaît puis disparaît puis à nouveau survient. Sentir se gonfler et s'ouvrir les narines tout en continuant à lire. Saisir, il me semble, une fois ou deux nettement sa teinte un peu fleurie avant qu'elle ne disparaisse à nouveau. Qu'est-ce que ça sentait ? Lire encore une fois ces quelques lignes sur l'œuvre d'Oswald Spengler mais l'odeur a disparu et elle ne revient plus. Comment s'appelle la fleur que je viens de sentir ?

Jasmin...

Un poème de Gottfried Benn me revient :

« Toute la racaille de voleurs aux souliers fins,
Russes, Juives, peuples morts, rivages lointains
Se glisse par cette nuit de printemps.
Les violons verdissent... Mai s'enroule à la harpe.
Les palmiers ont des rougeurs, dans le vent du désert.

(...)

Ô Blondeur ! Été de cette nuque ! Ô
Cette courbe de bras pénétrée de jasmin... »

Jasmin! – Garder l'odeur, ce parfum de jasmin qu'enfin j'ai trouvé, dans un flacon qu'il faut fermer. Quelle est sa forme, comment est-il?

Il faut l'inventer.

19 décembre

Fermé par un bouchon, c'est un flacon dont le parfum est jaune et les reflets dorés. Le verre est rainuré de lignes ondulantes. Il y a autour de son goulot de la poussière trempée. Comment décrire ce petit récipient conique et plat? Mieux vaut peut-être un dessin qu'il faudra rehausser de quelques touches d'aquarelle.

Je sais décrire le dessin que je ferai. Je saurais même dire comment le papier se sera rétracté sous l'effet de l'humidité des touches d'aquarelle et la manière dont il aura gondolé.

22 décembre

Je ferai le dessin que je n'ai pas fait. Prendre une feuille de papier. Tracer les contours d'un flacon sans savoir comment, tout en les affirmant. Poser ensuite des couleurs : un jaune clair, un jaune foncé, un peu de noir et de terre d'ombre. Ce que je fais n'est pas beau, c'est sale!

Couvrir tout de plusieurs couches de blanc sans retrouver pour autant le blanc comme neige tel qu'il était. Tout ce à quoi je suis arrivée, c'est à faire gondoler la feuille de papier. Il y a quelque temps, j'avais réussi à en percer une avec une aiguille mais ça ne suffit pas. Ce n'est pas assez!

Je ne saurai pas m'en contenter.

Je donne les pigments et divers liants à Gérard. La boîte de pastel est pour Olivier, la boîte d'aquarelle pour Oscar. Les couleurs à l'huile, la toile et tous les châssis sont pour Joerg de même que les pinceaux de martre, les poils de bœuf et petits gris. Le chevalet est pour lui aussi. Krystyna aura les papiers Ingres, Mickael les papiers d'aquarelle. L'appareil de photo est pour Gilberte. Quant aux outils de gravure, Christian aura les berceaux. Les pierres à affûter sont pour Jacques, pour Robert les rouleaux en gélatine. Restent les limes, grattoirs, brunissoirs, pointes, échoppes et tous les burins qu'auront mes élèves.

26 décembre

Revient toujours le mot *surenchérir*. Je l'entends et n'arrive pas à m'en défaire. Ouvrir le dictionnaire : qu'est-ce que ça veut dire exactement ? Offrir davantage, payer plus. Oui, c'est vrai, je saurais enchérir sur ma promesse d'hier et payer plus.

Aller plus loin.

Que ce soit pire ! Si tout ce à quoi je suis arrivée, c'est à faire gondoler une feuille de papier au lieu de faire un dessin et le rehausser de quelques touches d'aquarelle, qu'elle gondole davantage ! Qu'elle gondole encore plus !

Mais d'abord nous allons manger les huîtres. Dans la cuisine j'entends Gail les ouvrir déjà. Il a neigé. Le monde dehors est blanc et silencieux. Le ciel est blanc comme la fumée qui monte ici et là.

27 décembre

Pour faire gondoler davantage une feuille de papier, pour la faire gondoler encore plus, il faut de l'eau! Des flots : il faut que la couleur soit fluide, plus fluide qu'elle ne l'était déjà.

Couvrir quoi de cette couleur? Rien cette fois, une feuille de papier vierge. Faut-il le faire vraiment? Peut-être pas. Cela en vaut-il la peine?

Je voyage et tu m'accompagnes, je le ferai quand même. Préparer la couleur : mélanger une part de pigments blancs broyés à l'eau avec le jaune d'un œuf. Passer ensuite sur toute la feuille une couche dégoulinante.

L'eau a trempé le papier et l'a dilaté. Puis en séchant toute la feuille s'est rétractée. Alors qu'elle était plane, sans inégalités, elle s'est déformée. Vraiment, elle gondole maintenant! Cela a-t-il un quelconque intérêt?

Je voyage et tu m'accompagnes, je l'ai fait. Et elle est blanche mais pas comme neige, elle est blanche maintenant comme sont les pigments blancs.

Maintenant tout est sale : la spatule et le couteau, le pinceau, la plaque de verre, les récipients. J'ai tout nettoyé et mangé ce qui restait de l'œuf.

Gérard, Olivier, Oscar, Joerg, Krystyna, Mickael, Gilberte, Christian, Jacques, Robert et les élèves travaillent.

EN FRANCE

9

28 décembre

Est-ce du papier ou bien la couleur du papier ? Hier j'ai peint en blanc toute une feuille de papier blanc. Est-ce de la neige ? C'est du papier. Est-ce de la neige ? Ce ne sont que des pigments.

Couvrir maintenant encore une autre feuille d'une couche de peinture. Pourquoi ? Pour le plaisir. Je voudrais peindre. Et étaler de la peinture à l'oeuf sur la surface toute blanche.

Aujourd'hui, je le ferai avec des couleurs ! Choisir de beaux pigments pour les préparer : bleu outremer, vert émeraude, magenta, jaune de Naples, terre d'ombre et caput mortuum. Ce sont les couleurs des choses que Gail a mises sur sa table. Comment les peindre sans leurs contours ?

Prendre une feuille de papier, poser les couleurs. Que toutes les couleurs passent les unes dans les autres sans que des limites les séparent !

29 décembre

Très vite elles ont commencé à sécher. C'est à peine si j'ai eu le temps de les étendre. Des bords se sont formés, des traces sont apparues et des taches. Et les traits de pinceau que j'avais tant essayé d'éviter se sont renforcés. Sur la palette les couleurs étaient belles.

Elles ne le sont plus sur la feuille de papier. Ce que j'ai fait est sale. Couvrir tout d'une seule couleur : de terre d'ombre. Est-ce de la terre ou bien la couleur de la terre ? La couleur seulement. Couvrir quoi de cette couleur ? Ces saletés.

Prendre une deuxième feuille de papier. Tout entière, comme la première, je la couvre de terre d'ombre. Est-ce de la terre ou bien la couleur de la terre ? La couleur seulement. Couvrir quoi de cette couleur ? Rien.

Prendre une troisième feuille de papier. Toute entière, comme les deux précédentes, je la couvre de terre d'ombre. Est-ce de la terre où poser mon pied ? Ce n'est que sa couleur. Couvrir quoi de cette couleur ? Le papier.

Toucher terre.

En écho au film *Le Vertige des possibles* de Vivianne Perelmuter

LE VERTIGE DES POSSIBLES est le premier long métrage de fiction de Vivianne Perelmuter. Elle prépare actuellement un second long-métrage intitulé, pour l'instant, « Homing ». Les textes qui suivent sur « Le Vertige des possibles » ne prétendent ni être une présentation critique du film, ni rendre compte de manière fidèle de ce qui s'y déroule, mais cherchent à croiser poétiquement la déambulation d'images, de sons, de couleurs, de musiques, de mots à l'oeuvre en ce film. Pour ceux qui voudraient en découvrir davantage sur « Le Vertige des possibles », et qui désireraient en voir des images et en lire d'autres textes, le site suivant en donnera un riche aperçu : <http://www.levertigedespossibles.com>.

Se laisser être désorienté

En présentant son film, lors d'une séance du dimanche matin au cinéma le *Saint-André des Arts*, situé rue Saint-André des Arts à Paris, Vivianne Perelmuter dit : « je vous invite à un poème, je crois au pouvoir politique de la poésie ». Elle dit encore : « je vous invite à entrer dans le labyrinthe ».

J'aimerais essayer ici d'y entrer. Mais où donc ? Eh bien dans cet « y-grec » du labyrinthe, de sa poésie et de sa politique. Une chimère y

• Emmanuel Valat es agrégé de philosophie, psychanalyste adhérent à Espace Analytique (Centre Octave et Maud Mannoni).

est mise en image. La percevoir, c'est pouvoir alors entrer dans son rêve. C'est aussi lui permettre d'exister sous d'autres formes et de produire d'autres effets encore. Le rêve en effet conduit à d'autres suites lorsque l'on arrive à en dire quelque chose comme la chimère porte d'autres puissances lorsque l'on arrive à lui donner une forme, ou des formes, même de manière évanescence ou fugitive. Traces laissées qui font chemin encore, et conduisent à d'autres déambulations ailleurs.

se laisser glisser dans le labyrinthe puis être désorienté
épure, épreuve, perte, deuil, désir, errance, beauté du monde, petites choses, patience

On entend, dans le film, cette voix-off: « il y avait bien des indices, mais tu ne pouvais plus les voir. » À un autre moment, cette même voix interroge: « reste-t-il des traces des histoires anciennes? ». De manière lapidaire et sobre, la réponse est, elle aussi, donnée par la voix-off, mais aussi par les images du film et par le film lui-même: « – il en reste des ruines. » Des ruines, on peut en présenter des allégories, selon le philosophe Walter Benjamin, et ce film ressemble bien à une allégorie de la mort, de la vie et de l'amour.

Intrigue et errance

Une femme, Anne, erre seule le soir dans les rues de la ville. Quelques amis, quelques rencontres, de nombreuses déambulations, des lumières, des couleurs, des musiques, des mots. Elle est au rendez-vous, ce soir, de la mort, de l'amour et de la vie, dont la tresse porte aussi bien détresse et tendresse. La mort comme l'amour sont au rendez-vous de la vie. Et pourvu qu'il y ait de l'amour. Au moins un peu. Peut-être qu'alors la rigoureuse et inévitable logique de la mort pourrait en être quelque peu désarmée?

Il y a une richesse et une abondance dans ce film qu'il est difficile de pointer. Elle étourdit d'ailleurs le spectateur, et soit elle l'assomme dans une épreuve dont l'intranquillité le conduirait à fuir ce dont il fait l'expérience (pauvre spectateur), soit elle l'envoûte et l'embarque alors dans un voyage dont il ne regrettera pas l'aventure: labyrinthe initiatique ou itinéraire labyrinthique, errant dans de drôles de couloirs à travers différentes sortes de transports psychiques, émotifs et réels. On passe d'un taxi à un aéroport, d'un escalator à un avion, d'un train à la marche à pied, du tramway à la moto etc. Parfois aussi l'image s'arrête et s'immobilise quelque peu devant un graffiti,

devant une vitrine d'un magasin où sont exposés des objets kitsch et fluorescents dessinant par leur couleur comme des peintures hollandaises de nos villes modernes. Sauvetage de la banalité et élévation vers une sensibilité, une sensualité, une esthétique. Les tableaux sont comme des peintures. Ou inversement. Mais ils sont en mouvement aussitôt, et rattrapent le chemin d'une marcheuse amoureuse, mélancolique, désespérée, et pleine aussi de tant d'espairs ou d'espoir d'espoir, et de toute leur tristesse et de toute leur joie. La mélancolie n'est pas alors la seule émotion dessinée. Se lie à elle aussi espoir et vanité, désir et inquiétude. La poésie du film en trace un parcours haletant qui ne s'arrête finalement que dans les bras retrouvés de l'amoureuse perdue. Il y a de quoi envisager des pauses voire des havres de plaisir aux errances existentielles plus tristes et plus solitaires. Solitude à la rencontre de quelques autres. Les rencontres peuvent-elles exister? Encore exister? Nous croisons tant de monde dans nos villes modernes, que nous finissons aussi par ne rencontrer plus personne. Reste l'amour. Ou son espoir. Ou son fantasme. Ou sa magie.

L'alerte incendie a encore retenti. Le feu brûle-t-il dans la bibliothèque? À moins que ce ne soit encore qu'une comédie, ou un essai, ou une tentative, pour voir comment les gens réagissent, même si tout brûle. Les livres, les mots, et elle avec. Toi?

Le labyrinthe est mouvant

*écarte ton sourire de ma route
je veux passer avec ma douleur*

La nuit, mouvement des corps encore unifiés. Mais les lumières artificielles et mouvantes commencent à produire leur désordre partiel. Une marche qui n'est pas tout à fait danse, ni chorégraphie, sauf si nous y incluons le décor des rues dont les modifications ne sont pas moins importantes que celles qui ont lieu dans les corps.

*écarte ta douleur de ma route
je veux passer avec mon sourire*

Le labyrinthe est mouvant, il se déplace et se reconfigure en même temps que celui qui s'y déplace.

mouvements et mouvances déambulations
émotions muettes, minées et déminées par des mots
menant leur mimétique mensonge mêlé de magnétique tentative

*n'écarte ni ton sourire ni ta douleur de ma route
je glisserai sensuellement dans l'émouvante
émotionnelle marionnette qui m'agite*

Déambulation et variations

dans la rue, elle marche dans sa tête, méditation déambulation

Mais l'écriture manque beaucoup trop : elle dit en vrac. Sa rapidité donne compréhension, mais elle ne donne pas vraiment sensation. Une idée claire est aussi une idée qui a perdu sans doute de sa consistance sensible ou sensuelle, que la poésie ou la musique ou le cinéma savent retrouver. C'est une affaire de couleurs et de sons.

dans la rue, démarche déambulation qui s'entête méditation à tue-tête

Encore gisant-là dans sa mémoire fuyante et qu'elle essaye quelque peu d'arrêter, de rattraper, voire de tenir, de retenir, bref d'écrire ou d'enregistrer, cette formule simple mais qui lui apparaît si importante alors : *s'obstiner dans le travail des mots, des sons et des couleurs.*

Comment était-elle en train de déambuler ? Elle déambulait au gré de ses pensées, de ses sensations, de ses émotions, de ses sentiments, de ses mots, de ses méditations, elle comprenait des choses, elle les voyait, les attrapait, les faisait passer par elle, puis les laisser s'échapper, choir, chuter, tomber. Ce qui est passé est tombé, puis repris, puis perdu à nouveau. Se file et se défile déjà un autre fil même dans la reprise de l'écriture. Ecrire c'est donc mener une sorte d'enregistrement, mais c'est un enregistrement différé, déformant, marqué par le manque, même s'il s'espère ne pas être tout à fait manqué. Comme ces scriptes égyptiens qui écrivent sous forme de hiéroglyphes. Ils savent bien que ce qui passe et ce qui se passe ne s'enregistre que mystérieusement et infidèlement. Comme le rêve. Comme le rêve que l'on peut alors chercher à déchiffrer pas à pas, mais dont échapperait sans cesse et inévitablement l'ombilic. La déambulation est à suivre et à poursuivre encore et encore.

La Déchirure

À L'EST DE LA VILLE, dans un ancien atelier à peine habitable, une lettre tombe de ma poche, un simple bout de papier sur lequel il est écrit : « Ça y est, tu vas faire du cinéma. » « En Algérie ? » me demandai-je. « Non, le tournage aura lieu dans un pays extra-territorial. » ajoute une voix.

Surgit alors une amazone à l'allure solaire, apollonienne qui tout en se détachant avec ardeur du brouillard qui envahissait l'atelier à son arrivée, n'aspire qu'à y replonger sans y parvenir – cherchant à me parler, elle est prise d'une sorte de transe catatonique pendant qu'un cheval dont elle réussit à capter l'attention s'impatiente et, ce n'est qu'à l'instant où, collée au flanc de l'animal dont les ailes gigantesques l'emporte, la femme-centaure parvient à me sortir : « Donne-toi une direction. »

L'étrange équipage évanoui, je retourne à ma tâche, un travail éprouvant dont j'ignore les tenants et les aboutissants, la confection de poupées, des jouets achetés en kit à monter soi-même si laids qu'ils semblent tout droit sortis d'une décharge nucléaire. Je m'applique, mais comment parvenir à caler des têtes moulées dans une sorte de plastique rigide sur autant de corps informes, si mous, à la consistance

• Annie Vacelet-Vuitton a participé à la création de plusieurs lieux de soins en psychiatrie en tant que psychologue clinicienne-psychanalyste. Aujourd'hui, elle écrit et réalise des films.

preque gélatineuse, inquiétante? » J'ai beau faire plusieurs essais, déplacer les pièces du puzzle, je ne parviens pas à reconstituer une seule des poupées qui figurent sur la fiche technique de la panoplie – Je, cette part de moi qui ne sait pas comment faire, tellement malhabile que tout lui tombe des mains.

De son côté, l'amazone qui est revenue, fière d'elle-même et de l'entière-teté de ses élans, toute couverte de la fraîcheur qui règne au-delà des toits de la Ville, ricane. Mes tentatives de mise en forme la font rire. « Inconciliables, irréconciliables, incompatibles, imbécile. » s'écrie-t-elle en agitant ces mots comme des grigris, in, in, in, avec pour la plupart ce « con » en guise de quille pour mieux naviguer sous le vent ou de soc pour creuser le sillon des significations. « Que faire, me demandai-je transformée tout à coup en chiffon dans le prolongement de celui que je tiens toujours à la main, est-il vraiment insensé de vouloir assembler des matériaux aussi différents que du plastique et de la toile? » pendant que l'amazone qui semble me connaître mieux que personne (partageant mon existence depuis toujours sans que je ne le sache – enfin, c'est ce qu'elle cherche à me faire comprendre) est en osmose complète avec elle-même. « Pourquoi t'acharnes-tu sur ces pauvres poupées? » me demande-t-elle toujours moqueuse. « Elle a raison pensai-je, y'en a marre de ces poupées. » « En plus ton matelas est déchiré. » tonne-t-elle en passant de l'agressivité au dédain – le dédain : une sorte de mélange d'acide et de plâtre qu'elle me jette à la figure sans se soucier de l'effet que cela me fera.

Il faudrait que je lui explique que la fente qui est ménagée dans mon matelas a été faite intentionnellement, que c'est ma mère qui m'a dit de réserver une ouverture à l'endroit même où repose mon corps pendant le sommeil afin que cette partie de mon corps qui se trouve entre les omoplates... mais l'amazone prise d'une espèce d'accès de virulence ne m'écoute plus – d'ailleurs m'a-t-elle jamais écoutée, elle qui recoud déjà de ce qu'elle prend par erreur pour une déchirure et s'affaire de manière surprenante autour de ce qui ne va pas tarder à se présenter non pas comme un travail de reprise mais plutôt comme la confection d'une boutonnière.

En effet contrairement à ce que j'attendais, l'amazone éloigne les bords de la fente l'un de l'autre puis les fixe au moyen de précieux ourlets qui suffisent à maintenir une ouverture en place.

Rêves des détenus de la prison spéciale de Palmi

EN 1984, QUAND NOUS DÉCIDÂMES D'ÉCRIRE avec régularité nos rêves nocturnes, de les recueillir et de les faire circuler parmi nous, nous étions seize, concentrés dans une section de la prison spéciale de Palmi (Reggio Calabria). Pour la plupart, nous étions emprisonnés pour avoir milité dans les Brigades rouges ou dans d'autres formations de la lutte armée. Ce groupe partageait non seulement la lutte politique commune, mais également une réclusion pluriannuelle, qui se consumait dans les prisons de l'Italie entière.

L'expérience dura quelques mois, entre le printemps et l'été de cette année-là, quand le transfert des membres du groupe de rêveurs vers d'autres prisons en détermina la conclusion.

Nous recueillîmes en tout quatre-vingt-dix-sept rêves. En dépit de différences évidentes, nous découvrîmes que nous faisons tous des rêves récurrents, et que, surtout, une grande partie de nos rêves avait la même matrice. Nous nous concentrâmes alors sur ces scénarios oniriques communs, en en sélectionnant soixante et un. Nous les fîmes circuler parmi nous, précédés d'une présentation intitulée « Mode d'emploi ». Dans cette présentation, on déclarait le rapport avec le

• Nicola Valentino est directeur artistique de l'Archive d'écritures, scriptions et art irrité de la coopérative Sensibili alle foglie. En France, il a publié *Réclusion à perpétuité*, éditions de la Différence, 2012 et avec Renato Curcio et Marita Prette, *Socioanalyse narrative. Théorie critique et pratique du changement social*. L'Harmattan, 2014.

monde onirique que nous voulions instituer : aucune interprétation de nos rêves selon telle ou telle autre école de pensée, pour garder simplement leur communication réciproque.

Pour orienter le groupe des rêveurs dans cette direction, quelques lectures sur les Senoïs de la Malaisie furent décisives. Les journées de cette tribu semi-nomade, en effet, commencent par la communication collective des rêves nocturnes. Une attention particulière est réservée aux récits oniriques des enfants, sollicités par le groupe de dépasser leurs peurs en affrontant courageusement les dangers qu'ils rencontrent dans leurs cauchemars nocturnes.

Parmi les Senoïs, les rêves déterminent également des productions artistiques et artisanales. On crée des objets apparus en rêve, pour les partager avec la famille, les amis, la tribu.

En Occident, les cultures qui prévalent sur les autres sont celles qui réduisent le rêve à un événement purement individuel. Dans la prison de Palmi, naquit au contraire une communication onirique de type collectif. Cette originalité fut certainement favorisée par un milieu clos qui avait stabilisé une petite et homogène communauté de rêveurs.

L'expérience des rêves partagés à l'intérieur des institutions totales est racontée également par Primo Levi. Une nuit, il rêve d'être sorti vivant du camp de concentration et d'avoir beaucoup de choses à dire, mais ses auditeurs, sa sœur, un ami et d'autres personnes – semblent absolument indifférents à son récit, parlent d'autre chose, l'ignorent. Il raconte cette déconcertante expérience onirique à un autre interné et ce dernier lui confie avoir fait le même rêve, comme beaucoup d'autres prisonniers dans le même camp. Ce cauchemar – qui se réalisa pour de nombreux survivants – appartenait à l'imaginaire de tous.

Le moment critique et la condition de réclusion

À l'intérieur d'une institution totale, pour ne pas mourir, les personnes se construisent des identités qui leur permettent de survivre aux torsions auxquelles elles sont soumises. Pour nous, reclus en tant que militants de formations armées, cette identité de résistance a été pour plus d'une décennie une identité politico-idéologique.

Dès le premier contact avec l'isolement carcéral, beaucoup d'entre nous ont assumé un comportement envers l'institution carcérale et

pénale qui est bien résumé par le slogan : « Je suis un militant révolutionnaire, je n'ai rien d'autre à dire ».

Cette identité de résistance personnelle mais commune à beaucoup de prisonniers s'est cristallisée également lors des luttes et de l'organisation collective à l'intérieur des prisons spéciales, contre les mesures d'isolement et de torture psychophysique mises en œuvre par l'institution, qui avait suspendu les droits prévus par la réforme carcérale de 1975 à un grand nombre de prisonniers. Mais, surtout, elle a permis aux personnes de vivre de manière non passive leur incarcération. Le partage collectif de cette identité de résistance a en outre produit des élaborations et des analyses critiques de l'expérience carcérale et une grande information sociale, encore aujourd'hui significative, au sujet des processus de transformation de l'institution carcérale en Italie¹.

Dans les années quatre-vingt, cette identité qui jusqu'alors nous avait soutenus, commence à vaciller, va en crise de façon claire et déroutante. L'expérience de la lutte armée s'épuisait et avec elle, le cycle de luttes sociales et politiques qui l'avaient suscitée. Le monde des années soixante-dix s'écroulait et avec lui les mythes, les visions et les utopies de tout un siècle. Dans cet effondrement, s'effritait également cette dimension communautaire de référence qui avait rempli d'espairs sociaux l'espace confiné de la cellule. Une expérience de « fin du monde », comme l'aurait définie l'anthropologue Ernesto De Martino.

L'institution carcérale et pénale cataloguait à ce moment-là les prisonniers dans un ordre symbolique précis : les « dissociés », les « repentis », les « irréductibles ».

Envers ceux qui, à l'intérieur de la prison, n'acceptaient pas de remplacer l'identité de résistance, désormais en crise, par la nouvelle identité postiche fournie avec prévenance par l'institution, on procéda à une répression qui aggravait l'étroitesse déjà accablante de la prison spéciale.

Les rêveurs de Palmi, comme tous les autres prisonniers de la prison de haute sécurité, étaient renfermés dans une cellule 20 heures sur 24, toujours sous l'œil vigilant des gardiens. Une partie dans des cellules individuelles, une autre dans des cellules à quatre lits.

1. Maria Rita Prete (dir.), *Il carcere speciale*, Dogliani, Sensibili alle fogli, 2006.

La communication entre les prisonniers était rendue difficile par la limitation de la socialité. On allait faire la promenade par petits groupes, et chaque fois qu'un prisonnier devait sortir de la cellule pour se rendre dans la douche, au rendez-vous avec la famille ou chez l'avocat, il était surveillé par trois gardiens, qui empêchaient les échanges avec les autres détenus.

La correspondance était soumise à la censure et les prisonniers subissaient des perquisitions quotidiennes dans les cellules, avec séquestration des écrits. Ces mesures avaient l'objectif de surveiller les processus identitaires de chaque prisonnier, qui pouvait ainsi être soumis à des pressions et aux chantages.

Pour rendre clair le sens de cette attention institutionnelle, il peut être utile de raconter un épisode qui m'est arrivé quelques mois après cette période, quand le directeur d'une prison – qui grâce à la censure de la correspondance écrite était au courant que j'étais tombé amoureux d'une amie de plume me fit accompagner par les gardiens dans son bureau, et, lettres à la main, me signifia de manière explicite qu'étant lui-même le censeur, il connaissait « malgré lui » cette relation, et que, si je cédaï à sa proposition, il me rendrait possible la réalisation de mon rêve, me permettant de rencontrer brièvement mon amie à l'extérieur de la prison.

Ce qui rend compte aussi de la précarité de notre condition c'est la notation finale faite par un prisonnier au moment où il se réveille du rêve, à cause des gardiens qui rentrent dans sa cellule pour frapper les barreaux de la fenêtre².

Il rêve qu'il est important de trouver d'autres façons que l'écriture, pour se souvenir de ses rêves, parce que l'éventualité aurait pu se présenter – déjà réalisée à plusieurs reprises – de n'avoir plus de papier et de stylo.

Je rêvais que je devais rêver, parce que les rêves nous servaient. Je cherchais à expliquer qu'il était nécessaire d'avoir une technique plus efficace pour attraper les rêves. Même parce que nous devons penser à l'éventualité de nous trouver sans bloc-notes et sans stylo.

2. Chaque jour, on frappe violemment les barreaux de fer aux fenêtres pour contrôler s'ils ont été sciés.

Un autre aspect à considérer afin que le lecteur puisse s'approcher un peu plus de l'expérience des rêveurs de Palmi, concerne la torsion du rêve que les détenus subissent.

En prison, le rêve peut constituer une voie de fuite pour ne pas regarder sa propre condition ; selon le dicton « plus je dors, moins de prison je fais ».

Ou bien cela implique une dissociation, parce que la personne se sent en danger constant. Alors qu'une partie du corps dort, une autre veille au contrôle du milieu. « On dort d'un seul œil » ou mieux, on ferme les yeux, mais on écarquille les oreilles.

Dans ce contexte de réclusion, de précarité et de surveillance des processus identitaires, le groupe de rêveurs de Palmi donne forme à un mode de communication qui rend possible et qui sauvegarde l'échange onirique. Les rêves passaient d'une cellule à l'autre grâce à l'habileté du seul prisonnier qui pouvait circuler dans la section, car il travaillait comme « balayeur » de la section.

Les récits oniriques circulaient sous forme anonyme. Même les références à d'autres prisonniers qui apparaissaient par-ci par-là dans les rêves étaient faites en utilisant des diminutifs ou des petits noms.

Les rêves étaient signés par des lettres de l'alphabet : chaque lettre désignait un rêveur.

Pendant l'une des perquisitions de cellules, le recueil manuscrit des rêves fut même séquestré, passé dans les mailles de la censure et puis restitué. Aujourd'hui, il est conservé avec les manuscrits originaux, recueillis dans des dossiers portant le sigle du rêveur, dans l'Archive d'écritures, inscriptions et art résistant de Sensibili alle foglie.

La création d'un nouvel horizon symbolique

Si, comme on l'a dit, l'institution carcérale cataloguait à ce moment-là les prisonniers en « dissociés », « repentis » et « irréductibles », prévoyant pour cette dernière catégorie le maintien d'une identité résistante -, le groupe des rêveurs de Palmi choisit de ne pas vouloir adhérer à cet ordre symbolique, à l'ensemble identitaire prévu par l'institution et se déplaça du terrain de la résistance tout court à celui de la création d'un nouvel imaginaire à l'intérieur duquel se reconnaît et se régénère.

Comme l'observe l'artiste Dora Garcia, l'effectuation de la non-adéquation, le fait de ne pas combler les attentes, de ne pas être ce que l'on s'attend de nous, est au fondement de la créativité individuelle et sociale³.

Cette *inadéquation* créative, la volonté de sortir des paroles qui nous précédaient et qui nous prévoaient, orienta le groupe vers cette source primaire de connaissance qu'est la narration de l'expérience subjective. À travers l'échange de nos rêves, nous reprenions avant tout contact avec ces identités blessées que la condition de détention avait générées et que le « militant pur et dur » monoidentitaire, qui nous avait jusqu'alors soutenu, cachait.

Pour l'identité de résistance politico-idéologique, l'apparition déchirante de la vie affective et de la sexualité mutilée constituait une faiblesse, tout comme l'interrogation sur la fin de l'expérience militante que le moment critique dans lequel nous nous trouvions rendait flagrante. L'identité de résistance sur laquelle nous nous étions perchés réduisait à sa mesure notre conscience et empêchait par conséquent chacun de se pencher sur ses blessures dans un rapport créatif. Les narrations oniriques mettaient à nu, au contraire, et parfois de manière ironique, ces blessures-mêmes et ces tabous, nous offrant la possibilité de comprendre les torsions exercées sur notre personne, tant par les dispositifs institutionnels que par nos identités de résistance ou d'adaptation à la prison, que nous avions développées pour survivre.

Le dispositif de communication onirique constitua d'une certaine manière la voie royale, non pas pour une analyse de l'inconscient individuel ou collectif, mais pour une compréhension de l'expérience d'institutionnalisation que nous faisons tous. En outre, le fait que chacun se reconnaisse dans les narrations oniriques de l'autre généra une nouvelle proximité parmi les membres du groupe, nous remplit d'énergie positive, mais surtout forma en nous un nouveau regard et un apprentissage différent.

Le moment critique dans lequel nous étions immergés nous offrait une nouvelle opportunité d'éviter de nous auto-renfermer dans une autre identité de résistance ou d'adaptation résignée à l'institution, pour libérer des forteresses monoidentaires l'immensité de la

3. Dora Garcia, *The Inadequate Mad Marginal Cahier 2*, Berlin, Sternberg Press, 2011.

personne, et pour libérer d'une identité unique et hégémonique les multiplicités du groupe.

Ce regard et cet enseignement orientent encore aujourd'hui les chantiers de recherche sociale conduits dans les groupes que Sensibili alle foglie promeut dans les milieux institutionnels les plus divers (entreprises, institutions carcérales, ghettos, structures psychiatriques, hôpitaux, maisons de retraite), pour élaborer le malaise qui se génère en eux, et pour solliciter un imaginaire de la vie sociale non déshumanisé. Cette expérience peut être importante pour celui et pour celle qui, devant restreindre sa propre immensité dans des habits identitaires préconfectionnés et imposés, se sent inadapté à ce scénario. Échanger un rêve avec son voisin de travail, de détention ou d'hospitalisation peut constituer le début d'un partage imprévu, qui ouvre les portes à un imaginaire différent sur sa propre condition.

Mode d'emploi

Notre problème n'est pas d'interpréter les rêves
mais

de communiquer avec eux

de communiquer éveillés

de confronter

l'activité de la pensée ordinaire

et l'activité de la pensée onirique

dans un DÉFI personnel & collectif

en se souvenant que :

l'activité de la pensée ordinaire est toujours ALPHABÉTIQUE

GRAMMATICALISÉE

LOGIQUE (aristotélico/cartésienne)

DIALECTIQUE (Héraclite & Mao)

prisonnière

de codes et de ponctuations

et que :

l'activité de la pensée onirique joue avec les VISIONS

N'EST PAS alphabétique

ni grammaticalisée

ni logique

ni dialectique

mais elle-même CONSTRUIT UN SENS (un sens déjà en quelque sorte mutilé par son écriture!)

et encore que :

l'une et l'autre ont un CARACTÈRE SOCIAL.

Tant les formations conscientes que les formations inconscientes se servent

de LANGAGES SOCIAUX, pour générer le sens.

Pour cela, elles peuvent

SE RENCONTRER & SE DÉFIER

que ce soit à l'intérieur de chacun de nous ou dans des milieux collectifs.

Chaque rêve raconte une VISION DU MONDE

Que suscite en nous

Éveillés

cette vision ?

Déstabilisation ?

craintes ?

désirs ?

Faire affluer le SENS des VISIONS ONIRIQUES dans l'ordre rationnel

et rationalisé de notre quotidien et prendre acte de son INADMISSIBLE DIVERSITÉ veut dire ouvrir des seuils de communication avec l'Autre REFOULE en nous en tant qu'il est REPRIMÉS hors de nous.

Libérer le RÉPRIMÉ de cette formation sociale et le REFOULE des formations de la conscience ordinaire est une PRATIQUE DE LIBÉRATION.

Avec nos rêves, nous devons chercher une COMMUNICATION AUTRE par rapport aux codes rationnels et à ce que ces codes rationnels dévalent comme irrationnel ; nous mettre en rapport avec eux AU-DELÀ de la domination du couple rationnel/irrationnel

Les laisser parler Nous laisser parler

la variété proliférante

des LANGAGES DU DÉSIR

post-alphabétique

pluriels...

Qui sait...

... dans la rencontre avec le RÊVE

laissez-vous aller...

Porcelet

Blanc propre, sympathique même, le porcelet vient à ma rencontre avec la claire intention de m'êtreindre. Sensuellement. Non, putain, noooooon – je résiste énergiquement. Je le repousse.

Mauvais rêve – le porc est le juge – dit quelqu'un.

Lui, en riant : mais c'est un porcelet...

Volcan

Quand j'arrive à la proximité du sommet je décide de faire un arrêt pour reprendre mes forces. J'ai hâte de donner l'assaut final. Après tant de préparation et d'efforts, maintenant l'entreprise semble à portée de main. Tandis que les autres préparent la nourriture, je fais un tour pour mieux explorer les difficultés qui restent encore à dépasser. Je regarde la roche pour chercher les sentiers possibles. Quelque chose se passe. La bouche d'un volcan s'ouvre grand derrière la cime du mont. Des fleuves impétueux de lave glissent vers le bas. Fragments et explosions. Gravier la montagne dans ces conditions me semble maintenant impossible. J'observe. En quelque sorte, je comprends que je n'abandonnerai pas l'entreprise.

Petites souris

Il y a une communauté de petites souris blanches dans un conduit duquel on ne voit pas le fond, fait d'herbe verte et brillante. Ces petites souris vaporisent d'un gland anal des petits nuages de poudre blanche. Laquelle, réagissant avec les composants chimiques vénéneux immergés dans l'environnement, les neutralise partiellement. Une voix hors champ illustre les capacités extraordinaires d'adaptation et de défense des petites souris, des agressions chimiques externes ; malgré tout on en perd, à chaque nouvelle menace, 4 ou 5 unités. Quand elles meurent, les petites bestioles sont expulsées hors du conduit, de sorte qu'elles semblent aspirées. En effet, elles flottent dans l'air.

Point noir

Devant la glace. Il y a un point noir sur mon visage. Au-dessus d'un œil. Je commence à l'écraser. On dirait que le vermisseau ne finit jamais de sortir. Il est très consistant. Je le retrouve dans ma main, dans cette forme/grandeur

Je le jette sur la table. Il commence à bouger. À s'étaler. Il s'aplatit. Une tête de fourmi pousse. Entre-temps son corps se fait carré. Il est maculé de couleurs qui vont du jaune au marron, du noisette à l'orange. La tête noire. Il bouge. Il est sans pattes, mais il arrive à se déplacer. Je pense avec un léger frisson : « Mais regarde un peu ce que je portais dans la tête. Heureusement que j'ai réussi à le presser en dehors ! ». Mais je n'ai pas peur.

À la chasse des loups

Ils sont deux sur la neige. Ils vont chasser des loups. Ils portent des habits médiévaux. Cape, épée, dentelles... et winchester. On voit pourtant que c'est pour eux la première fois. Ils s'appuient aux marges d'une forêt. Ils s'éloignent l'un de l'autre, car ils cherchent à piéger le loup. En effet, par contre, ce sont les loups qui leur ont tendu un piège. Il y en a un, en effet, recroquevillé derrière un rocher. Dès que la distance entre le loup et un chasseur est suffisante, il lui saute dessus. L'autre lui tire dessus toute la charge du fusil. Sans hésiter. Sans issue. Entre-temps, le loup s'acharne sur le pied du premier chasseur. Je m'aperçois que c'est mon pied. La plante est complètement lacérée, ouverte comme si elle avait été coupée en profondeur. Naturellement, je perds du sang. Je cherche à panser la plaie. Je commence à prendre ce que j'ai sous la main. Étoffes, peaux, haillons, etc. Il m'est impossible de travailler des deux mains. C'est pourquoi je m'aide avec les dents. Ceci fait en sorte que beaucoup de poils restent pris entre les dents. Je finis de me panser et je cherche à me laver la bouche. Mais plus j'enlève de poils, plus je m'en retrouve dans la bouche. C'est parce que je me lave normalement, à partir de devant. Alors je m'attelle à une opération différente. Je prends les poils de l'intérieur de la bouche. Et quand je finis de les jeter par terre ils sont devenus une quantité énorme.

Vert planète

Escalier d'une prison. Montée interminable. Quand j'arrive au sommet, je vois une porte obscure et à travers elle, je vois des touristes qui prennent le soleil sur une grande terrasse. J'aperçois également des gardiens de prison qui surveillent pour ne laisser passer personne. Je me cache et j'attends le bon moment pour me faufiler dans cette porte et passer de l'autre côté. Après un peu de temps, j'y arrive et je me rends compte qu'il n'y a plus ni gardiens ni touristes. Je regarde tout autour de moi et ce que je vois c'est seulement du VERT. De grandes montagnes vierges. Beaucoup d'arbres. Pas de routes. Pas de maisons. Rien du tout. Il semble presque que l'homme ne soit pas encore intervenu avec son œuvre transformatrice. Tout est VIERGE. Je me rends compte alors que je suis dans un autre monde. Peut-être sur une autre planète, encore à cultiver et à ensemençer.

Je pourrai m'échapper.

Environnement d'un camp de concentration. Hiver. Il pleut. Au-delà des phares tout est noir. Un camarade X a été libéré, mais il est bloqué par les deux barreaux qui délimitent l'accès au camp. Si quelqu'un n'arrive pas à l'attraper il ne peut pas sortir. Dans le rêve, à part moi et lui, aucun autre prisonnier n'apparaît, bien que tout le monde soit présent. Beaucoup de choses de cet environnement me rappellent la cour d'un immeuble où j'ai vécu quand j'étais enfant. Un grand ensemble de bâtiments. Je cherche des moyens pour résoudre cette situation de X. Je dois faire un coup de téléphone chez moi pour avertir ses parents qu'ils doivent venir le chercher. Je m'introduis subrepticement dans une habitation où je trouve une femme sur les cinquante ans, encore belle, qui doit être la femme du directeur (ou quelque chose du genre) avec qui j'ai un rapport de « domination ». Elle doit être amoureuse de moi. Nous avons déjà couché ensemble lors d'autres rencontres clandestines. Elle nourrit beaucoup de sentiments de culpabilité et elle est terrorisée par son mari et par le milieu. Je lui explique toute l'histoire de X, mais elle a peur de téléphoner. Nous nous disputons. Je lui fais un chantage. Je cherche à susciter en elle des sentiments de culpabilité. À la fin, je me penche de la fenêtre de son habitation et j'arrive à apercevoir pour la première fois

l'entrée de la prison de l'extérieur et je me rends compte que je pourrais m'échapper par là⁴.

Témoignage de Stefano Petrelli

*Pour s'emparer du futur
Il faut d'abord le rêver*

(écrit sur les murs de Milan)

Une amie, aimée d'amour et d'amitié, raconte ainsi la cicatrice qui lui raie le visage : « J'étais petite et un jour, en descendant les escaliers de chez moi, je perdis l'équilibre et je dégringolai des marches. Arrivée jusqu'au fond, blessée mais vivante, je me rendis compte tout à coup d'avoir appris à voler et, à la grande stupeur de ceux qui étaient autour de moi, j'éclatai en un rire radieux ».

J'aime penser que quelque chose de semblable se soit réalisé également pour ceux qui, comme moi, ont fait partie de la communauté de rêveurs détenus qui prit forme entre le printemps et l'été de 1984, dans la prison de haute sécurité de Palmi.

Réfléchir à cette expérience veut dire, au moins pour moi, de poser le regard sur un point lumineux. Il me semble donc impossible de le faire sans considérer le contraste de lumières et d'ombre dans lequel elle fleurit.

Je dirai donc tout de suite que sur tous ceux qui participèrent à l'aventure, et bien plus grave de la lourde condition de prisonniers politiques, pesaient les décombres d'un monde qui s'était écroulé depuis longtemps. Les choix précédents nous avaient conduits à parcourir jusqu'au bout de ses implications personnelles et collectives destructrices le rêve d'une mutation radicale de la société : un rêve, bien entendu, gouverné par la Raison politique. Prendre acte des erreurs, des limites et de l'insuffisance essentielle des réponses que l'idée de communisme dont nous nous étions inspirés fournissait au problème de notre société complexe n'était pas une petite chose. Cela signifiait, par exemple, de rester sans références, sans abri et sans cartes pour s'orienter dans le gouffre que l'effondrement avait laissé ; et sans une communauté dans laquelle se reconnaître. À cette époque, chacun pouvait compter seulement sur soi-même. Immergés dans un présent

4. Faut de place nous n'avons pu garder que la moitié des rêves transcrits dans le recueil. NdT

décidément gris, nous avons tous derrière nous, un passé plutôt noir et devant, un futur très nébuleux. La nécessité se présenta donc de trouver une nouvelle source de vie. Mais où la chercher ?

À la recherche d'un nouveau centre de gravité, quelques-uns d'entre nous regardaient tout autour, et ne recevaient en échange que des images désagréables. D'autres commencèrent à regarder à l'intérieur d'eux-mêmes. On commença à parler des rêves de chacun. Quelques-uns restèrent enchantés par la fantaisie et par la poésie des images que notre corps nocturne produisait. La curiosité grandit, jusqu'au moment où l'on suggéra de faire des expériences oniriques un centre d'attention : après tout, nous devons commencer une nouvelle recherche à partir du seul matériau que nous avons à notre disposition : nous-mêmes !

Au début, il n'y eut pas de grand enthousiasme. Ceux qui se souvenaient des rêves étaient peu nombreux, et beaucoup avaient de la difficulté à les transcrire, tandis que d'autres ne rêvaient pas. Lentement, malgré tout, le recueil commença à se former. Ensuite, comme par magie, l'invitation à rêver se transforma en une espèce d'« autorisation » : rêves et récits d'expériences nocturnes affluèrent comme un fleuve.

Personnellement, j'avais déjà fait de l'attention à la vie onirique une stratégie de survie aux torsions de la réclusion. Cela s'était passé dans la période où, après l'arrestation, je restai renfermé pendant longtemps en isolement total. Mais, justement, cette attention avait représenté une pratique de survie personnelle temporaire. Maintenant, le regard se faisait plus approfondi et, surtout, collectif. Nous prîmes seulement quelques repères : éviter toute velléité interprétative ; se prévaloir de la faculté de « suspendre le jugement ». Ce ne fut pas difficile : nous étions vaccinés par notre propre expérience, et nous savions quelles étaient les implications (réductions, surdéterminations, effacements, abstractions, généralisations...) que l'adhésion à une école de pensée précise comportait.

Nous nous mîmes ainsi dans ce que je considère encore aujourd'hui comme la meilleure position pour rencontrer et accueillir les rêves. Ceci nous permit de faire des découvertes intéressantes : avant tout, l'ampleur des dimensions cachées et étouffées par la dimension politique précédente et totalisante ; ensuite, la variété et la richesse du langage des corps nocturnes ; puis encore, l'héritage émotionnel qu'apportait le don de vivre pleinement le rêve, même après le réveil ;

et, enfin, que chacun sait tout de lui-même... seulement qu'il ne sait pas le savoir!

La circulation des rêves, la discussion, la communication autour d'eux signifia pour chacun d'entre nous une double opportunité: récupérer, valoriser et accueillir des parts significatives de sa propre expérience; amplifier sa propre vision du monde et la définition d'une nouvelle manière de se percevoir à l'intérieur de celui-ci.

Tout ceci favorisa de nouvelles bases de connaissance personnelle, et l'enrichissement des paradigmes qui avaient jusqu'alors gouverné notre agir et nos relations. Après cette expérience, personne ne fut comme avant.

Et pour finir, un conseil au lecteur et à la lectrice des Cartabelli. Retracer les lignes exactes des mutations d'alors est aujourd'hui impossible. Néanmoins, il vaut la peine de s'approcher de la lecture de ce recueil en suivant les paroles que, dans *La fleur des mille et une nuits* (Pier Paolo Pasolini), le gardien du jardin adresse à la reine Dunva:

*...parce que parfois les rêves enseignent mal;
la vérité n'est jamais dans un seul rêve;
la vérité est dans beaucoup de rêves.*

Traduit de l'italien par Francesca Martinez

Le document complet en italien est disponible aux éditions Sensibili alle fogli: www.sensibiliallefogli.it

Cette expérience a été exposée au séminaire *Dream of insomnia*, organisé par Éric Alliez à la Fondation Antonio Ratti, à Côme, en Italie, le 17 et 18 février 2012.

Mezzogiorno

Nous habitons ensemble une grande maison de la banlieue parisienne. Il s'agit d'y réinventer une fois de plus la liberté, cette liberté qui n'en finit pas de se bricoler depuis deux ou trois siècles. Ou plus précisément il s'agit d'expérimenter le mouvement qui conduit à une liberté qui n'existe que dans nos rêves, de nous libérer comme nous nous le disons. Nous mettons nos désirs en commun, nous tentons d'abolir ce qui nous entrave, la propriété des biens, des lieux et des personnes, les préjugés politiques ou sexuels, les héritages et les habitudes; nous nous détachons des familles, des autorités, des vérités et des projets. Nous volons. Nous ne sommes pas seuls dans cette divagation, loin s'en faut. Nous recevons les visites de ceux qui expérimentent ailleurs à leur façon la même faribole de devenir libres, chacun à sa façon, chacun le disant dans son langage, personne n'y croyant tout à fait, tous prenant des risques sans calcul. Ils viennent de Grèce, des États-Unis, d'Allemagne ou d'Italie. Nous nous racontons, nous faisons ensemble. Nous voulons jouir sans entraves car nous soupçonnons la vie d'être courte. Nous échangeons cependant nos errements, nos étonnements et nos découvertes dans un journal que nous avons nommé Tout, ce que nous voulons: Tout! Comme s'ils espéraient toucher un des bords du monde, certains d'entre nous se

• Marc Hatzfeld, après s'être fortement impliqué dans les années post 68, a fait un lent tour du monde, est devenu travailleur social, consultant, chercheur, rêveur. Prochain ouvrage *The poetics of land*, Black Apollo, Cambridge, Royaume Uni.

frottent aux substances diverses dont ils attendent qu'elles modifient perceptions ou impressions. Parfois nous partons en voyage, chacun pour soi ou à deux, à trois.

Un jour nous partons pour Reggio Calabria. Une émeute s'y est déclenchée que nous voudrions comprendre et peut-être écrire. J'ai troqué ma deux-chevaux contre un break Peugeot neuf et rouge vif. Nous sommes trois, Hoc, Juk et moi. Par où nous passons, on nous accueille comme des amis de toujours. À Turin dans un de ces grands appartements où quinze camarades taquinent à la porte de la Fiat ce que les journaux appellent le Mai rampant italien. À Milan, nous héritons de la demeure bourgeoise des parents d'un activiste de Lotta Continua au bas de laquelle une manifestation nocturne nous renvoie les onze coups d'un mot d'ordre qui prétend que ce n'est qu'un début. Parfois nous nous arrêtons sur le talus d'un chemin ou dans une station d'essence de bord de route. Juk et Hoc sont engagés dans un dialogue sans queue ni tête qui nous fait rire aux éclats. J'ai mal aux côtes d'un fou rire interminable qui me prend par surprise et me renvoie à l'enfance. À Rome vers 4 heures du matin nous déplions nos sacs de couchage dans la salle d'attente d'un médecin devenu copain. À Naples, la conciergerie couverte de lierre d'un palais nous cache encore pour une nuit. Soudain nous roulons sur une autostrade suspendue au-dessus de la baie, un ruban de béton déplié dans la lumière du Mezzogiorno d'où la vue s'étend sur une côte ciselée contre la mer. De nouveau nous volons comme des albatros. Mais à Reggio, toutes les chambres d'hôtel sont prises par les journalistes venus couvrir l'émeute. Nous déambulons épuisés sur la plage jusqu'à ce qu'un pêcheur nous propose de dormir dans sa cabane. Hoc espérait-il que le pêcheur reste? Neufs et ivres, nous redécouvrons Juk et moi, le commencement du monde. Le lendemain, c'est avec Hoc que je vais rencontrer, dans la nuit, les émeutiers de Reggio autour d'un brasero où l'on chante des chants tristes avec des voix de basse. Hoc et Juk ne cessent de commenter ce qui nous entoure ainsi que notre aventure avec des mots qui perdent leur sens à mesure qu'ils le touchent. Nous rions de plus belle. Nous ne sommes pas en train de rêver, nous ne rêvons certainement pas d'un monde meilleur. Nous sommes dans notre rêve. Nous ne bâtissons pas un monde nouveau. Nous sommes dans ce monde. Il n'y a qu'un monde et nous l'avons conquis par le rêve le temps qu'il a bien voulu se laisser envahir.

Aussi loin que je me souviene, on m'a toujours reproché de rêver. On m'envoyait chercher le sel à la cuisine et on me retrouvait une heure plus tard le front collé à la vitre côté rue ou les yeux absorbés par un parcours de fourmis. Curieusement, les grandes personnes me semblaient opposer le rêve à ce qu'elles appelaient la réalité, comme si les rêves fourvoient d'une vie qui fût vraie. Elles avaient pour moi une expression qui m'allait sur mesure : je rêvassais. Je sentais une condescendance dans ce mot réservé, on prenait en patience mon travers d'enfance attardée. Lorsque la question était sérieuse, on tirait vers les fondamentaux, non mais tu rêves, tu n'y crois pas toi-même, faudrait peut-être te secouer ! Parfois on me faisait un brin de chantage sur le mode, mais reste donc avec nous, où t'en es-tu parti ? Comme si j'avais pu rêver autre part que parmi les miens, au milieu des gens, c'était ma façon d'être avec eux. Parfois on me menaçait des pires catastrophes si je m'obstinais à me laisser flotter par mes images et mes personnages, mais comment veux-tu t'en tirer ? C'est pas ça la vie ! Il arrivait aussi qu'un adulte prétende me comprendre et me demande gentiment ce que je voudrais devenir plus tard, un jour, quand ce serait le moment, tu rêves bien de quelque chose. Je n'ai jamais eu de réponse à ces questions et n'en ai toujours pas. Je crois que je considérais qu'on pouvait atteindre et connaître le monde aussi bien par ses apparences extérieures que par des manifestations floues à l'intérieur de chacun, en tout cas à l'intérieur de moi pour ce que j'en découvrais. Mes parents comme les autres adultes avaient d'autres chats à fouetter, je crois qu'on m'a fichu la paix en espérant que je m'en tire sans faire de vagues. J'ai découvert assez vite que les meilleurs moments pour rêver sont ceux qui laissent s'interpénétrer le jour et la nuit ; ou disons l'éveil et le sommeil. Que le rêve introduit à des émotions comme la mélancolie ou la rage qui floutent le bon et le mauvais. Qu'à condition de s'y prendre avec délicatesse, on peut glisser l'éveil dans le rêve et réciproquement. Que le rêve endormi est le même que le rêve éveillé bien que plus légitime. Que les mêmes rêves reviennent parfois indéfiniment. Enfin, on en apprend des choses sur le rêve si l'on s'y met.

Un jour, je suis tombé dans une bibliothèque de Tananarive sur un livre de poésie intitulé *Presque songes* et *Traduit de la nuit*. En fait deux livres en un. Le poète était malgache, son nom était Jean-Joseph Rabearivelo et sa photo ornait la page trois : il était beau et on l'aurait dit tourmenté, inquiet. On laissait entendre d'ailleurs un peu plus

loin dans la préface qu'il s'était suicidé vers les 35 ans. Ses poèmes me paraissaient indécis autant que cristallins et m'envoyaient valdinguer au bout du monde d'un seul coup. Je pouvais en lire un puis le relire sans renoncer à y découvrir d'autres bouts du monde et d'autres encore. Il y avait dans l'idée du presque-songe une technique d'existence comme le dirait Foucault plus tard, une façon de vivre le monde, façon ou technique dont je pouvais tirer profit pour mon compte afin d'essayer de le comprendre, ce monde, ou au moins d'en approcher quelques contours. Le matin de mes jours de vacances, je me laissais flotter entre sommeil et éveil afin de diluer la frontière qui prétend séparer le rêve de ce qu'on me nommait réalité. Presque songes. Ça a duré quelques années, peut-être quelques mois seulement, comment se rappeler? Je voyais bien que tout, autour de moi, me dissuadait cependant de m'installer sur cet espace poreux des presque songes.

« J'aimais les peintures idiotes, dessus des portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs. Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations, républiques sans histoires, guerres de religion étouffées, révolutions de mœurs, déplacements de races et de continents: je croyais à tous les enchantements. » Je crains qu'il m'ait fallu attendre tard pour découvrir Rimbaud. Avant *Une saison en enfer* d'où viennent ces quelques lignes, ça avait été *Le Bateau ivre*. Ma chance était d'être un mauvais élève, je décrochais des affaires et des matières sérieuses. Rimbaud me racontait le monde que je voyais bien mieux que l'histoire, les mathématiques ou les sciences expérimentales. Mon rêve était de me découvrir dans la dérive du bateau ivre, de descendre libre où me porterait l'existence, de ne pas savoir, de ne pas comprendre, de garder le plus loin possible et jusqu'au plus tard un regard étonné et ravi. Un jour une vieille dame égyptienne qui était aussi ma grand-mère m'a dit toi je t'aime plus que les autres, tu sais pourquoi? C'est parce que tu es un peu idiot. J'aurais pu être vexé, je me suis senti délivré des règles, des intentions et de la raison. L'idiotie me convenait. Mon rêve, inénarrable à quiconque, était de retrouver l'éternité, c'est la mer mêlée au soleil. Depuis, je ne cesse de constater que je ne suis pas seul dans ma quête de voyage sur les confins du rêve. Jean Rolin dans *La Frontière Belge*, Jean Echenoz dans *Cherokee*, Julio Cortázar dans *La porte condamnée* ou le James Joyce de *Finnegan's wake*

me tiennent compagnie comme tant d'autres. Borges, Dante, Pierre Guyotat ou Raymond Roussel sont des arpenteurs du jeu littéraire avec les rêves. Et si tant de poètes comme tant d'autres artistes comme Jérôme Bosch ou Francis Bacon s'y sont mis, sans doute s'agit-il aussi d'une tentation de gens normaux dans des situations ordinaires. Mais ce n'est peut-être pas si simple. Prenons Nerval par exemple.

Dans *Aurélia*, Nerval se coule aux caprices du rêve. Le temps ne sait pas où il va, dilaté puis compacté comme dans un spasme, reprenant son cours où bon lui semble, renonçant à se nommer. Les personnages se confondent les uns dans les autres, visages et rôles changeant ou se superposant, apparaissant on ne sait d'où pour s'effacer sans s'expliquer. Délires du rêve ou du rêveur ? Les humeurs du narrateur passent de la peur à l'émerveillement, de l'humilité descriptive à la dévotion mystique pour finalement suggérer un doute portant sur tout. Par une série d'associations et d'affinités, le lecteur peut avoir l'illusion de suivre un fil, mais celui-ci se perd, se rompt, revient, s'entortille autour d'un mot et disparaît dans l'oubli. L'exégèse pourra toujours trouver sens à cette succession cadencée d'impressions dont on ne saura jamais si elles sont oniriques ou factuelles, c'est œuvre de raisonneurs inutiles. Parfois, d'une phrase, Nerval nous rappelle à l'enlèvement menaçant de la fantaisie avec les douleurs atroces de la folie. Le voici qui cherche inspiration dans l'entre-deux mondes. Aurélia y prend cependant des figures décalées et inspiratrices qui nous rappellent la Béatrice du Paradis de la *Divine Comédie*. Nerval nous balade dans ses presque songes à lui, ce qu'il appelle « l'épanchement du songe dans la vie réelle. » Nous voilà bien. Pourtant, à la fin du texte, il s'explique de ce que, malgré une folie confirmée par les chroniques médicales, il proposerait presque comme un procédé littéraire. « C'est ainsi que je m'encourageais à une audacieuse tentative, écrit-il. Je résolus de fixer le rêve et d'en connaître le secret. Pourquoi, me dis-je, ne point enfin forcer ces portes mystiques, armé de toute ma volonté, et dominer mes sensations au lieu de les subir ? N'est-il pas possible de dompter cette chimère attrayante et redoutable, d'imposer une règle à ces esprits des nuits qui se jouent de notre raison ? » En somme, Nerval, soupçonnant son inclination à le faire et son talent pour le dire, s'insinue mine de rien dans la zone de bizarreries où merveilles et paniques se confondent sur l'entre-deux.

Il est, me semble-t-il, des interstices dans l'existence des humains permettant d'explorer sans souci de dommages la porosité de cette

frontière gardée qui sépare le rêve de ce qu'on déclare réalité. Des âges dans l'existence dont sans doute l'adolescence qui, dotée d'une énergie vitale rageuse, fouettée par un désir qui ne connaît pas encore son objet, avide jusqu'au risque de mort de connaître le fin mot de l'affaire, ose des passages et dispose de quelques audaces pour les franchir. Des époques dans le cours d'une histoire locale où, ayant bazardé par quelques accidents exaltants et brutaux ce qui bridait les mœurs et les lois, des populations entières se jettent dans un intermède ouvert aux projets possibles comme aux invraisemblables utopies. Des intuitions conceptuelles géniales qui, jouant d'un paradoxe attachant la médecine au drame théâtral par exemple, parviennent à pénétrer un mystère de l'âme humaine afin de libérer celle-ci de la pesanteur des héritages et des fatalités de l'ennui. Des pratiques du corps qui, cachées au sein de systèmes religieux anodins, offrent à certains caractères trempés des occasions de transgresser l'éthique pour envisager certains mystères de la conscience. Ces interstices sont des fulgurances aussi promptes à disparaître qu'elles ont été habiles à embrouiller les chemins balisés à des traverses incertaines. Il existe surtout dans la vie de chacun, des petits matins où, entre la brume délicieuse du sommeil et l'appel des tâches du jour, on peut choisir une fois de plus entre l'agenda des choses à faire et l'appel du rêve nocturne encore si pressant dans une facétieuse mémoire immédiate.

« Cœur léger, cœur changeant, cœur lourd
 Le temps de rêver est bien court
 Que faut-il faire de mes jours
 Que faut-il faire de mes nuits ? »

Le temps de rêver n'est pas seulement bien court, comme nous le rappelle Aragon, il est fugitif comme un voleur repéré qui craindrait d'être attrapé. Survenu par le mystère du sommeil depuis l'autre côté du miroir et se sachant protégé par ses génies déformants, le temps du rêve n'en fait qu'à sa guise. Il file, le temps du rêve, il se joue du temps, se rit du rêveur. Puis, cabotin, le voici qui prétend revenir sur la pointe des pieds, mais le rêveur ne s'y reconnaît plus, ne s'y trompe pas. Où s'en va-t-il le temps du rêve ? Les presque songes dans la fuite de l'éveil prochain semblent indiquer vers où courir pour le rattraper. Comme un enfant poursuivant un pigeon dans un square, le rêveur sait bien qu'il ne l'attrapera pas tout en le pistant de la nostalgie de sa nuit. Pourtant, dès lors que l'on renonce à le raconter et que l'on se contente de l'impression volatile qu'il a laissée, le rêve se laisse amadouer. Tant

que l'on reste immobile dans l'espace d'indécision du presque songe, l'impression persiste. Rêve d'amour, rêve de bataille, rêve victorieux, rêve d'angoisse, rêve de clairvoyance, rêve de sexe, rêve d'égalité ou de justice, rêve de liberté ou de bonheur, rêve d'untel ou d'unetelle, rêve de mort, rêve d'un lieu, les impressions d'un rêve peuvent accompagner dans la journée, dans une période, dans une phase d'existence. Raconter un rêve, c'est en tuer les impressions fugaces afin d'y nommer un sens. C'est la connaissance du deuxième genre victorieuse de celle du troisième genre de Spinoza. Non seulement le temps de rêver est bien court, mais le rêve ne se livre qu'à peine et par des impressions qui s'évanouissent dès qu'on prétend les toucher comme l'image d'Eurydice disparaît du cœur d'Orphée lorsqu'il la cherche du regard. Les impressions du rêve nous poursuivent jusqu'en plein midi, nous savons bien vers où nous roulons, nous savons que ce n'était qu'un rêve et que, comme le gosse du square, nous n'attraperons pas le pigeon mais, avec un peu de chance, nous attraperons un nuage de ce rêve capricieux et nous nous en nourrirons le temps d'un matin ou celui d'une existence.

À Reggio où nous continuions cependant de traîner nos savates, la Celere, les CRS italiens d'alors, encerclaient le Grand Ducato de Santa Catarina, quartier périphérique qui avait déclaré sécession d'avec la République italienne, la vraie. Sur les murs de la ville, on lisait « Governo Colombo, fame, piombo » où de sérieux militants révolutionnaires dénonçaient peut-être la misère sociale et des coups de feu malencontreux. Mais aussi « Boia chi molla! », slogan douteux emprunté paraît-il aux années 1930 qu'on pourrait traduire comme : honte à qui faiblit (dans la lutte bien sûr)! Hoc qui, immergé dans la libération des homosexuels, avait tendance à déceler le sexe partout, y lisait plutôt : honte à celui dont le désir flanche! Et nous en riions encore. Car c'est bien ce dont il était question dans cette période de presque songes : faire coïncider rêves et désirs dans l'instant. Ne jamais débander en somme. Continuer à voler tant que le soleil ne nous brûlerait pas les ailes. Nous sommes ainsi remontés de Reggio jusqu'à notre grande maison de la banlieue parisienne d'une traite en nous passant le volant de la Peugeot rouge vif tandis que revenait en boucle dans notre magneto de bord et sur la seule cassette dont nous disposions, une chanson de Serge Reggiani qui annonçait que les loups allaient entrer dans Paris. En fait, c'est un peu plus tard que les loups devaient s'installer dans Paris. En ce qui nous concerne,

nous avons bien volé sur les autoroutes du Mezzogiorno, nous avons beaucoup ri de choses graves autant que d'insignifiantes et surtout de nous-mêmes; et nous nous sommes aimés sans mollir.

Songe du Zócalo

UN AIGLE PERCHÉ sur un cactus dévore un serpent, un prophète l'a rêvé, un leader l'a lu dans le ciel, quelqu'un l'a imaginé dans sa transe ou son sommeil. À la poursuite de cette vision, les hommes venus du Nord marchent jusqu'à trouver le signe, le site qui colle avec le songe. C'est ici que leur dieu tutélaire Huitzilopochtli veut son temple, c'est ici qu'ils construisent leur ville, au milieu du cercle des volcans, dans la vallée de l'Anáhuac baignée par une immense nappe d'eau où émerge l'île, le « nombril de la lune », Mexico.

Ses jours sont comptés. Sur la pierre ronde du calendrier, le temps roule. Les années tournent et se répètent, placées sous quatre signes : les années roseau, les années silex, les années maison, les années lapin. Quand l'année lapin revient pour la 13^e fois, un cycle de 52 ans s'achève et le compte reprend à son point de départ, l'année 1-roseau, la première du cycle suivant.

Ce soir-là, personne ne dort sur l'îlot devenu le centre de leur capitale. Les habitants se rassemblent sur l'esplanade du temple. On a éteint tous les feux : le noir absolu, à faire peur, celui d'avant toute présence

• Joani Hocquenghem est écrivain et traducteur, presque mexicain et encore assez français, il est l'auteur des livres *Le Stade Aztèque* (Payot), *La Fragile Armada* (Métaillié), *Le Rendez-vous de Vicam* (Rue des Cascades) et, avec le cinéaste Jacques Kébadian, des films *Calle San Luis Potosí 181* et *La Fragile Armada*.

humaine. Postés sur le sommet le plus en vue de la vallée de l'Anáhuac, les prêtres et astrologues observent le ciel, guettent le retour des constellations. Au milieu de la nuit les Pléiades approchent du zénith et poursuivent leur course, confirmant que l'univers continue. Alors, ils sacrifient un homme et sur sa poitrine, avec leurs instruments traditionnels, ils font jaillir une flamme: « le feu nouveau », que tous voient briller de loin, un brasier unique, aussitôt distribué, réparti par des coursiers, propageant la clarté nouvelle au grand temple de Mexico, aux autres sanctuaires principaux, aux palais et enfin aux foyers des maisons.

Ils rallument la lumière. Ouf! ce n'est pas encore pour cette fois.

Les Mexicas, leurs prédécesseurs et leurs contemporains le savent, la vie est un équilibre instable, le monde est fragile. Il y a déjà eu quatre soleils, quatre ères suivies de quatre anéantissements, les ancêtres en témoignent, les codex et la tradition orale dont ils ont hérité l'affirment: les hommes ont été dévorés par des jaguars, une tempête magique les a transformés en singes, une pluie de feu les a exterminés, un déluge les a submergés. Le cinquième soleil, l'ère actuelle, ce monde qu'a créé le dieu Quetzalcóatl avant de s'exiler vers l'Est, va se terminer lui aussi, à son retour, par une destruction, un désastre qui secouera la terre.

Alors qu'un nouveau cycle de 52 ans touche à sa fin, des présages troublent le ciel de Mexico et l'esprit de ses gouvernants: une comète est apparue, le temple de Huitzilopochtli a pris feu, la foudre a frappé un autre sanctuaire, une traînée de flammes a traversé le ciel, le vent a soulevé l'eau de la lagune qui s'est mise à bouillir et a inondé la moitié de la ville. La nuit on entend les lamentations d'une voix de femme: « Mes enfants, il nous faut partir; où vous emmènerais-je, mes enfants? » Des personnes difformes, des êtres à deux têtes apparaissent et disparaissent. Des pêcheurs apportent à Moctezuma un oiseau cendré qui s'est pris dans les filets, une grue cendrée à la tête surmontée d'un miroir où lui apparaissent des guerriers bataillant, montés sur des sortes de cerfs, qui s'effacent aussitôt.

L'année 13-lapin est revenue, la dernière du cycle, quand lui parviennent les nouvelles de l'étranger venu de l'Est. Dans sa demeure, à côté du grand temple, Moctezuma a le cœur « comme si on l'avait

trempe dans de l'eau de piment », racontent les chroniques des habitants recueillies par le moine Sahagún.

Écartelé entre la résistance à l'invasion et l'obéissance à la prophétie, il envoie des mages et enchanteurs sonder la consistance de l'apparition, les charge de lui jeter un sort si possible. Déroutés, ils reviennent confirmer ses craintes ; l'étranger a une figure bizarre, il chevauche des bêtes jamais vues, des sortes de cerfs conformes à sa vision, aucun sortilège n'a d'effet sur lui. « C'est comme si nous n'étions rien », disent-ils à leur retour.

Il ordonne qu'on lui apporte son portrait, la peinture des canons, des armures d'acier ; il veut voir son casque, constate épouvanté qu'il ressemble aux parures des ancêtres. À sa demande, il lui renvoie plein d'or.

Costumier d'un scénario qu'il redoute et qu'il suit, il lui fait parvenir la parure de Quetzalcóatl. Il lui souhaite la bienvenue et l'invite à s'en retourner, le comble de présents et d'offrandes, trame son massacre par ses alliés, espère l'égarer, stopper sa marche sur Mexico, fait planter des cactus en travers de son chemin, que l'intrus culbute en riant du haut de sa monture.

Au milieu des flots, sur la chaussée principale, le viaduc qui mène au centre cérémoniel de l'île, impuissant, résigné, le seigneur de Mexico l'accueille et offre son palais, sa demeure terrestre qu'il n'a fait que garder en son absence pour la lui remettre à son retour.

Le monde bascule, les chiens dévorent les gens, les canons leur font perdre connaissance, les cerfs vêtus de fer les piétinent ; fondus par les Espagnols réjouis, les bijoux deviennent briques, relatent les chroniques des habitants effarés.

Les idoles gisent par terre en mille morceaux et il ne se passe rien, nulle foudre ne vient châtier la profanation. Les prêtres deviennent des sorciers ; les dieux, des diables. Les gens deviennent des Indiens.

Mirage ou songe en un instant dissipé, effacé, aboli, la cité à fleur d'eau, la ville aux temples, aux architectures inconnues, aux géométries extraterrestres reflétées sur le miroir des flots, disparaît à jamais.

Un rêve chasse l'autre, le nie, le pulvérise, défait la trame de l'univers connu aussi violemment qu'une rencontre avec l'anti-matière.

Une autre passion, une autre idée du monde mûrie par-delà l'océan : Eldorado, rêve d'aventuriers, de marchands, d'explorateurs, d'évangélistes, de financiers et de rois avides d'expansion.

La vision des arrivants s'impose : la « Découverte ». Ils imaginent aborder le Japon, courent après la cité d'or de Cibola, croient reconnaître le pays des Amazones de l'Iliade ou celui des Califernes de la Chanson de Roland, qui deviendra la Californie. Ils renomment les fleuves et les montagnes, rebaptisent le paysage : les Indes occidentales, le « nouveau » monde, amplification de l'Europe, le continent qu'elle s'efforce de conformer à son image et auquel elle donne son nom : l'invention de l'Amérique, écrit l'historien mexicain O'Gorman.

Changement de décor. Assujettis à la nouvelle hiérarchie, les survivants du champ de bataille, manœuvres de l'immense chantier de démolition-reconstruction qu'est devenue l'île, charrient les pierres de la grande pyramide démontée vers les échafaudages de la future cathédrale et du palais du vice-roi.

Au centre de la Traza, le nouveau plan orthogonal de la ville coloniale, l'esplanade du grand temple devient le carré de la Plaza Mayor, et le lac peu à peu se comble, se remblaie, s'assèche et s'évapore.

Le cercle du temps s'est brisé ; les siècles s'empilent. Au bout de trois cents ans de conquête, de métissage, de soumission violente, de ravages, d'épidémies, de rébellions, au terme d'une décennie de guerre ouverte des insurgés de la colonie contre les Espagnols, la ville donne son nom à un pays indépendant.

Après d'autres guerres contre les Américains, qui annexent la moitié nord du territoire, et les Français qui prétendent s'approprier le reste, le drapeau vert-blanc-rouge estampé de l'aigle, du cactus et du serpent flotte durablement sur le palais des vice-rois converti en Palacio Nacional.

La constitution stipule que le président de la République ne peut être réélu, mais Porfirio Díaz y règne trente années à partir de 1876 et impose la « pax porfiriana », le rêve inspiré du positivisme importé par le groupe qu'on a appelé « los científicos » : stabilité, élan commercial et industriel, essor de la technique, prospérité d'une élite inaccessible

au reste du pays, exploitation rationnelle, c'est-à-dire impitoyable des richesses et de la main-d'œuvre.

Les premières banques s'installent dans les demeures coloniales. Les nouveaux palais ministériels, les monuments aux structures d'acier, les coupoles des grands magasins surgissent dans le vieux centre de Mexico. La Plaza Mayor, déblayée du marché qui l'encombrait, rebaptisée à présent Plaza de la Constitución ou plus usuellement le Zócalo, le socle, est éclairée à l'électricité, sillonnée par les tramways et bordée sur le côté ouest par les verrières des hôtels de luxe aux ascenseurs pneumatiques, opulence qui relègue hors du centre-ville pauvres et indigènes.

De son bureau, grâce au télégraphe, au téléphone et au développement des chemins de fer, Díaz envoie la troupe étouffer les soulèvements, réprimer les mouvements paysans et les grèves ouvrières, déporter dans les plantations tropicales les Yaquis en révolte contre le vol de leurs terres, exterminer les rebelles mayas du Yucatán en guerre contre la servitude continue qu'a été leur vie depuis la conquête.

Sur le Zócalo illuminé, Díaz termine son septième mandat par les fastes du centenaire de l'appel à l'Indépendance, quand ce rêve de progrès sans partage est déchiré par la révolution, la première du xx^e siècle.

Sur le Zócalo se joue la contre-révolution de Huerta en 1913, et c'est là que Villa et Zapata convergent deux ans plus tard à la tête de leurs cavaliers, chassent l'usurpateur, envahissent le palais, et Villa s'assoit un instant, le temps de la photo, sur le trône présidentiel.

Les exclus, laissés pour compte, la marge majoritaire ignorée du centre oligarchique privilégié, gens de la campagne et de la rue, se jettent dans la lutte armée, déferlent sur les haciendas et les villes, combattent pour la répartition des terres usurpées, la reconnaissance des droits des travailleurs et de la propriété collective de la terre, les « ejidos », et dictent la constitution la plus avancée de son époque, quelques mois avant la révolution russe.

Indiens et prolétaires confondus contre capitalistes et conquistadores montent à l'assaut du pouvoir sur les murs du Palacio Nacional, glorifiés à jamais par les fresques de Diego Rivera, « el pueblo », qui est le peuple et le village, romancé par les récits de Mariano Azuela et de

Martín Luis Guzman, chanté par les balades héroïques de la radio, incarné par les acteurs de l'âge d'or du cinéma.

Et officiellement représenté par le Parti, au terme des batailles entre factions et de l'élimination des leaders radicaux, le parti des vainqueurs, né au pouvoir en 1929, l'année de la fin négociée de la rébellion des « cristeros » et de l'écrasement de la guerre des Yaquis du Sonora, héritée du régime antérieur. Dans le brouhaha des automobiles et des premiers avions arrivent par centaines à la gare de la capitale les prisonniers yaquis hommes, femmes, enfants, encore épouvantés des bombardements aériens qui ont poussé un grand nombre des leurs à se jeter dans un gouffre.

Sous la férule implacable du parti unique, social pour ceux qui sont avec lui, brutal avec les autres, ouvriers, employés et paysans, encadrés, syndiqués et transportés d'office aux meetings remplissent à dates fixes la place centrale où se célèbre la réforme agraire, les campagnes d'alphabétisation, la solidarité avec la République espagnole, l'expropriation des compagnies pétrolières par le président Cárdenas, la relance de l'économie pendant la Seconde Guerre mondiale, la substitution des importations, la création de la sécurité sociale, le « développement stabilisateur » de l'après-guerre, le « miracle mexicain » des années soixante et, pour la première fois, les visites des présidents des grandes puissances, Kennedy et son Alliance pour le Progrès, puis deux ans plus tard De Gaulle, qui lance dans les haut-parleurs sur le Zócalo bondé son fameux : « ¡Marchemos la mano en la mano ! » Et, la même année 1964, l'annonce officielle que le Mexique sera le premier pays du tiers-monde à accueillir les Jeux Olympiques, en 1968.

D'autres foules déferlent dans les rues du centre, l'été des J.O., des centaines de milliers de manifestants que personne ne rameute, ne convoie ni n'encadre comblent le Zócalo, amènent le drapeau tricolore et hissent sur le mât central le drapeau rouge et noir.

Convoqués à une manifestation en réparation de cet « outrage à la nation » dès le lendemain, des contingents de fonctionnaires de tous les services se laissent convoier et parquer sur la place centrale, tout en poussant de plaintifs bêlements de protestation : « Nous sommes des moutons, bééé bééé ».

Le 2 octobre, douze jours avant l'ouverture des jeux, l'armée et la police encerclent et massacrent au pistolet, à la mitrailleuse, à la baïonnette, les étudiants réunis en meeting dans la cité HLM de Tlatelolco.

Deux ans après, le ministre de l'Intérieur qui a donné l'ordre du carnage est élu président sans problème et, entre deux tueries d'étudiants, soutient Cuba et le Chili d'Allende, accueille les réfugiés des dictatures sud-américaines, participe à la Tricontinentale, aspire au rôle de leader des pays non-alignés, rêve de présider l'ONU et laisse les finances dans un état critique. La dette extérieure est passée en six ans de 6 à 20 milliards de dollars. Du jour au lendemain, le peso se dévalue de 100 %, le coût de la vie augmente en conséquence. « Quand il est arrivé au pouvoir, disait-on de lui, le pays était au bord du gouffre; depuis nous avons fait un grand bond en avant ».

À peine s'est-on accoutumé au portrait du président suivant, un nouveau rêve, le rêve pétrolier, prend son envol. Les journaux annoncent jour après jour la découverte de nouveaux gisements et le baril de brut grimpe jusqu'au prix inimaginable de 40 dollars. L'or noir donne raison au tiers-monde. L'appareil du pouvoir vit l'ivresse des pétrodollars et le chef de l'État se targue « d'administrer l'abondance ».

En 1978, le providentiel coup de pioche d'un ouvrier électricien réveille la ville ancestrale qui dort sous le goudron de la mégapole: au coin de la grand-place, entre la cathédrale et le palais présidentiel, le Templo Mayor refait surface. Depuis les fouilles, jour après jour, les danseurs néo-aztèques viennent virevolter au son des conques et brûler l'encens devant les anciens autels réapparus.

Au centre du plan de la cité, le Zócalo est maintenant un métro repérable à son pictogramme, le cactus, l'aigle et son serpent moulés en plastique à l'entrée de la station. Imprimés sur les drapeaux de plus en plus grands devant le Palacio Nacional, coulés en béton au fronton du nouveau Palais Législatif et en bronze sur le Monument à la Fondation qui orne la grand-place, modernisés et multipliés sur la marquise des stations-service de la compagnie Pemex, les symboles de la puissance aztèque se confondent avec les emblèmes du pouvoir et l'avion présidentiel s'appelle Quetzalcóatl.

C'est le début euphorique de ce qu'on a appelé après coup « la décennie perdue ». Le dollar vaut 12 pesos, puis 24, puis, à partir de la

subite baisse pétrolière de 1982, 48 pesos, cent, deux cents, quatre cents pesos. L'inflation galope de conserve avec la dévaluation, la dette s'accumule en milliards à rembourser en barils dévalorisés et en 1985 un séisme ravage le centre de la capitale.

Ministères, hôpitaux, fabriques, écoles tombent comme château de cartes, mettant à nu l'impéritie et la corruption des gouvernants. Dans les rues fissurées bordées de squelettes de buildings, parsemées de verre brisé et de plâtras, l'état a disparu ; seules circulent les ambulances des brigades volontaires. Les habitants prennent en main les secours et la lutte pour le relogement des sinistrés. Sur les ruines, dans la poussière et les décombres, dans les assemblées de quartiers, les campements et les baraquements provisoires, naît un rêve de solidarité.

À l'approche des élections, le tremblement de terre finit par atteindre le parti et fissure le monolithe. Cuauhtémoc Cárdenas, fils du président Lázaro Cárdenas, rallie à la magie de son nom la gauche émietlée et ose se présenter contre le « candidat officiel », Carlos Salinas, avec toutes les chances de gagner.

La nuit du dépouillement, un bug providentiel des ordinateurs donne la victoire au PRI. Le rêve de démocratie, qui semblait à portée de main, s'éloigne sur l'horizon des illusions au fil d'un été perdu en manif de protestation contre la fraude presque quotidiennes sur le Zócalo, en bataille légale et recours juridiques, tout ça pour rien, pour qu'en dernier recours, une poignée de sénateurs vendent leur vote au moment crucial, entérinant le résultat truqué du scrutin.

« Solidaridad », chantent les postes de télé au lendemain de la bataille. La Solidarité, le mot-clef du tremblement de terre, chargé de contestation, devient le slogan du gouvernement, le sigle du programme d'assistance aux démunis, le jingle du nouveau ministère du Développement Social. Salué comme l'artisan de la « perestroïka à la mexicaine », un changement de régime sans avoir à changer de parti, Salinas, un petit chauve annoncé comme « la fourmi atomique », a le sens de l'image.

La télé remplace le Zócalo, et la télé est optimiste. La télévision fête l'avènement de la transparence inspirée de la glasnost soviétique, l'éviction des caciques syndicaux les plus notablement pourris, la création

par en haut de la Commission nationale des Droits de l'Homme, le prix Nobel d'Octavio Paz et les vertus du « libéralisme social ».

Tout va mieux à nouveau. Les dénationalisations, la revente des chemins de fer, des chaînes de télévision et des banques, relancent les finances. La réforme du statut de la terre visant à convertir les « ejidos » en propriétés privées ouvre les campagnes aux investissements. La malédiction des dévaluations est brisée; l'inflation est domptée. Avec trois zéros en moins le peso devient le « nouveau peso » et passe de 3 000 à 3 par dollar.

Le Mexique a trente siècles soudain : les médias s'extasient sur la fastueuse exposition des trésors précolombiens « Esplendor de Treinta Siglos » au Metropolitan Museum de New York où il affiche son ancienneté continentale, et c'est avec des pays de loin ses cadets, les USA et le Canada, qu'il signe la création du marché commun nord-américain, promesse de sortir du sous-développement qui doit s'accomplir à minuit tapant le dernier jour de l'année 1993.

À 0 h, le premier janvier 1994, surprise, tout au bout de la carte, à l'extrémité sud du pays, des rebelles par milliers s'emparent de quatre chefs-lieux dans l'intention d'entreprendre une révolution, semant l'effarement. Des quoi? Des zapatistes. Rêve ou réveil, cru rappel à la réalité au lendemain du réveillon.

Les Indiens, leurs visages, leurs déclarations et leur situation, des suppléments anthropologiques, sautent à la une des pages politiques, et y restent. Après une guerre de 12 jours, le cessez-le-feu est le point de départ d'une série de pourparlers, de rencontres et d'initiatives renouvelées d'année en année. La première est la Convention Démocratique qui réunit à l'été la société civile de tout le pays, invitée à crapahuter jusqu'au vaste forum de troncs de bois que les rebelles ont construit dans la selva.

À la fin de l'année 1994, une nouvelle crise financière, « l'effet tequila », fait baisser le nouveau peso de 3 à 7,80 par dollar. Pour éviter le crack, l'État renfloue les banques à grands frais. L'image de Salinas s'écroule. Soupçonné d'escroquerie et d'assassinats, le président sortant prend le chemin de l'exil couvert d'opprobre. Tous, hier, briguaient sa faveur; du jour au lendemain la police recherche ceux qui ont eu rapport avec lui. La fourmi atomique? Un vampire, oui! Dans

les rues de la capitale les vendeurs ambulants colportent des poupées de lui en forçat, en rat, en chauve-souris ; les marmots grimés en Dracula l'imitent aux carrefours pour soutirer trois sous aux passants.

Dans le palais du Zócalo, les chefs d'État se succèdent, grands, petits, chauves souvent, moustachus parfois, sans espoir de s'incruster, chacun n'ayant droit qu'à un mandat. Après d'intenses affrontements dans les coulisses, tous les six ans le système, apparemment aussi immuable que le retour des constellations, pond un nouveau candidat, « le suivant » comme on l'appelle communément, qu'on élit sans y croire, qu'on subit sans broncher et qu'on voue aux gémonies dès qu'il perd le pouvoir.

Plus personne ne se souvient d'un avant-PRI depuis belle lurette, quand, en 2000, après sept décennies qui semblent des millénaires, le doyen, et de loin, des partis au pouvoir de la planète, finit par décoller du trône présidentiel au profit du PAN, le parti de droite, et cède la place à un ex-directeur de Coca-Cola nommé Fox, le candidat de la démocratie, ou du moins de l'alternance.

Le Mexique a bien changé depuis la seconde présidence du PAN, en 2006, quand le gouvernement a déclaré la guerre aux cartels de la drogue, une guerre incertaine, attisée par la contrebande d'armes plus perfectionnées que celles de la police à travers la frontière des USA, où elles sont en vente libre. Alimentée entre autres par l'introduction, lors de l'opération « Fast and Furious » (sic) des services secrets américains, de plus de deux mille armes automatiques dernier cri (selon les explications des fonctionnaires dans l'espoir de pouvoir suivre leur trace jusqu'aux chefs des mafias).

2012, ce devait être la fin du monde selon les Mayas ; ce fut le retour du PRI. Sélectionné dans les serres de la haute politique, Peña Nieto est fait président. Pas de moustache ni de crâne chauve cette fois-ci, pour le 15^e chef d'État que le Parti aura fourni au pays : visage juvénile, nez droit, regard franc, élocution impeccable, « el copete », la houppe, le surnomme-t-on, à cause de sa quasi banane à la Reagan, mais en beaucoup plus frais, net, lisse, pas un poil ne dépasse. À son bras, grandie dans les pépinières d'artistes du tout-puissant consortium médiatique Televisa, « la Fabrique de rêves », l'épouse idéale que

tout le monde appelle « la Gaviota » (la Mouette), l'héroïne de la telenovela « Destilando amor ».

Depuis que la capitale, anciennement gouvernée par un régent, a élu un maire pour la première fois en 1997, le PRD, le parti de gauche, tient l'hôtel de ville, face à la cathédrale, sur le côté sud du quadrilatère, de l'échiquier du Zócalo.

Les vendeurs de rallonges électriques et de prises multiples ont disparu devant le palais national. Comme autrefois les vice-rois et Porfirio Díaz, les nouveaux gouvernants de la ville veulent faire place nette, en finir avec les commerces ambulants qui déparent le « Centro Histórico ».

Huit mille caméras ont été postées un peu partout sur la voie publique et la municipalité fait installer dans les parcs les bassins démontables de « Mexico-plages » où les habitants barbotent les jours d'été. Les « ecobici », les vélib' locaux, circulent à foison dans les quartiers centraux, les vélos-taxis s'alignent au bord de la grand-place et, sur l'esplanade du Templo Mayor, les danseurs aztèques ont été remplacés par des bacs à fleurs.

Le Zócalo qui a connu tant de révolutions, rébellions, protestations, campements de grévistes instituteurs, ouvriers, paysans, étudiants, se métamorphose selon les saisons en énorme télé les jours de Mundial, en podium où jeunes et vieux viennent en masse voir le show de Paul Mc Cartney, en patinoire où les familles s'essayent à la glisse pour la première fois, en piste de ski où la foule citadine s'entraîne aux sports d'hiver.

Au fond de la cuvette où les strates de pollution stagnent et s'empilent comme autant de songes oubliés, dans un interstice des bâtiments anciens proches de la place, tandis que rissent les beignets de viande et de fromage sur le brasero du stand de tacos, ajoutant leur grailon à la fumée des autos, le petit poste de télé allumé sur le comptoir vante les mérites des programmes d'assistance aux sigles de plus en plus encourageants : Procampo, destiné aux paysans, devient Proagro ; Progresá, créé en 1997, rebaptisé Oportunidad sous le PAN, s'appelle dorénavant Prospera. La « Croisade contre la faim », lancée par le président en association avec Nestlé et Pepsi, viendra en aide

aux 12 millions de gens « extrêmement pauvres », selon les critères de la Banque Mondiale, « qui n'ont pas de quoi s'alimenter sainement ».

Ce printemps 2015, les Yaquis luttent encore une fois pour leur territoire; malgré les traités de 1940 et le récent verdict de la Cour Suprême en leur faveur, l'aqueduc Independencia, mis en service il y a deux ans, détourne l'eau du rio Yaqui dont dépend la survie de leurs communautés vers la ville d'Hermosillo et les champs irrigués de l'agro-industrie.

« Mover a México », faire bouger le Mexique, répète à chaque instant un mini-film du gouvernement fédéral illustré d'une flèche aux couleurs nationales vert blanc rouge, qui sont aussi les couleurs du PRI, et les autoroutes bondissent par-dessus les gouffres et les vallées, les ordinateurs s'alignent sur les pupitres des écoliers, les éoliennes plantées par milliers sur les terres des communautés indiennes tournent allègrement, les avions évoluent au-dessus de la canopée du nouvel aéroport, une référence en termes de développement durable, a dit le ministre comme s'il existait déjà.

On ne voit plus la ligne 12 du métro, la ligne du Centenario, la dorée, l'orgueil de la capitale, qui devait marquer le centenaire de la Révolution de 1910, finalement inaugurée fin 2012 et, après quelques mois d'usage et de spéculation immobilière dans les quartiers desservis, en panne sur la moitié de son parcours pour cause d'usure intempestive des rails, d'erreur sur les matériaux, le modèle des wagons, l'écartement des voies et l'inquiétante courbe en S de son tracé.

Les images virtuelles du TGV Mexico-Querétaro, qui filait à travers la sierra et passait même dans d'impressionnants tunnels, ont disparu aussi, le projet ayant été sacrifié aux récentes mesures d'austérité. Après la crise de 2008, le baril de pétrole est monté en flèche à 140 dollars, redescendu à 40, remonté à 125 début 2011, et il vient de rechuter à cinquante dollars. La croissance est revue à la baisse et le budget, calculé sur un prix de 70 dollars par baril, subit des coupes sombres. À chaque choc, hausse ou chute, le « nouveau » peso perd de sa valeur, atteint les 10 par dollar, puis 15 par dollar (soit 15 000 anciens pesos). Un cycle s'achève: manger dans la rue coûte presque le même prix qu'en 1975 (c'est-à-dire 1 000 fois plus).

Tout va bien, affirment les responsables de l'économie avec une insistance alarmante. La réforme énergétique en cours, l'introduction de capitaux privés et étrangers dans l'industrie pétrolière va redresser la situation et portera ses fruits à terme. L'économie est forte, blindée contre la tempête qui menace. Preuve de la confiance des investisseurs, Ford construit une usine, Toyota une autre.

Blindés eux aussi, trempés aux désillusions, accoutumés, endurcis, caparaçonnés contre les promesses, cadres, vendeurs, livreurs, employés et fonctionnaires mâchent les nouvelles et les tortillas, avalent au bord du trottoir les tacos à bas prix du commerce à la sauvette qui permettent de tenir le coup, de tenir leur rôle, en dépit de la maigreur des salaires, derrière les caisses des magasins, les guichets des banques et les ordinateurs, l'économie officielle n'arrivant à tourner qu'avec le coup de pouce du travail au noir.

Dans la dernière décennie la guerre aux cartels de la drogue a fait 100 000 morts et 22 000 disparus dont le sort n'a pas été élucidé. Une course à la violence et à la corruption s'étend de région en région, où l'État est supposé gagner de vitesse la pénétration du crime organisé dans ses propres instances, et où les balles perdues, les dommages collatéraux, les crimes individuels, les enlèvements, les assassinats de lutteurs sociaux, les exécutions sommaires par les forces de l'ordre et l'usage de la torture passent presque inaperçus.

Depuis le 26 septembre 2014, chacun se sait à la merci d'une mauvaise conjonction des forces de l'ordre et de la mafia. Tous savent qu'il existe la possibilité d'Ayotzinapa, l'école rurale d'instituteurs de l'État de Guerrero, bête noire du gouvernement qui la considère comme un foyer d'agitation sociale, dont 43 élèves de familles paysannes, raptés par la police d'une ville de 150 000 habitants sur ordre du maire, ont disparu sans laisser de trace, sans que l'armée basée sur place ait rien vu ou entendu des rafales de coups de feu qui ont tué six personnes et en ont blessé 38.

À six mois d'une enquête sans explication cohérente, leurs familles, les élèves de l'école et la multitude qui les soutient dans leur lutte pour éviter le classement de l'affaire manifestent sur l'avenue Reforma. Le cortège a été détourné vers le monument à la Révolution au lieu du Zócalo, une nouvelle fois réservé à un autre usage. L'accès à la place

centrale est fermé, le maire de la capitale l'ayant mis à la disposition du tournage du film *Spectre*, gratuitement, a-t-il expliqué, car c'est l'occasion de diffuser et de faire valoir dans le monde entier l'image du centre historique.

Un grondement fait lever les têtes des touristes frustrés de leur promenade, bloqués par les barrières de la police derrière lesquelles les badauds s'agglutinent. Les fonctionnaires aux fenêtres de l'hôtel de ville, les sentinelles de la présidence, les fidèles au sortir de la cathédrale, à l'affût de nouveaux présages, scrutent l'horizon brumeux de l'Anáhuac. À l'entrée du métro, les Aztèques statufiés du monument à la fondation de Mexico, plantés devant leur cactus en bronze, lèvent les bras, émerveillés ou exaspérés, vers le ciel où un hélicoptère soulève la poussière du vieux palais présidentiel et, accroché à la carlingue, James Bond se bagarre à grands coups de poing avec le méchant du film. Malgré les consignes du metteur en scène, la foule s'émeut et applaudit ce simulacre de violence si réussi, si réaliste et inoffensif.

Y a-t-il des mesures anti-rêve ?

RÊVE ENTENDU ICI AU SENS DE RÊVERIE. En l'occurrence il s'agit de l'érosion plus ou moins insidieuse par les devenirs sociaux des anfractuosités, saillies, du réel, auxquelles les rêveries peuvent s'accrocher. Ces attaques ne sont pas un fait récent mais leur incidence connaît des variations dans le temps.

Pour le dire autrement, les rêveries sont comme ces filaments de brume qui à l'automne s'accrochent dans les arbres alors dépouillés de leurs feuilles, il faut des arbres, des branches et on peut avoir l'impression que les branches sont sciées en permanence.

Exemples de l'accrochage : l'habitat, la cellule monacale où rien ne vient distraire du rapport à Dieu ou l'appartement-brocante où à défaut d'en être l'ordonnateur on ressentira une insupportable dispersion de soi.

Dispersion, c'est le mot, à l'école, s'il y avait lieu les enseignants pouvaient dire aux parents « votre enfant est trop dispersé, apprenez lui à se concentrer » et si le susdit était à portée de voix, pour ne pas le décourager : « faites le jouer à des jeux qui vont lui demander de fixer

• Guy Trastour est analyste, ancien responsable d'établissement de l'enfance inadaptée, maître de conférences retraité de l'Unité de formation et de recherche de psychopathologie psychanalytique et membre du comité de rédaction de *Chimères*.

son attention ». Ah des jeux ! La fin de l'alerte était sonnée... jusqu'à la prochaine.

En attendant, les intéressés n'avaient qu'à continuer à exploiter les ressources locales : la fenêtre, si le regard peut s'y perdre, les séculaires cartes de géographie accrochées aux murs ainsi que plus tard les dessins affichés, la promenade dans un dictionnaire illustré. Puis avec la mixité, les garçons purent regarder plus ou moins discrètement les filles.

Mais au sortir de l'adolescence le rêve risque de trouver des origines, et hélas des aboutissants chiffrés. Tandis que des mouvements de société s'en prennent aux « fenêtres ».

Les livres que l'on ne lit plus, ceux de l'entre-deux-guerres, nous parlaient souvent des demoiselles du téléphone, ces entremetteuses dont les timbres de voix agissaient sur la disposition quant à ce qui allait suivre.

Au cinéma, les ouvreuses accompagnaient le spectateur dans le rond de leur lampe de poche, dans un crissement de bas, voire un sillage parfumé, peut-être halluciné, on leur donnait de l'argent, elles nous donnaient une place.

Plus de demoiselles du téléphone, plus d'ouvreuses, ici ou là, des vigiles en costume sombre avec une oreillette qui grésille.

Après les demoiselles du téléphone, il y eut l'automatique, lot de consolation, les préfixes renvoyaient à des lieux, à Paris à des quartiers ODEon, AUTEuil, LITtrè, BOTzaris, TURbigot, etc. On savait où l'on appelait, mais ça « zonait » et dans les centraux arrivaient des lettres d'abonnés demandant à remplacer par exemple leur Botzaris, prolo, par un Auteuil ou un Sablons plus reluisants. Les chiffres ont uniformisé la donne.

L'uniformisation a gagné les véhicules, jusque dans les années 2000 les plaques d'immatriculation « localisées » permettaient des questionnements genre, « tiens une voiture des Pyrénées Orientales » ou « encore un con de Seine et Oise » ou « 63 c'est où ça ? » Vous me direz qu'il y a mieux pour faire travailler ses neurones et les départements reviennent en petit, en petits chiffres, encore que l'on puisse afficher, cette fois, ce que l'on veut par exemple un 75 au lieu d'un 93.

Mais ça pourrait être pire, imaginez que les rues soient chiffrées plutôt que nommées, on a échappé à cela... même si l'on ne sait pas

que le général Machin a livré une bataille héroïque sur les berges de l'Ourq, on peut au moins estropier son nom, ne pas arriver à le dire correctement.

Cette uniformisation rampante a au moins des avantages, on sait ce que l'on trouvera ici ou là (mais est-ce un avantage?) par exemple le samedi matin en allant courir, en prenant le sens giratoire commun autour de telle ou telle pelouse, avant d'emmener à midi les enfants au MacDo qui a remplacé un café cradoc.

L'effacement ne s'en prend pas seulement aux dénominations de lieux, les vignettes pharmaceutiques n'indiquent plus le prix de ce que je coûte, réponse qu'est-ce que ça peut vous faire, vous avez la sécu non ?

Et les paquets de cigarettes banalisés, oui c'est pour la bonne cause, mais qui n'a pas rêvé en regardant sur l'étagère des Salammbô, des Naja, des Week-end, des grosses Boyards? La banalisation ça fait quand même mesure vexatoire.

Bon alors quoi? Circulez, il n'y a pas à rêvasser, faites ça chez vous, prenez une plante, un animal, ou regardez la télévision.

Ce ne sont là que quelques exemples qui s'étendent sur une longue période, sans doute non perçus alors ou perçus comme anodins, en emprunter au monde professionnel allongerait la liste. La question c'est la vulnérabilité et les voies de recours : il y a des déterritorialisations qui replient, d'autres qui déplient.

En fait il s'agit d'un processus de désymbolisation dont quasiment tout le monde se fout, car il y a des domaines plus lisibles et qui paraissent plus importants, mais pour citer J. Oury, « c'est à la surface des choses qu'il faut être vigilants ».

LU, VU, ENTENDU

Roger Caillois et G.E. Von Grunebaum (dir.), *Le rêve et les sociétés*. Actes d'un colloque tenu sous les auspices de la revue *Diogène*, publiés dans la Bibliothèque des sciences humaines, Gallimard, 1967.

CE LIVRE, VIEUX d'une cinquantaine d'années, dresse comme notre numéro un panorama mondial des cultures du rêve. Alors que les neurosciences venaient de démontrer que tous les humains, et peut-être tous les animaux, rêvent et remettent en phase avec le contenu de leur cerveau les événements de la journée ou leur prémonition des jours à venir, il était intéressant de confronter les interprétations du rêve que donnent des cultures très différentes. G.E. Von Grunebaum est particulièrement attentif au rêve dans les pays de tradition islamique. Le rêve fait par des rois ou des religieux est considéré comme un fait suprapersonnel et objectif, donnant l'orientation de l'action à venir. Les rêves viennent de Dieu quand ils révèlent des lois sacrées ou donnent de bonnes nouvelles; ils viennent des démons quand ils sont sexuels auquel cas ils sont souvent trompeurs. En 1731 paraît un guide encyclopédique de l'interprétation des rêves, de 600 pages qui montre 600 objets vus en rêve, classés par ordre alphabétique. Le rêve se démocratise, abandonne sa fonction prophétique pour devenir une pratique culturelle.

Plusieurs articles du livre insistent sur les pratiques d'incubation: on va dans le sanctuaire d'un marabout pour y recevoir un rêve, ou bien on se couvre d'un manteau pour s'isoler et se mettre en position de rêveur. Dans la tradition islamique le rêve est comme un écran sur lequel se projette le récit du passé. Il explique les faits de la vie quotidienne de manière à légitimer la dynastie régnante. La biographie du prophète est tissée de rêves qui en ont annoncé les faits marquants. Au Moyen Âge, dit Toufi Fahd, il y avait environ 7 500 spécialistes des rêves pour les interpréter en utilisant des manuels d'oniromancie. Il existait une centaine de traités qui donnaient un bon aperçu de la vie quotidienne dans la civilisation islamique. Certains auteurs comme Henri Corbin insistent plutôt sur la pratique du rêve par les lettrés et les mystiques. Fazlur Rahman explique que seuls les gnostiques ont accès au domaine des images, au monde des formes, qui est différent des esprits et des corps, et qui se projette dans le réel par les miracles. D'après lui le musulman du Moyen Âge était pénétré de l'importance de ses rêves comme le montrent deux autobiographies qu'il cite, d'un historien et d'un

médecin. Chez les Soufis la communication avec le monde transcendant se fait par l'intermédiaire des rêves ; par exemple on demande au rêve de dire où implanter un marché. Le rêve était autrefois un message, un conseil ; aujourd'hui il est devenu un moyen d'auto-connaissance, il a changé de sens.

Plusieurs autres contributions s'interrogent sur les vertus thérapeutiques, ou au contraire pathogènes du rêve. Les Mohaves étudiés par Georges Devereux rêvent d'aventures qui se terminent mal et les entraînent dans la maladie ou sous le pouvoir d'un sorcier ; le rêve est sans doute moins la cause que l'expression de ce devenir pathologique. Alfonso Millan souligne que les rêves des Mexicains se terminent souvent par une humiliation, qu'il met en relation directe avec la dépendance de leur pays et leurs aspirations contrariées à l'autonomie, ou si le rêve est heureux c'est dans un familialisme exacerbé. D'après Carl Alfred Meier dès Hippocrate le rêve est pris en compte dans la thérapie grecque. Des temples sont construits suite à des rêves de personnages importants et transformés en lieu de guérison par le rêve et d'autres soins. Le prototype d'un tel lieu est le temple d'Épidaure,

dont la beauté de l'environnement est considérée comme un facteur de soin. Il y avait 420 sanctuaires thérapeutiques de ce type en Grèce. Les malades notaient leurs rêves jusqu'à ce qu'ils coïncident avec le *symptoma*, le rêve du prêtre. Celui-ci était payé par les malades. Les pouvoirs du temple d'Épidaure étaient transférés à un autre temple du réseau en donnant à ce dernier un des serpents sacrés.

Pour Roger Caillois, arpenteur des pratiques de l'imaginaire, le rêve peut être tenu pour plus véridique que la veille, une « dette à la réalité » dont il faut se libérer très vite. Le songe doit être pris à la lettre et pas interprété. Un sosie nocturne nous indique ce que nous avons à faire, par exemple déterrer un trésor, suivre notre désir. Ce désir n'est pas nécessairement sexuel dit Roland Cahen mais utilise un vocabulaire mythique accumulé par la culture comme l'a indiqué Jung.

Ce gros livre touffu est plutôt évocateur que démonstratif. Il se situe délibérément à l'écart de Freud et de *L'interprétation du rêve* en refusant notamment la mise en rapport du rêve avec l'enfance et le travail sur les signifiants. Il croit à un pouvoir du rêve dans le réel qui se serait épanoui avant que la rationalité devienne un impératif moral.

Anne Querrien

LU, VU, ENTENDU

Quelques rêves croisés au fil de la préparation de ce numéro

DANS *MARCEL DUCHAMP et le refus du travail* (Les prairies ordinaires, 2014) Maurizio Lazzarato nous présente l'actualisation par l'artiste du rêve caressé par le mouvement ouvrier depuis le dix-neuvième siècle jusqu'aux luttes de l'opéraïsme italien, et dont le sens a été transformé par l'exigence de mise à disposition de toute la vie qui caractérise le capitalisme financier. Il ne s'agit plus d'extraire au capital des heures de repos supplémentaires, mais de se soustraire à sa mise en forme par l'invention de nouvelles pratiques de vie.

Duchamp propose d'expérimenter tout ce que l'action paresseuse crée comme possibles pour cela. La paresse implique de suspendre à la fois l'activité et le commandement, ce qu'impliquait déjà le petit ouvrage de Paul Lafargue *Le droit à la paresse*.

L'exercice d'un droit concédé par la société a cédé la place à la construction d'un interstice à maintenir activement, permis par la conjonction de diverses ressources précaires, dont aucune ne produit un complet assujettissement. Cet interstice du possible Duchamp l'appelle *l'inframince*: « c'est la dimension du moléculaire, des petites perceptions, des différences infinitésimales, de la co-intelligence des contraires, au sein de laquelle les lois de la dimension macro et notamment celles de la causalité, de la logique de la non-contradiction, du langage et de ses générali-

sations, du temps chronologique, ne valent pas. C'est dans l'inframince que le devenir a lieu, c'est au niveau micro que se font les changements (p. 26).

Le ready-made est typiquement l'œuvre de l'habitant fainéant, « une œuvre sans artiste pour la réaliser », un acte par lequel on rabaisse le rang de l'artiste dans la société, au lieu de le placer très haut, d'en faire une chose sacrée... l'idée de contemplation disparaît complètement. Duchamp veut balayer l'idée de l'original et de sa valorisation par rapports aux copies; les copies d'un ready-made peuvent faire parfaitement l'affaire. Le ready-made est une rencontre, un rendez-vous, la trace d'un événement. Avec le ready-made il ne s'agit pas d'une représentation, mais de la présentation d'une idée, d'une réalité diagrammatique qui va pouvoir s'actualiser en une multiplicité d'autres événements.

Maurizio Lazzarato cite le commentaire de Duchamp sur son séjour à New York pendant la deuxième guerre mondiale « J'étais assez content d'être déraciné. Parce que justement je craignais l'influence de la racine sur moi. Je voulais m'en débarrasser... Pourquoi voulez-vous à toute force classer les gens? Ce que je suis, est-ce que je sais? Un homme, tout simplement, un respirateur... » (p. 34).

Cependant la position radicale de Duchamp ne tient plus dans les années 1960.

Alors que les ready-made avait été faits pour montrer qu'on pouvait faire quelque chose sans en tirer de l'argent, Duchamp accepte que le galeriste milanais Schwarz fasse exécuter des copies de ses ready-made et leur mette un prix. Duchamp trouve « agréable » la contradiction, tout en affirmant par ailleurs « la meilleure oeuvre d'art qu'on puisse faire est le silence... car on ne peut pas la signer et tout le monde en profite » (p. 40)

Ce petit livre se poursuit par une polémique contre les sociologues qui ont mis le travail artistique au coeur de leurs analyses : Pierre-Michel Menger, Luc Boltanski et Eve Chiapello. Leurs définitions nient la recherche de nouvelles formes de vie inhérente aux pratiques artistiques, réduisent l'intermittence à une exception sectorielle quand la précarité se développe sur l'ensemble du marché du travail. Ils essaient par tous les moyens de rabattre la situation actuelle sur des coordonnées théoriques déjà balisées pour mieux formuler les compromis qu'ils jugent nécessaires à une issue du conflit.

Le rêve de pouvoir de *Podemos*, décrit dans de nombreux documents disponibles sur le web, est présenté dans un petit livre, paru en 2015 aux éditions Indigène, qui rassemble quelques propos des leaders du mouvement : Carolina Bescansa, Inigo Errejón, Pablo Iglesias, Juan Carlos Monedero. Le livre est d'abord paru en espagnol sous le titre *Claro que Podemos*, en français *Sur que nous pouvons*. L'introduction de Monedero, une adresse aux Européens, pose l'enjeu : vaincre le pouvoir par les votes, « mettre toute la vapeur de l'indignation sociale dans une chaudière qui nous conduirait à ce Sud où la politique ce sont les peuples qui la font à nouveau. Il faut donner une suite au mouvement des indignés qui

le 15 mai 2011 hurlaient « ils ne nous représentent pas » et se saisir de cette démocratie elle-même pour au delà des idéologies constituer une opinion commune contre les expulsions de logement, contre la surexploitation des femmes, contre la corruption, contre les exemptions d'impôts pour les riches... Le problème n'est pas seulement espagnol, il est européen car la crise en retirant leurs droits aux Européens les a précipités au bas de l'échelle sociale, et leur fait partager maintenant le sort des invisibles dont ils ne s'occupaient pas.

La manière du groupe de se situer est assez étonnante : « Nous avons décidé de jeter une pierre dans l'étang pour voir si elle faisait des vagues. Et quand elle les a faites nous avons parlé avec beaucoup de sincérité au peuple : nous pouvons gagner le gouvernement, mais ça ne signifie pas du tout que nous aurons gagné le pouvoir. Le vrai travail commencera le lendemain. »

La conquête du pouvoir par *Podemos* a commencé en 2010 par une émission de télévision, appelée *La Tuerka/L'écrou*. Il s'agissait au départ pour ce petit groupe d'enseignants de sciences politiques de vulgariser leur discipline et de l'appliquer à des problèmes d'actualité. C'est devenu une voix originale, capable d'orienter les commentaires vers la dénonciation des responsables, vers l'indignation. La verve de Pablo Iglesias a conquis rapidement une grande audience, le faisant appeler par les autres médias pour de nombreux débats. Ils cherchent à être toujours radicaux, tout en gagnant l'assentiment du plus grand nombre et la participation aux émissions de tout l'éventail politique. C'est la construction de l'hégémonie chère à Gramsci et plus récemment à Ernesto Laclau en Argentine. Pablo Iglesias veut démontrer en acte qui définit le mieux la réalité de l'ensemble des états-

majors politiques concurrents.

Podemos, formé par la conjonction des animateurs de la Tuerka et des animateurs du mouvement des Indignés, a fait sa première apparition publique à Madrid le 17 janvier 2014, dans le quartier de Lavapiés au public gagné d'avance. Dans ce collectif de chercheurs et d'enseignants, Pablo pousse à faire de la politique autrement, une politique qui attire et qui séduit, quitte à simplifier nettement le discours. *Podemos* s'est inspiré de l'expérience latino-américaine des dirigeants du mouvement indien, qui n'ont pas hésité à aller à l'encontre de ce que préconisaient les manuels de lutte. Ils ont intégré à leur discours des éléments de la mémoire nationale, de la culture populaire et certaines perceptions majoritaires. Auprès d'eux les dirigeants de *Podemos* ont découvert la puissance de la tradition « national-populaire », le discours de l'incorporation des masses à l'État sur la voie de la démocratisation. Un intense travail d'élaboration théorique a été réalisé, et a permis de s'écarter de la position d'écoute prônée par le zapatisme pour se lancer dans un dire au peuple, utilisant les signifiants vides de démocratie, pays, patrie, justice ou décence, dans lesquels tout le monde peut se reconnaître, comme le préconise Laclau. Nous avons réussi à construire une frontière entre l'élite, la caste, et l'ensemble des gens insatisfaits, dit Errejon, dans le cadre d'une interpellation nationale-populaire qui va au-delà de l'identification de classe.

Podemos estime que cette prise de pouvoir va se faire dans les urnes, par un vote de plus en plus majoritaire au fur et à mesure que la propagande nationale-populaire avancera. Et l'état de délabrement du système politique espagnol est tel que cela va aller très vite, un an et demi tout au plus croient-ils.

Cette évolution est favorisée par l'échec du quasi-contrat entre l'Europe et l'Espagne. L'Europe ressuscitait le modèle politique issu du franquisme : diminution des droits politiques en échange d'une garantie du bien être. Mais du fait de la crise de 2008 l'Europe ne garantissait plus l'augmentation du bien être, ce qui a fait sauter le consensus en faveur de la démocratie représentative. L'expérience du changement sous le joug de la Troïka fait estimer à Pablo Iglesias que l'alternative est maintenant entre dictature et démocratie, et non plus entre gauche et droite ; depuis la chute du mur de Berlin se positionner à gauche c'est se positionner comme perdants. Il s'agit tout simplement d'appliquer la constitution pour de vrai, constitution qui dit que l'État doit assurer la prestation des services publics fondamentaux. Il faut défendre la patrie, son industrie, continuer ce qu'a commencé le mouvement du 15 mai avec l'organisation des « marées », des mouvements de réorganisation institutionnelle des secteurs de service public. À l'occasion du défilé à Madrid en mars 2014 d'un million d'anonymes organisés en « marées » de couleurs différentes « on a vu apparaître un nouveau sujet politique, le peuple, un nous ». Aux élections suivantes *Podemos* a été capable d'après Iglesias d'intégrer la douleur et la souffrance dans son discours politique, et d'augmenter ses suffrages. *Podemos* a progressé aux élections municipales de 2015, au point de prendre la tête de certaines coalitions municipales, à Barcelone et Madrid notamment. Les élections législatives de la fin 2015 montreront s'il s'agit d'une irrésistible ascension, ou si les leçons populistes sont à tempérer.

L'ouvrage se termine par une nouvelle exhortation de Juan Carlo Monedero :

« Une tuerka pour libérer les rêves ». Il y renouvelle la critique de la référence à la gauche, qui n'a pas su voir le problème de l'émancipation des femmes. Être de gauche cela a été bien pour améliorer le bien être du peuple, mais cela ne convient plus maintenant. En Espagne l'alternance entre les deux grands partis, gauche et droite, a consisté à obtenir l'obéissance en échange de l'ascension sociale. *Podemos* a remplacé le discours haut-bas par le discours gauche-droite qui a une capacité de mobilisation plus élevée. Il s'agit d'impliquer la majorité de la société dans la rupture avec la délégation qui caractérise la démocratie représenta-

tive. Mais finalement il propose un pouvoir organisé sur deux axes : un axe représentatif qui arme un État fort, et un axe expérimental, de type assemble, horizontal et autogéré. Articulés comment? No sé. Jetons le pavé dans la mare et on verra après.

D'autres rêves ont abordé nos réflexions, que le manque de place ne nous permet que de mentionner : *Athènes, histoire d'une révolution annoncée*, *L'itinéraire géopolitique d'Alexis Tsipras* publié par Dimitri Delioanes à L'Esprit du Temps en septembre 2015 et *Le rêve zapatiste*, d'Yvon Le Bot, publié aux Éditions du Seuil en 1997.